

Menaces - 02 - Tel le Phénix

Le Bourhis, Firmin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Firmin Le Bourhis

MENACES

2. Tel le phénix



Par l'auteur de la célèbre
série policière
Bozzi / Le Duigou

palémon
EDITIONS



FIRMIN LE BOURHIS

Menaces

2. Tel le Phénix

 **palémon**
EDITIONS

ZA de Troyalac'h
10 rue André Michelin
29170 Saint-Évarzec

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Chiron

- Quel jour sommes-nous ? La maladie d'Alzheimer jour après jour
- Rendez-vous à Pristina - récit de l'intervention humanitaire

Aux éditions du Palémon

- n° 1 - La Neige venait de l'Ouest
- n° 2 - Les disparues de Quimperlé
- n° 3 - La Belle Scaëroise
- n° 4 - Étape à Plouay
- n° 5 - Lanterne rouge à Châteauneuf-du-Faou
- n° 6 - Coup de tabac à Morlaix
- n° 7 - Échec et tag à Clohars-Carnoët
- n° 8 - Peinture brûlante à Pontivy
- n° 9 - En rade à Brest
- n° 10 - Drôle de chantier à Saint-Nazaire
- n° 11 - Poitiers, l'affaire du Parc
- n° 12 - Embrouilles briochines
- n° 13 - La demoiselle du Guilvinec
- n° 14 - Jeu de quilles en pays guérandais
- n° 15 - Concarneau, affaire classée
- n° 16 - Faute de carre à Vannes
- n° 17 - Gros gnons à Roscoff
- n° 18 - Maldonne à Redon
- n° 19 - Saint ou Démon à Saint-Brévin-les-Pins
- n° 20 - Rennes au galop
- n° 21 - Ça se Corse à Lorient
- n° 22 - Hors circuit à Châteaulin
- n° 23 - Sans Broderie ni Dentelle
- n° 24 - Faites vos jeux
- n° 25 - Enfumages
- n° 26 - Corsaires de l'Est
- n° 27 - Zones blanches
- n° 28 - Ils sont inattaquables

Menaces Tome 1 - Attaques sur la capitale

Menaces Tome 2 - Tel le Phénix

Le blog de l'auteur : www.firminlebourhis.fr

NOTE DE L'AUTEUR

La totalité des droits d'auteur des titres de Firmin Le Bourhis est versée à l'action concernant les trois principales maladies neuro-dégénératives que sont Alzheimer, Parkinson et la Sclérose en plaques et autres maladies auto-immunes.

CE LIVRE EST UN ROMAN.

Toute ressemblance avec des personnes, des noms propres, des lieux privés, des noms de firmes, des situations existant ou ayant existé, ne saurait être que le fait du hasard.

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335 2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre Français d'Exploitation du droit de Copie (CFC) - 20, rue des Grands Augustins - 75 006 PARIS - Tél. 01 44 07 47 70/ Fax : 01 46 34 67 19 - © 2016 - Éditions du Palémon.

Préambule

Cette enquête est le deuxième volet de la série intitulée *Menaces* dont le premier volet est *Attaques sur la capitale*. Nous y retrouverons les personnages désormais récurrents.

Jean-Hervé de la Buissonnière est le patron de l'Unité Spéciale Internationale¹, organisation informelle créée après les attentats de Paris, Copenhague, Tunis... Elle est capable d'agir dans le monde entier avec l'aval des gouvernements de chaque pays concerné, aussi bien contre le terrorisme que contre toutes les mouvances mafieuses ou fondamentalistes religieuses qui peuvent se placer bien souvent en amont ou en aval des organisations terroristes. La famille de Jean-Hervé a été décimée par l'attentat évoqué dans le premier volet de cette série. À l'instar de Simon Wiesenthal décédé en septembre 2005 après avoir traqué toute sa vie des criminels nazis, Jean-Hervé de la Buissonnière va consacrer aussi le reste de son existence à cette lutte sans merci contre toutes les formes de terrorisme.

Franck Waltersén est l'adjoint de Jean-Hervé de la Buissonnière. Il est l'interlocuteur du patron de la DCPJ² et du directeur de la DGSJ³, de la DGSE⁴, de la SDAT⁵ et de toutes les instances policières. Alsacien d'origine, atteint d'une maladie auto-immune, qui ne se montre pas trop invalidante pour l'instant et qu'il cachera, il est totalement dévoué à Jean-Hervé de la Buissonnière qu'il admire profondément. Divorcé, il est resté très proche de sa fille Amélie qui compte pour lui autant que la prune de ses yeux.

Frédéric Arthon va entrer en jeu. Toute sa biographie et son passé hors norme sont développés dans l'enquête intitulée *Saint ou démon à Saint-Brévin-les-Pins* du même auteur publiée également aux éditions du Palémon. Dans cette intrigue, il avait montré ses brillantes qualités alliant la rigueur militaire et un fort sens des négociations commerciales. Il va se donner corps et âme à sa mission et suivre Jean-Hervé de la Buissonnière qui l'a sorti d'un mauvais pas et d'une impasse... Divorcé, il vit avec sa compagne Fabienne Chauvé dont il a un fils.

Le juge Gérard de Kerbonnec de Silijou, issu d'une grande famille de l'ancienne noblesse bretonne, vit à Paris où il conseille les gouvernements successifs. Il est la conscience juridique de l'USI, cette unité très spéciale, et travaille en étroite collaboration avec le TGI⁶ de Paris, la DCPJ, la DGSJ et les différentes instances internationales comme Eurojust à La Haye, ainsi qu'avec le directeur du Centre Européen de Sécurité et de Renseignements Stratégiques.

Pénélope Botz, patronne des services de la sécurité intérieure et du contre-espionnage à Londres⁷, siège à Thames House. Elle entretient de très bonnes relations avec Franck Waltersen et travaille en étroite collaboration avec lui sur des dossiers communs.

Charles Jones et Georges Brown, deux amis, outre leurs fonctions officielles, collaborent avec Pénélope Botz dans le milieu secret de la lutte contre les nouvelles formes de terrorisme, qui les touche tout particulièrement puisque Charles Jones a perdu sa fille suite à l'attentat du Stade de France⁸... Bien introduits dans le monde de la finance de la City londonienne, ils offrent une aide précieuse. Ils vivent dans le centre ouest de Londres à Mayfair, une zone résidentielle et cossue de la capitale britannique. À l'instar de Tony Blair, ils aiment la France comme lieu de destination de leurs vacances.

D'autres interlocuteurs étrangers apparaîtront selon les besoins des enquêtes en cours en Italie, Allemagne, Belgique, Espagne ou dans de nombreux pays du monde, comme en Égypte cette fois...

Note : Le Phénix ou Phoenix est un oiseau légendaire grec qui a le pouvoir de renaître après s'être consumé sous l'effet de sa propre chaleur. Il symbolise aussi le cycle de mort et de résurrection.

1. USI.

2. Direction Centrale de la Police Judiciaire.

3. Direction Générale de la Sécurité Intérieure.

4. Direction Générale des Services Extérieurs.

5. Sous Direction Antiterroriste.

6. Tribunal de Grande Instance.

7. MI5.

8. Voir Menaces, tome I, Attaques sur la capitale, même auteur, même collection.

J'ai vu la science, que j'avais adorée, détruire la civilisation. Je comprends maintenant que la vérité spirituelle est plus nécessaire aux nations que le mortier qui soutient les murs de leurs cités.

Charles Lindbergh

*Toute création est, à l'origine, la lutte d'une forme en puissance contre une forme inusitée.
La Voix du silence.*

André Malraux

Chapitre 1

Découverte en Égypte.

Le corps sans vie gisait là, au pied du plus grand Sphinx égyptien, ce lion à tête humaine, symbole de la force souveraine et témoin de la civilisation égyptienne antique. Depuis des milliers d'années, il gardait les pyramides de Gizeh, situé face à la vieille ville du Caire dont la périphérie tendait à se rapprocher de plus en plus au fil des années à cause de son urbanisation galopante.

Les taches de sang projetées sur les pierres claires brunissaient aux premiers rayons du soleil. Au niveau de la tête, une petite flaque rouge, plus épaisse, changeait elle aussi de couleur sur le sable blond tandis qu'un léger filet de sang s'échappait de la bouche.

En prenant son service, le gardien des lieux venait de découvrir ce triste spectacle. Choqué, il avait aussitôt alerté sa direction, laquelle avait appelé la police.

Les policiers arrivèrent sur place très rapidement. Après s'être assurés que rien n'avait été touché, ils considérèrent que la mort devait remonter à quelques heures.

L'un des officiers de police remarqua surtout qu'il s'agissait d'un individu de type européen et alerta son supérieur qui missionna aussitôt une équipe de spécialistes de la scientifique. Puis il délimita un périmètre de sécurité, installa des bâches blanches pour masquer la scène et bloqua tout accès à cette zone car les premiers cars de visiteurs déversaient leurs flots de passagers sur le parking.

L'équipe ne tarda pas à se présenter et se mit aussitôt au travail. L'un photographiait l'ensemble des lieux, l'autre examinait le corps, un autre encore tentait de relever le moindre indice...

Des questions se posèrent immédiatement. Mise en scène ou suicide ?

Sur le sol, une arme de poing côtoyait une bible et un coran, interpellant les policiers qui n'ignoraient rien de la rivalité ancestrale et plus vive encore depuis ces dernières années entre Coptes, Chrétiens

et Musulmans dans le pays. Cette arme était-elle à l'origine du décès ? La balistique apporterait les réponses. Avait-elle été utilisée par la victime ? Par un autre individu ? À proximité du corps, un étui noir, qui au vu de sa forme et de sa taille avait dû contenir un violon, était ouvert et vide. L'homme tentait-il de fuir des agresseurs ? Les premières traces de pas montraient qu'il avait franchi le grillage qui entourait le site pour venir mourir à quelques mètres de celui-ci. Avait-il été rattrapé et exécuté par des poursuivants ? Pourquoi était-il venu à cet endroit, voulait-il attendre les visiteurs du jour pour se fondre dans un groupe et disparaître ?

Les spécialistes travaillaient très méticuleusement, notant et s'attardant sur le moindre détail, récoltant sous scellés chaque indice. Une fois les photos du corps prises, un premier examen sommaire fut effectué avec précaution, ils fouillèrent les vêtements. Une carte d'identité nationale française, datant de plus de dix ans, leur révéla que l'homme s'appelait Joseph Durand. Cinquante-huit ans, né dans le sud de la France, professeur en médecine. L'unique adresse portée sur le document indiquait qu'il était de Limoges. Mais comment ce médecin Français s'était-il retrouvé à cet endroit pour disparaître de façon aussi sordide ?

Mesurant le caractère délicat de cette affaire, l'officier de police responsable de l'équipe appela aussitôt son patron au Caire pour lui faire part des premiers éléments de la découverte. Après quelques échanges, il demanda aussitôt à ses hommes d'être extrêmement attentifs, de redoubler de prudence dans le relevé de chaque élément et de multiplier les photos car nul doute que le moment venu, il aurait à rendre des comptes d'une façon très précise aux instances judiciaires égyptiennes au Caire, mais aussi à l'ambassade de France et aux autorités françaises. Chacun savait dès lors que le moindre oubli pouvait leur être très préjudiciable.

Aucune affaire n'était simple à gérer en Égypte à ce moment-là mais, le corps étant celui d'un ressortissant français, les complications étaient à craindre.

Il nota sur une fiche personnelle : Joseph Durand, un mètre quatre-vingt, peau mate, brun, tempes grisonnantes avec une nette calvitie dégageant le front, portant des vêtements de marques françaises, datant de plusieurs années. Ses mains étaient soignées et fines...

La main droite se situait proche de l'arme. L'avait-elle tenue ? Avait-elle été aidée par une main étrangère ? Il appartiendrait aux spécialistes de le vérifier.

Une fois le travail du légiste terminé, le corps fut enlevé et dirigé vers le service du médecin légiste du Caire.

Au fil des heures, les rayons du soleil accentuèrent rapidement la chaleur tandis que non loin d'eux les visiteurs, moins nombreux

qu'avant les événements du printemps arabe, défilaient en direction des différents centres d'intérêt du site.

Au loin, la capitale paraissait enveloppée d'un voile pâle duquel émergeaient les minarets et quelques grands immeubles, dans l'air vicié de la ville. Au Caire, la pollution rendait souvent l'atmosphère suffocante. Les rumeurs de la ville ne parvenaient pas jusqu'à eux. Tout à côté, les trois principales pyramides classées parmi les sept merveilles du monde, Khéops, Khéphren et Mykérinos, connues et admirées dans le monde entier, recevaient elles aussi leurs flots de touristes, au rythme des vagues déversées essentiellement par les cars, les voitures particulières s'étant faites plus rares dans les environs.

L'officier de police n'était pas sensible au spectacle, ses préoccupations étaient ailleurs. Il cherchait les caméras installées sur tout le site qui servaient à surveiller certains vandales n'hésitant pas à inscrire leur passage dans la pierre de mastaba et autres vestiges encore visibles. Avec une partie de son équipe, il se dirigea vers le centre névralgique de la sécurité du lieu pour se procurer les enregistrements.

Sans doute ignorait-il que c'était du pied de ces pyramides que Bonaparte, lors de la campagne d'Égypte, le 21 juillet 1798, à la veille d'une bataille décisive, aurait prononcé le célèbre « Soldats, songez que du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent ». Le Sphinx demeurait la sculpture monumentale monolithe la plus grande du monde. Pourtant sa signification restait encore une énigme pour de nombreux égyptologues, car plusieurs théories entouraient sa construction, entraînant une belle querelle d'experts...

Aujourd'hui Gizeh était devenue un chef-lieu de province et faisait désormais partie de la grande métropole cairote.

Chapitre 2

Limoges, quelques semaines plus tard.

Une femme et un homme parlaient dans le vaste salon feutré d'une luxueuse maison bourgeoise des années trente, située dans un quartier résidentiel de la ville de Limoges. Cette femme, Marie-Béatrice Durand, expliquait avec force conviction les raisons de son appel faisant suite aux multiples questions qu'elle se posait.

Confortablement installée dans un fauteuil en cuir blanc, cette femme était belle, la quarantaine épanouie, blonde, cheveux mi-longs, souples, les yeux bleus, un visage plutôt rond, une peau couleur pêche. Elle découvrait des dents éclatantes de blancheur lors de ses sourires francs et très agréables, malgré les événements qui venaient de l'affecter.

Elle se leva pour demander à son employée de maison de servir le café. Avec son mètre soixante-dix et son allure plutôt sportive et décidée, il se dégageait d'elle un certain tonus, un sens de l'action. Ses mains longues et fines mais froides au contact avaient un peu surpris Jean-Hervé de la Buissonnière, responsable en chef de l'USI, mise en place après les attentats sanglants qui avaient frappé la France et les multiples prises d'otages en Afrique dont certaines s'étaient terminées par une décapitation qui avait horrifié le monde occidental tout entier.

En réalité, Jean-Hervé de la Buissonnière était ce jour-là présent à double titre. Bien entendu pour l'engagement qu'il avait pris de jouer un rôle prépondérant dans cette cellule mais aussi à titre personnel car pendant de longues années, il avait été très proche de l'époux de cette femme qui se tenait en face de lui. À plusieurs reprises, il avait été son banquier d'affaires, finançant une partie de la clinique dans laquelle son ami Joseph Durand était actionnaire, puis plus tard lorsqu'il avait trouvé et financé les repreneurs de ses parts.

Ses compétences de banquier d'affaires et sa volonté de s'investir dans certains milieux sur le plan international faisaient de lui

l'interlocuteur privilégié auquel Marie-Béatrice Durand avait immédiatement pensé, sans compter qu'il lui avait également été recommandé par un ami de la famille.

Épouse légitime de Joseph Durand, découvert mort à Gizeh près du Caire, au pied du Sphinx.

Songeuse, elle buvait par petites gorgées le café qui venait d'être servi. Les présentations terminées, ils rentrèrent dans le vif du sujet.

Jean-Hervé de la Buissonnière lui demanda d'abord l'autorisation d'enregistrer toute la conversation et de prendre parallèlement des notes, ce qu'elle accepta sans hésiter.

— Je vais peut-être vous surprendre, mais je souhaiterais que vous me racontiez votre vie dans les grandes lignes, avant de parler des événements récents concernant la découverte de votre époux. Est-ce que cela vous gêne ?

— Non, non, pas du tout, répondit-elle en le fixant d'un regard perplexe. Voulez-vous depuis le début... Je veux dire, depuis ma naissance ?

— Heu, non... Disons à partir de votre rencontre avec Joseph, donc avant de vous marier, est-ce possible ?

— D'accord...

Elle rassembla ses idées pour tenter d'ordonner ce qu'elle allait lui dire car son état d'esprit du moment était très embrouillé. Après réflexion, elle se lança :

— Un peu avant mes vingt ans, passionnée de sport, je rêvais de devenir professeur d'éducation physique. Mes parents, fortunés sur la place, n'imaginaient rien d'autre que des études de médecine. Limoges est bien dotée en fac de médecine, de même qu'en hôpital et cliniques. J'étais fille unique, ils promettaient même, pour m'installer, de me prendre quelques participations dans l'une des grandes cliniques réputées de la ville, dès que mes études seraient terminées et qu'une opportunité se présenterait.

— Votre famille gravitait-elle dans le monde médical ?

— Non. Pas du tout ! Notre fortune provenait de l'industrie porcelainière du début du siècle précédent.

— Mais pour quelle raison vouloir à tout prix vous orienter de la sorte ?

— L'image, le prestige, que sais-je ? Et l'industrie porcelainière, avec la concurrence internationale notamment chinoise, de nos jours...

— Très bien, continuez.

— Alors, par crainte de déplaire à mes parents très autoritaires, mon Bac en poche, j'entrais en Fac de médecine, mais à contrecœur. Après deux années d'études brillantes, tout en ne négligeant pas un sport intensif de haut niveau, j'effectuais un stage obligatoire dans une

clinique fort réputée pour son département maternité. Je rencontrais pour la première fois celui qui était encore pour moi le professeur Joseph Durand, qui était aussi votre ami.

— Quel était son rôle vis-à-vis de vous ?

— Il avait été désigné pour être mon maître de stage. Célibataire, la quarantaine, travailleur acharné, il offrait le charme indéfinissable que donne l'union des tempes grises et d'un visage toujours jeune. Il ne s'intéressait nullement à moi et ne cherchait pas du tout à me courtiser, contrairement à certains de ses confrères qui ne se gênaient pas. Il savait par contre si bien parler... Il m'expliquait d'une façon simple et pourtant extraordinaire les mystères de la vie, me parlait de ses recherches sur l'insémination artificielle, de la fécondation in vitro et de tout ce qu'il voulait développer mais qui restait interdit en France, notamment en matière de recherches sur les cellules-souches embryonnaires... Bref, je tombai immédiatement amoureuse de lui.

Un silence suivit. Une expression heureuse passa sur son visage, donnant un charme supplémentaire à ce visage angélique. Jean-Hervé comprit à ce moment qu'elle éprouvait un véritable sentiment de bonheur à l'évocation de ce passé. Il ne laissa rien paraître. Il se dit simplement que son ami avait eu de la chance d'être aimé par une aussi jolie femme.

— Il faut dire qu'aucun homme ne m'avait attirée jusque-là. J'étais trop prise par le sport et mes études. Couvée dans un cocon familial, je dois reconnaître que je ne connaissais pas grand-chose à la vie... Je me souviens avoir fait le premier pas. J'avais ressenti à plusieurs occasions qu'il n'était pas indifférent à ma présence. Pendant ses pauses, je lui proposais de prendre un café ou de lui rapporter quelque chose à grignoter s'il ne voulait pas quitter son bureau, simplement pour être avec lui et lui parler en tête-à-tête. Il s'arrangeait toujours pour décliner l'offre poliment en prétextant à chaque fois une bonne raison. Je me souviens, cela me faisait bouillir intérieurement.

Jean-Hervé cessa de prendre des notes quelques instants. Il écoutait Marie-Béatrice Durand s'exprimer, pour ne pas rompre le charme qui l'envahissait. Il était important qu'elle se laissât aller mais il restait pour autant attentif au moindre détail.

— Mon stage se terminait. J'allais bientôt rejoindre la Fac. Il ne s'était toujours rien passé entre nous. Je devais discuter avec lui de mon rapport de stage. Je venais de plus en plus souvent le voir, pour un oui ou pour un non. Nous avons parlé du travail réalisé. Un peu avant que je parte, je l'ai senti troublé, tout autant que moi d'ailleurs. Et tandis qu'il s'apprêtait à m'ouvrir la porte, je n'ai pas résisté à l'envie de l'embrasser. Il n'offrit aucune résistance, bien au contraire. Paniquée, je quittai précipitamment son bureau mais les deux derniers jours de mon stage confirmèrent cette volonté réciproque de nous

revoir. Dès lors, nous nous sommes retrouvés aussi souvent que possible. Puis je suis tombée enceinte. C'était il y a vingt ans, j'avais vingt-deux ans.

— Vos parents connaissaient-ils cette relation ?

— Pas au début. Mais mon ventre a fini par me trahir et je leur ai dit.

— Comment ont-ils réagi à l'annonce de cette information ?

— Bien. Très bien même ! Médecin ou pas, j'allais entrer dans le monde qu'ils avaient tant souhaité pour moi. Il fut décidé, d'un commun accord avec mes parents et Joseph, de suspendre définitivement mes études. La naissance approchant, ils organisèrent un mariage en grande pompe, suivi de notre installation dans cette maison. Mes parents aveuglés firent un achat en communauté malgré le contrat de séparation de biens qui nous unissait. Une donation au dernier vivant fut établie simultanément. Joseph restait propriétaire d'une grande partie des parts de la clinique et surtout de la maternité dans laquelle il exerçait.

Les yeux emplis de nostalgie, parfois troublés par quelques larmes, Marie-Béatrice Durand évoqua les quelques belles années vécues auprès de son époux, la naissance d'un fils superbe, Antoine, la reprise du sport, son quotidien sans nuages. Mais après quelques années, Joseph accentua le rythme de son travail et devint quasiment invisible à la maison. Doutant de sa sincérité, elle décida de le faire suivre par un détective privé mais celui-ci ne fit que lui confirmer qu'il se consacrait exclusivement à son travail et notamment à des recherches qu'il réalisait dans un laboratoire qu'il s'était fait aménager dans la clinique.

— En plus de son travail, il assistait à de nombreux colloques à travers le monde. Il y rencontra un chercheur et un professeur spécialisés dans la procréation assistée. Tous deux travaillaient dans une maternité très réputée de Nice ainsi que dans un laboratoire de recherche à Naples. Joseph décida de devenir leur associé. Je ne le voyais presque plus, car il se rendait souvent là-bas.

— À Nice et à Naples ?

— Oui. À Naples, tous trois travaillaient au LBR, Laboratoire de Biologie de la Reproduction, je vous le dis en français car la dénomination réelle est anglaise. C'est un laboratoire où il est possible de choisir le sexe du bébé, la couleur des yeux ou même d'enfanter après la ménopause. Le responsable de ce labo est un homme très charismatique. Vous l'avez certainement vu car il est très présent dans les médias du monde entier.

— Effectivement. Y avait-il un lien entre lui, votre époux et son associé de Nice ?

— Je pense que oui car ils se rencontraient pour échanger sur leurs travaux mais je n'en sais pas plus.

— À quelle époque était-ce ?

— Un peu avant la fin des années quatre-vingt-dix. Quelques années plus tard, mon mari décida brutalement de vendre ses parts de Limoges et de Nice. Marié sous le régime de la séparation de biens, il disposait librement de ce qui lui appartenait.

— Vous avait-il consultée avant de prendre cette décision ?

— Non, pas du tout ! Malgré mes nombreuses questions, il se bornait à me répondre que ses recherches progressaient et qu'ils allaient devenir des scientifiques incontournables dans le monde ! Il ne savait pas encore précisément où il allait s'installer mais il quittait la France.

— Vous a-t-il demandé de le suivre ?

— Non, jamais. Il savait de toute façon que je ne voulais pas aller vivre à l'étranger.

— Et votre fils ?

— Il ne s'en occupait jamais, comme s'il n'existait pas pour lui.

— Vous a-t-il proposé une séparation ?

— Non. Il ne voulait aucunement divorcer. Il me disait sans cesse que j'étais le plus beau cadeau de sa vie. Il faut dire qu'il n'a pas eu de chance. Ses parents sont décédés très tôt, juste avant la fin de ses études. Sa sœur, dernier lien familial, s'est tuée peu de temps après dans un accident de voiture. Il vivait seul, sans famille ni amis et s'était réfugié dans le travail, auquel s'ajoutait un acharnement passionnel pour la recherche. Ses yeux se brouillèrent. Elle contrôlait mal ses émotions, prit son mouchoir, s'essuya les yeux et reprit sa respiration en tentant de se maîtriser.

— Ses dernières confidences me faisaient penser à des adieux. Je percevais ses propos comme des engagements testamentaires. J'étais très troublée mais il m'avait rassurée de moult sourires.

— À quoi vous faisait-il penser à ce moment-là ?

— À quelqu'un qui va disparaître.

— Disparaître ?

— Oui... Je ne parle pas de suicide, il tenait trop à la vie et surtout à ses recherches, non... Mais c'était comme s'il partait pour longtemps, pour une retraite confessionnelle, vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui... Qu'a-t-il décidé ?

— D'abord de vendre ses parts, ce qui fut fait rapidement grâce notamment à l'intervention de votre banque d'affaires ; vous y avez contribué largement et sans doute vous doit-il beaucoup...

— Je n'ai fait que mon métier à cette époque. Il avait souhaité que je m'occupe personnellement et au mieux de ses actions et des parts qu'il possédait dans plusieurs cliniques et laboratoires, et c'est ce que j'ai fait. Ce monde est très fermé et ne peut être qu'affaire de spécialistes, mais autant que je m'en souviens, il ne s'était guère

montré bavard quant aux décisions qu'il avait prises. Avant de venir, j'ai ressorti son dossier et il disposait à ce moment-là d'un peu plus de cent millions de francs soit aujourd'hui quinze millions cinq cent mille euros...

— Oui, c'est ce qu'il m'avait dit. Il avait viré l'équivalent de trois cent mille euros sur mon compte personnel, afin que je ne manque de rien, disait-il... Il ne comprenait pas que ce n'était pas l'argent que je voulais, mais son amour et sa présence pour élever ensemble notre petit garçon, Antoine.

Elle s'interrompit encore quelques instants pour contrôler ses émotions.

— Il a également versé un million cinq cent mille euros sur un compte séquestre ouvert au nom de notre fils et bloqué jusqu'à sa majorité...

Pensive, elle garda longuement le silence. Jean-Hervé l'observait, troublé, puis elle s'éclaircit la gorge et reprit la parole :

— Un soir, ce que je redoutais tant se produisit : il m'annonça qu'il s'en allait. Il ne me laissa pas d'adresse et me demanda de ne pas m'inquiéter et de ne pas chercher à avoir de ses nouvelles. Il me répéta qu'il m'aimait, qu'il m'aimerait toujours et qu'un jour, il reviendrait. Après son départ, j'ai su qu'il avait transféré ses avoirs en Suisse. Après avoir payé tout ce qu'il devait au fisc, il devait lui rester sept à huit millions d'euros au moins, peut-être un peu plus.

— Oui, c'est à peu près cela... Qu'avez-vous fait alors ?

— Que vouliez-vous que je fasse... Rien ! De tout ce qu'il m'avait dit, je retenais juste qu'il reviendrait. Après quelques mois d'errements, j'ai intensifié mes activités sportives et j'ai décidé de préparer le CREPS. Diplôme en poche, je suis actuellement professeur de sport à temps partiel, ce qui répond à mes attentes. Je donne également des cours dans un club huppé de la ville.

— Avez-vous eu des nouvelles de votre époux ensuite ?

— Non...

Elle se montra confuse et hésita quelques instants avant de poursuivre :

— J'ai su qu'il habitait au Caire et qu'il exerçait dans une maternité de réputation mondiale, spécialisée dans la procréation assistée pour une clientèle très haut de gamme. Cet établissement fait aussi de la transplantation d'organes et développe la recherche dans le domaine des cellules-souches embryonnaires. C'est tout...

— Ce qui n'est pas rien, poursuivit Jean-Hervé, car la recherche sur les cellules-souches embryonnaires était interdite en France jusqu'au dernier projet de loi du 10 juillet 2013, donc très récemment. Il pouvait donc développer ses recherches tranquillement et en toute légalité.

— Je me suis toujours demandé à quoi étaient destinées ses

recherches...

— On peut penser que l'idée était de constituer un réservoir de cellules pouvant réparer les organes endommagés ou malades, afin d'éviter une greffe d'organe.

Ils demeurèrent immobiles et silencieux, plongés dans leurs pensées respectives.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda enfin Jean-Hervé.

— Tout d'abord, de comprendre ce qu'il s'est passé. Ensuite, de reconstituer aussi fidèlement que possible le parcours de mon époux depuis qu'il a quitté Limoges. Enfin de me faire un point sur ses activités récentes et sa situation financière. L'Égypte est en proie à de fortes turbulences depuis le printemps arabe et je ne vois que vous, avec votre implication dans cette cellule de recherches internationales, pour obtenir ce que j'aimerais savoir. Que faisait-il ? Pourquoi l'Égypte alors qu'il m'avait surtout parlé de Naples dans un premier temps ? Pourquoi cette mort, dans ces conditions et à cet endroit particulier ? Enfin, vous imaginez les milliers de questions que je peux me poser...

— Disposez-vous de quelques informations sur son activité au Caire ?

— Je ne dispose que des informations que la police a bien voulu me confier, sachant que l'officier que j'ai rencontré m'a fait part d'une enquête en cours dans le cadre de disparitions inquiétantes.

— Sur quel plan ?

— Il semblerait qu'il existe des affaires troubles autour de cet établissement hospitalier à la fois maternité hors norme, centre de chirurgie et de transplantation d'organes et surtout de recherches génétiques...

— Instinctivement, pencheriez-vous pour la thèse du meurtre ou celle du suicide ?

— Sans la moindre hésitation, du meurtre !

— Pourquoi ?

— Mon époux donnait la vie, pas la mort, et c'était contraire à ses convictions. Je vous ai confié tout à l'heure qu'il tenait à la vie et qu'il croyait à toutes les recherches qu'il menait.

— Les polices française et égyptienne ont-elles une idée sur l'identité du meurtrier si cette hypothèse devait être retenue ?

— Aucune.

— Concernant les affaires troubles que vous venez d'évoquer autour de la maternité, vous ont-ils laissé entrevoir une hypothèse ?

— Non. Je ne sais vraiment rien, si ce n'est qu'il y aurait des intérêts supérieurs autour de ces cliniques et des recherches réalisées, des projets quasi-secrets...

— Connaissez-vous les raisons de son installation en Égypte ?

— Non, je les ignore totalement.

Elle donna l'impression de réfléchir, haussa les épaules, puis suggéra en riant :

— Il m'avait dit une fois qu'il n'était plus à la recherche de la pierre philosophale, car il l'avait trouvée ! Je me souviens avoir été troublée par cette réflexion.

— Lui aviez-vous demandé de préciser ?

— Non, j'ai bien regretté par la suite de ne pas l'avoir fait, mais j'étais tellement perturbée par son comportement et son départ, je pensais surtout à notre fils... Ce que j'attends de vous est sans doute très compliqué à l'heure actuelle mais je veux tout savoir sur sa situation professionnelle, personnelle, ses contacts, ses déplacements. Je vous demande de tout tenter pour comprendre ce qui s'est passé... Je n'ai rien pu faire de tout cela quand je suis allée là-bas pour reconnaître le corps et le faire rapatrier. J'étais encadrée par deux officiers de police français, un représentant de l'ambassade de France au Caire et quatre militaires ou policiers égyptiens. Je n'ai rien vu, rien pu dire ni demander... Le Caire me faisait peur et je ne m'y sentais pas en sécurité. Je suis intimement convaincue qu'au-delà des réponses à mes questions personnelles, vous découvrirez d'autres choses qui relèvent davantage de l'intérêt national...

— Je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour découvrir la vérité sur la mort de Joseph, votre époux et mon ami. Je crois pouvoir mettre des membres de mon équipe sur cette affaire pour en savoir un peu plus sur les activités dites « troubles » de cet établissement hospitalier.

— Je vous en prie. Je vous en serai éternellement reconnaissante, et même si vos démarches ne devaient pas aboutir, sachez que j'apprécie votre venue à Limoges et votre sens de l'écoute. Si vous n'arrivez pas à faire quelque chose, personne ne le pourra...

Jean-Hervé ressentit à cet instant tant d'angoisse et de tension dans la voix de Marie-Béatrice qu'il voulut se montrer rassurant :

— Je vais faire le maximum, je vous le jure...

Un silence s'installa puis Jean-Hervé lui demanda :

— Où est-il enterré ?

— À Limoges. Il est né dans le Sud de la France, mais comme je vous le disais il n'a plus de famille. Il est toujours mon mari et le père de notre enfant. Il se trouve au cimetière de Louyat, qui est aussi celui de notre famille. C'est l'unique cimetière municipal de Limoges. Créé en 1806, il est réputé pour être parmi les plus grands de France et de nombreuses personnalités y sont enterrées...

— Je l'ignorais.

Chacun replongea à nouveau dans ses pensées. Jean-Hervé de la Buissonnière songeait à la façon dont il allait procéder et Marie-Béatrice Durand aux espoirs qu'elle mettait en lui pour en apprendre

davantage sur les dernières années de son époux et les raisons de sa disparition brutale.

— Comment allez-vous me tenir informée de l'avancement de votre enquête ?

— Je vous ferai un rapport hebdomadaire, soit par téléphone, soit par e-mail si vous préférez, d'autant que je travaille sur ordinateur portable et que j'exploite bien souvent le temps de mes déplacements pour rédiger mes courriels.

— Très bien. Voici mon e-mail.

Ils se quittèrent après que Jean-Hervé ait récupéré ce qu'il pouvait auprès de Marie-Béatrice Durand, mais cela représentait assez peu de documents et d'informations. Il lui restait juste assez de temps pour prendre un taxi et rejoindre l'aéroport de Limoges-Bellegarde.

Le taxi traversait la ville dont Jean-Hervé n'avait pas le temps d'apprécier les charmes, déjà préoccupé par cette nouvelle affaire. Toutes ses enquêtes étaient très différentes. Celle-ci ne ménageait pas le mystère et il supputait bien des interventions occultes et ténébreuses.

L'avion venait à peine de décoller au-dessus de la campagne limousine qu'il listait les contacts à établir sur Paris. Il chargerait Franck Waltersen de cette coordination avec ses appuis à la DCPJ9 et la DGSE10, sans oublier le service de coopération technique internationale de police. Il demanderait à Frédéric Arthon, qu'il nommait désormais affectueusement « le baroudeur », de creuser les activités parallèles de Joseph Durand avec l'aide des instances précédentes et de la DGS11. Sans remettre en cause les propos de Marie-Béatrice Durand, il voulait disposer de ses propres informations avant de planifier tout déplacement. D'avoir été lui-même engagé dans des affaires on ne peut plus scabreuses ces dernières années l'aidait dans ses démarches et l'obtention de renseignements. Il ne connaissait pas l'Égypte et rien que l'idée de s'y rendre présentait un intérêt indéniable à ses yeux. Il avait le sentiment que tout ce qui fourmillait autour de cette future enquête ne pouvait être totalement étranger à l'affaire qu'il appelait désormais « le but unique de sa vie » : retrouver un jour ou l'autre les hommes qui avaient manipulé de jeunes kamikazes dans un attentat aveugle sur la France, leur faisant sans doute imaginer qu'ils étaient l'instrument de Dieu, jouant avec leur vie pour assouvir leurs propres intérêts...

Ce drame était inscrit dans sa vie et dans son sang et il n'y avait pas un seul jour où il ne pensait à sa famille, entièrement détruite par cet attentat sur la capitale, véritable choc national et international rappelant les attentats de New York en 2001, ou plus tard ceux de Madrid, Londres ou Marrakech12.

Il se mettrait rapidement en relation avec l'ambassade de France

au Caire afin de pouvoir rencontrer ses homologues égyptiens, même si de ce côté-là, la partie s'annonçait serrée.

Songeur, tout en préparant son dossier, il ne pouvait s'empêcher de penser à Marie-Béatrice Durand qu'il avait aperçue à plusieurs reprises par le passé mais très brièvement, lors de transactions avec son ami, Joseph Durand. Trop pris par les négociations, il n'avait jamais remarqué cette femme qu'il semblait véritablement découvrir pour la première fois. Outre son sourire et ses yeux bleus, elle avait un charme indéfinissable qui ne l'avait pas laissé indifférent. Et sans doute, tout comme lui, gardait-elle dans le cœur et l'esprit cette marque indélébile de la souffrance causée par la disparition particulière et brutale d'un être aimé...

9. *Direction Centrale de la Police Judiciaire.*

10. *Direction Générale des Services Extérieurs.*

11. *Direction Générale de la Sécurité Intérieure.*

12. *Voir Menaces, tome I, Attaques sur la capitale, même auteur, même collection.*

Chapitre 3

Réunion de travail au siège de l'USI.

Très tôt le lendemain matin, toutes affaires cessantes, Jean-Hervé de la Buissonnière avait réuni ses principaux responsables, le commissaire Franck Waltersen, le commandant Frédéric Arthon, leurs adjoints, et en avait avisé le juge Gérard de Kerbonnec de Silijou, ce dernier restant l'élément incontournable de toutes les approches juridiques internationales.

Pour s'immiscer dans le dédale financier de certains paradis fiscaux, il savait qu'il lui faudrait mettre tous ses contacts londoniens sur le coup.

Franck Waltersen aviserait sa collègue Pénélope Botz, patronne de la sécurité intérieure et du contre-espionnage de Londres, tandis que lui verrait directement avec Charles Jones et Georges Brown.

*

Premiers retours d'informations.

Au fil de ses échanges avec ses interlocuteurs habituels, Jean-Hervé de la Buissonnière rebondissait d'informations nouvelles en révélations surprenantes. Il en arriva même à se demander ce qui se cachait derrière le visage angélique de l'épouse de son ami Joseph Durand. Le juge lui confia même, n'y allant pas par quatre chemins :

— Tu sais Jean-Hervé, je ne connais pas cette madame Durand, mais une chose est sûre, son époux n'est pas très net. La police vient d'ouvrir une enquête pour disparition inquiétante afin de pouvoir profiter de moyens d'action élargis. Je te confirme que nous ne sommes pas dans le cadre d'une enquête administrative mais d'une enquête de police judiciaire avec des circonstances laissant présumer que la disparition résulte d'un crime ou d'un délit. Le dossier de Nice

va aussi être réouvert car le chemin de ton professeur est jalonné de trop de cadavres. Je crois que cette affaire est compliquée, très compliquée même !

Ces informations n'avaient pas manqué de surprendre Jean-Hervé. Pourquoi madame Durand lui avait-elle dissimulé ces renseignements de la plus haute importance pour son enquête ? Le départ de son époux n'avait plus rien de naturel. Et cette affaire « louche » à Nice, pourquoi l'avoir éludée ? Contrarié par ces dissimulations, il devait absolument retourner la voir afin qu'elle lui dise tout ce qu'elle savait. À défaut, il serait contraint de la tenir écartée des suites réservées à cette affaire.

*

Retour à Limoges.

Quelques jours plus tard, il reprit donc place dans le même salon que lors de leur première rencontre, cédant au rituel du café, succombant toujours au charme et aux yeux bleus de madame Durand mais gardant néanmoins une certaine distance par rapport à leur dernière entrevue. Jean-Hervé remarqua très vite qu'elle se tenait également sur ses gardes et il en arriva rapidement au but de sa visite et aux préoccupations qui ne cessaient de l'interroger.

— Je ne vous cache pas ma contrariété au sujet de cette affaire, Madame. Vous avez omis de mentionner des pans entiers d'informations qui relèvent de la plus haute importance pour tenter de suivre le parcours du professeur Durand, de Limoges au Caire en passant par Nice et Naples. Je dois vous avouer mes interrogations. En réalité, votre époux n'est pas parti aussi simplement que vous me l'avez indiqué l'autre jour. Aussi j'aimerais cette fois que vous me fournissiez aussi précisément que possible, tous les éléments qui sont en votre possession, sans exception. À défaut, cette affaire risquerait de vous échapper totalement.

Le visage de madame Durand se rembrunit, ses traits se durcirent, mais elle n'en perdit pas son charme pour autant. Elle s'accorda quelques instants de réflexion avant de se lancer.

— Les renseignements que vous avez pu recueillir de votre côté me montrent que vous faites sérieusement votre travail. Ceci est de nature à me rassurer sur la suite que vous pourrez réserver à cette affaire. Par quoi voulez-vous que nous commençons ?

Cette réponse aussi franche qu'inattendue déconcerta Jean-Hervé un bref instant mais il enchaîna :

— Parlez-moi de Nice par exemple. Savez-vous qu'une nouvelle enquête va être ouverte ?

— Non, je l'ignorais. Mon époux a pris des participations dans la clinique de Nice pendant deux ou trois ans, durant lesquels il a passé

le plus clair de son temps là-bas. Il ne revenait à Limoges que pour des interventions de la plus haute importance. Sa clinique fonctionnait parfaitement bien, les médecins de son équipe travaillaient sous le commandement de son bras droit, un homme très professionnel. Puis un drame s'est produit à Nice.

— Quel genre ?

— L'un des deux associés de mon mari s'est tué de façon mystérieuse en voiture. La thèse de l'accident a tout d'abord été retenue. Seulement, quelques semaines plus tard, l'autre associé, qui résidait à Naples, a été découvert à son domicile, tué par balle...

— J'imagine que l'hypothèse de l'accident a été écartée et qu'une enquête a été diligentée pour déterminer les raisons réelles du décès de la première victime, n'est-ce pas ?

— Tout à fait. Mon mari a vécu des semaines très noires, soupçonné tour à tour d'assassinat ou de complicité. Heureusement, il détenait des alibis indiscutables et la police a dû abandonner ses soupçons et relâcher la pression. Bien qu'innocenté, Joseph s'est alors montré abattu, très nerveux, angoissé et vivant dans une inquiétude permanente. Lui que j'avais toujours connu si calme, si pondéré, s'agaçait pour un rien. Il était devenu méconnaissable... Ce n'était plus le même homme.

— Quel est votre avis sur cette affaire de Nice ?

— La situation est très troublante, complexe même, mais je n'imagine à aucun moment mon mari capable d'avoir la moindre responsabilité dans le décès de ses deux associés. Je vous l'ai dit lors de notre première rencontre, sa vocation était de donner la vie, pas de la supprimer... Aussi bizarres que puissent paraître les faits, je suis certaine que mon mari ne peut être impliqué là-dedans.

— Bon, très bien... Je vais m'en contenter pour l'instant. Pouvez-vous me dire cependant comment les choses ont ensuite évolué à Nice ?

— Les ayants droit des deux associés ont cherché à vendre les parts rapidement. Joseph est resté là-bas quelques mois, ne revenant plus du tout à Limoges. Complètement perturbé par cette affaire, il me donnait l'impression de ne pas s'en remettre. C'est alors qu'il a décidé de vendre Nice et Limoges en même temps, dans une précipitation incompréhensible... Il m'a annoncé cela brutalement lors d'un retour de Nice. Il ne m'a jamais parlé de ce qui s'était réellement passé et je n'avais qu'une connaissance très floue de ses affaires là-bas. J'ai été informée par le biais de la presse et d'une amie qui résidait sur Nice à cette époque. Il a attendu que la vente de ses parts soit bouclée pour me l'annoncer, me mettant devant le fait accompli. Je n'avais rien à dire de toute façon. Il m'a annoncé dans un premier temps que c'était pour une étude d'ingénierie financière qu'il avait fait appel à vous. La

suite vous la connaissez puisque c'est vous qui l'avez menée...

Madame Durand se saisit de son mouchoir pour essuyer discrètement une larme. Elle tentait visiblement de maîtriser ses émotions, ne sachant plus très bien ce qui allait se passer.

Jean-Hervé la regarda fixement comme pour tenter de découvrir ce que cette femme ne voulait ou ne pouvait pas encore dévoiler. Il enchaîna sans la quitter des yeux :

— Depuis son départ de Limoges, une fois ses ventes effectuées et ses affaires réglées, êtes-vous certaine de ne plus jamais avoir eu de nouvelles de lui ou de ses affaires, directement ou indirectement ?

Le visage de Marie-Béatrice Durand rougit légèrement, le regard inquisiteur de Jean-Hervé la troublait. Elle hésita puis, comme une délivrance, apporta de nouvelles informations.

— Ce que je vais vous confier, je ne l'ai jamais dit à personne... À personne.

Un lourd silence s'installa. Qu'allait-elle encore lui apprendre ?

— Voilà quatre ou cinq ans, Joseph est réapparu subitement. Sans s'annoncer, il s'est présenté un jour, un peu avant midi, à la fin de l'année scolaire. J'étais folle de joie, je croyais qu'il revenait pour de bon. Il s'était installé à la maison et se comportait comme s'il était parti la veille. Il ne voulait voir personne ni recevoir qui que ce soit à la maison, son retour devait rester secret. Ce qui ne manqua pas de me surprendre, mais j'acceptai... Au cours de l'été, il se montra très attentionné et plus amoureux que jamais. Nous partions sans cesse nous balader, tantôt au lac de Vassivière, tantôt à Paris ou encore Biarritz au bord de la mer... C'était merveilleux. Notre fils découvrait aussi qu'il avait un père. Je me rendais bien compte que son esprit se trouvait en permanence ailleurs malgré les apparences mais j'étais heureuse et Antoine aussi.

Madame Durand s'arrêta de parler quelques instants pour contrôler toutes les émotions qui la submergeaient. Elle essuya de nouvelles larmes puis tritura son mouchoir de longues secondes en le regardant avant de reprendre son récit.

— Il m'informa au fil des jours de ce qu'il avait fait depuis son départ de Limoges. Il s'était d'abord installé quelques mois à Naples, puis avait eu de brefs contacts en Israël, au Japon et en Corée du Sud, avant de se fixer définitivement au Caire. L'Égypte le subjuguait. Il me surprit lorsqu'il me fit part de sa nouvelle passion pour l'histoire ancienne de l'Égypte, prétendant être devenu un Égyptologue averti. Il ne s'intéressait qu'à la période avant Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'époque Thinite au nouvel empire. Je découvris alors que Ramsès, Toutânkhamon, Akhénoton et autres n'avaient plus de secrets pour lui. Il avait même participé à quelques fouilles avec un professeur du musée du Caire, non loin de la Vallée des Rois, à la recherche d'un

tombeau inconnu et non pillé. Un énorme mécénat avait été mis en place avec les principaux actionnaires de sa clinique et des laboratoires puissants du groupe. Il s'était lié d'amitié avec ce professeur et ce dernier l'initiait même à la religion islamique. Il avait d'ailleurs apporté le coran avec lui à Limoges...

— Votre époux était-il croyant ?

— Oui. Sa foi évoluait. Il convenait que la bible n'était plus son seul repère et s'ouvrait à l'Islam, m'expliquant l'intérêt qu'il portait à cette religion en dehors de tout fanatisme religieux.

— Comment avez-vous interprété cette situation ?

— Je trouvais qu'il avait changé, à tel point que je lui ai demandé si ses recherches dans le domaine de la fécondation continuaient à l'intéresser. Il me confirma que son travail restait le pôle essentiel de sa raison de vivre et qu'il y consacrait plus de quatre-vingts pour cent de son temps, me confia même que ses travaux progressaient bien au point d'aboutir très prochainement, qu'on parlerait bientôt de lui dans le monde entier...

— Vous a-t-il apporté des précisions ?

— Non. Il ne voulut rien me dire de plus. Je me souviens qu'il s'était refermé aussitôt, donnant l'impression de s'être trop laissé aller à la confiance. Néanmoins, il semblait heureux et parfaitement équilibré, son bonheur se lisait sur son visage. Il était devenu plus volubile aussi.

— Le résultat de ses recherches fut-il connu ensuite ?

— Je ne sais pas. En tout cas, je n'en ai jamais entendu parler. Un soir du mois d'août, il m'annonça qu'il voulait avoir un deuxième enfant, que cette fois, ce serait différent, qu'il lui consacrerait plus de temps et serait plus proche de sa famille... Sans être véritablement opposée, je ne comprenais pas cette envie soudaine. Il me demanda de le suivre au Caire, pour vivre avec lui quelque temps et faire cet enfant. Comme il savait que je ne quitterais jamais définitivement Limoges, il me proposa de partager son temps entre l'Égypte et la France. Il pourrait venir ici passer un mois de temps en temps et tout l'été également, s'occuperait bien de moi, de sa famille, ce serait merveilleux...

Madame Durand marqua une pause.

— Et alors, que s'est-il passé ?

— Ma famille s'est farouchement opposée à cette idée. Elle n'acceptait pas qu'il réapparaisse ainsi comme si de rien n'était et qu'il impose ses vues. De la façon dont les choses s'étaient passées depuis son départ, elle ne voulait plus le revoir ni lui accorder la moindre confiance. Son comportement était jugé suspect. Malgré tout, je décidai de le suivre. Depuis son retour, je prenais une pilule contraceptive. J'avais besoin d'un peu de recul avant d'arrêter mon choix. Je voulais comprendre, savoir ce qui se passait, les choses

allaient si vite et survenaient de façon si imprévisible. Je choisis de rester sur mes gardes.

— Pourquoi sur vos gardes ?

— La réaction de ma famille m'y avait amenée. Je dois avouer par ailleurs qu'il y avait quelque chose de troublant dans ce retour brutal, dans cette volonté subite de vouloir un autre enfant, de partager sa vie entre Le Caire et Limoges... Il aurait pu le faire depuis bien longtemps au lieu de disparaître comme il l'avait fait... Autant de choses qui me surprenaient et m'inquiétaient.

— En effet.

— Bref, le départ fut décidé pour la fin août. Antoine resterait chez mes parents pour assurer la rentrée scolaire et je suivrais Joseph au Caire. Il devait être persuadé que je voulais ce nouvel enfant. Il me demanda d'arrêter la pilule, ce que je fis de bon gré, tout en prenant cependant la pilule du lendemain après chaque rapport. Nous nous installâmes dans sa grande maison, située dans un quartier résidentiel huppé du Caire. Dès notre arrivée, il reprit son travail sans compter ses heures et je me retrouvai seule dans cette grande demeure, avec pour seul contact le personnel de service.

— Que faisiez-vous ?

— Hélas, rien ! Je n'avais le droit de rien faire à la maison. Je n'osais pas non plus sortir car il me déconseillait de me rendre seule en ville. Comme il ne me présentait personne et ne recevait jamais, au bout d'un mois, je commençai à trouver le temps long. En vue de ma future maternité, il me proposa un jour de me rendre à sa clinique pour subir quelques examens préventifs. J'acceptais les examens en sachant que je n'avais jamais omis de prendre la pilule du lendemain. À cette occasion, je découvris son lieu de travail. Des installations remarquables dotées d'équipements dignes des cliniques les plus riches du monde. Je me souviens avoir pris place sur un lit mais je n'ai jamais su ce qu'il a pratiqué à cette occasion ; toujours est-il que je me suis réveillée plus tard dans une autre salle de la clinique. Il m'avait anesthésiée sans mon accord et sans m'informer de quoi que ce soit.

— Combien de temps avez-vous été endormie ?

— Je l'ignore. Je suis arrivée à la clinique vers quatorze heures et me suis réveillée vers dix-sept heures, sans souvenir de ce qu'il venait de se passer. J'étais effrayée. Bien que Joseph se soit montré rassurant et attentif, une énorme peur s'est alors glissée en moi. Les nuits suivantes dans cette grande maison, des cauchemars n'ont eu de cesse de me hanter. Au réveil, je n'étais plus tranquille et j'en arrivais même à me dire qu'il aurait pu me faire disparaître. J'ai appelé ma famille en toute discrétion car j'avais décidé de rentrer.

— Comment a-t-il réagi ?

— Il a d'abord tenté de me retenir, puis n'a plus insisté. Depuis cette

anesthésie, une panique générale s'était emparée de moi. J'avais subitement peur de tout, je me sentais en totale insécurité et je ne supportais plus cette maison, la ville, l'atmosphère, cet isolement dans un pays étranger où je ne connaissais personne. Il a accepté de m'accompagner à l'aéroport. Je me souviens de son visage bouleversé où se lisait une certaine déception. Il n'a jamais voulu m'expliquer les raisons de l'anesthésie, se bornant à prétexter des examens préventifs, ce que je ne pouvais accepter comme seule explication, vous imaginez bien...

Marie-Béatrice Durand pleura doucement, douloureusement, et se leva pour se rendre à la salle de bains. Lorsqu'elle revint, le visage moins triste, toute trace de larme avait disparu. Elle reprit sa place et Jean-Hervé la questionna à nouveau.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Ensuite ? Je ne l'ai plus jamais appelé et il ne m'a plus jamais donné de nouvelles, ni par téléphone ni par courrier. J'étais déçue, contrariée, blessée... Et je ne savais pas que dire à mon fils qui n'arrêtait pas de me questionner. Puis l'on est venu m'annoncer son décès... Depuis, cette question lancinante, meurtre ou suicide...

— Oui... Je comprends.

— Pour l'instant, les premiers rapports de la police égyptienne s'orientent vers un suicide mais la police française doute de cette hypothèse au vu des premiers éléments, qui tendraient à suggérer le meurtre.

— Savez-vous si, depuis votre départ du Caire, il avait découvert ou concrétisé quelque chose digne d'intérêt pour la science ?

— Non, pas que je sache.

— Avez-vous remarqué quelque chose de particulier lorsque vous vous êtes rendue au Caire pour vous charger du rapatriement ?

— À mon arrivée à l'aéroport, un représentant de l'ambassade de France est venu me chercher et m'a conduite dans les locaux affectés à la police, mais ils étaient tous en civil lorsque j'ai été interrogée par les polices française et égyptienne. Je leur ai dit ce que je viens de vous dire.

— Pas plus ?

— Non, moins même, je me suis contentée de répondre brièvement à leurs questions. Deux policiers français m'ont alors accompagnée dans d'autres locaux de la police égyptienne. Vous devez savoir qu'au moment de la disparition de mon mari, il s'est à nouveau passé des choses curieuses.

— Comment cela curieuses ?

— Quelques jours avant sa mort, son plus proche collaborateur a été retrouvé tué dans le laboratoire. Choc violent à la nuque causé par un objet lourd. Un simulacre de feu avait également été allumé dans

son bureau, détruisant les données administratives. Heureusement, les installations étaient dotées de systèmes coupe-feu, si bien que l'incendie ne s'est pas propagé. Le laboratoire était complètement saccagé. Il manquait une statuette qui aurait pu être utilisée pour commettre le meurtre du chercheur. Elle a été retrouvée dans un four à gaz, dans le sous-sol de la maison de mon époux.

— Connaissiez-vous l'existence de ce four ?

— Non, il n'existait pas lorsque j'y suis allée précédemment, du moins je ne le pense pas. Dans le même temps, l'autre associé de mon mari a été retrouvé tué par balle à son domicile.

— Un « remake » de l'affaire de Nice ?

— Je l'ignore totalement. Les faits sont néanmoins ressemblants.

— Votre époux a-t-il été soupçonné pour ces deux meurtres ?

— Pour celui qui s'est produit sur son lieu de travail, oui, mais pas pour l'autre. Ils se sont produits simultanément.

— Pensez-vous qu'il y ait un rapport étroit entre l'affaire de Nice et celle du Caire ? Par exemple qu'il pourrait s'agir des mêmes intérêts, pour les mêmes personnes...

— Je laisse le soin à la police de faire son travail. Je ne me suis jamais investie aux côtés de mon époux, que ce soit à Nice ou au Caire, aussi m'est-il impossible d'en avoir la moindre idée.

— Selon vous, à qui profite le ou plutôt les crimes ?

— Je suis incapable de vous répondre, si toutefois ils profitent à quelqu'un ! Concernant mon époux, je le crois en dehors de tout ce qui entoure cette affaire, c'est un chercheur avant tout. Malgré l'épisode curieux de mon anesthésie, je persiste à penser qu'il était incapable de tuer quelqu'un... J'y ai réfléchi sans relâche et je suis arrivée à la conclusion que c'était simplement impossible.

— Avez-vous des éléments, des notes, des documents, des indications sur lui, sur ses affaires à Naples et au Caire, sur sa vie là-bas ?

— Non, mais mon mari était un obsédé des notes rapidement griffonnées. Très conservateur, il découpait des articles de presse et tenait un journal dans lequel il consignait tout, c'était une vraie manie chez lui... Je ne sais pas si la police a récupéré des écrits, des indices ou des informations, elle ne m'en a rien dit. Si personne ne les a pris, ils doivent être dissimulés quelque part, mais où ? Pour l'instant, Dieu seul le sait. Nul doute que ces carnets peuvent nous apprendre beaucoup de choses. Sa maison est sous scellés au Caire et vous devrez demander l'accord de l'ambassade de France pour y avoir accès. Vous serez sans doute accompagné par les polices française et égyptienne. Voici le dossier qui m'a été remis là-bas, avec le nom des interlocuteurs.

— Les recherches de votre époux portaient entre autres sur la

procréation assistée, il pilotait également un pôle de recherche génétique avec d'autres chercheurs. À votre avis, peut-il exister un lien avec sa passion soudaine pour l'Égypte ancienne ou avec l'évolution de sa foi du Christianisme vers l'Islamisme ?

— Je ne sais pas. Lorsqu'il était revenu à Limoges, il me parlait beaucoup de l'âme du monde, de divers principes philosophiques qui me rebutaient. Comme je vous l'ai déjà dit, je trouvais son comportement bizarre par moments.

— Bizarre... Comment cela ? insista Jean-Hervé.

— Je dois avouer qu'il m'arrivait parfois de ne plus le comprendre du tout. Entre la religion, la philosophie et cette forme de mysticisme, il devenait impossible de s'y retrouver pour une profane comme moi, un peu hermétique à ces choses-là. Si en plus, vous y ajoutez une dévotion naissante à des dieux et pharaons égyptiens, cette fois vous perdez complètement pied.

— Curieux en effet... Je vais prendre les éléments que vous voudrez bien me confier et tenter d'obtenir des informations policières sur les deux affaires en cours à Nice et au Caire. Puis, je me rendrai en Égypte. J'ai par ailleurs lancé toutes mes équipes sur la clinique du Caire, sur celle de Naples, sur les actionnaires et toutes les transactions qui s'y opèrent, en amont ou en aval.

— Très bien, je vous remercie.

Elle parut satisfaite et soulagée que Jean-Hervé de la Buissonnière poursuive cette enquête, tant elle avait eu peur qu'il abandonnât totalement. Elle se confondit une nouvelle fois en excuses :

— Je vous prie de m'excuser de n'avoir pas été transparente dès le départ. Cette fois, vous savez tout. Vous êtes la première personne avec qui je peux en parler aussi librement et à qui j'ai pu véritablement me confier... C'est tellement difficile à vivre pour moi et ma famille. Je vais tenter de repenser à tout ce qu'il s'est passé et peut-être retrouverai-je quelque chose qui puisse nous être utile. Il faut que j'exorcise tout ce qui est en moi, vous avouerez que ce que j'ai vécu avec cet homme n'est pas banal et pas nécessairement facile à accepter.

— Je vous l'accorde. Chacun vit sa douleur différemment.

Un long silence s'installa, puis Jean-Hervé reprit :

— Il aurait néanmoins mieux valu tout me dire dès le départ. Je ne comprenais pas pourquoi vous m'aviez dissimulé autant de renseignements qui doivent être les raisons même de ce qui s'est passé au Caire.

— Je sais... Pardonnez-moi. Je vous demande de ne pas m'en vouloir...

Elle venait de prononcer cette dernière phrase avec une douceur incroyable. Jean-Hervé, occupé à prendre ses dernières notes,

s'arrêta tout net, très touché. Il releva la tête pour la regarder. Cette situation avait quelque chose de pathétique. Quels mystères et quelles zones d'ombre ce visage d'ange et ces yeux bleus cachaient-ils encore ? Cette femme avait quelque chose de terriblement attirant et envoûtant.

Il regagna Paris par avion, déléguant les missions à mener de toute urgence à Franck Waltersen et Frédéric Arthon. Ce dernier devait également filer à Londres pour recueillir des informations sur l'aspect financier entourant la clinique du Caire et tous les laboratoires impliqués.

*

Branle-bas de combat au siège de l'USI à Paris.

Aidé de sa collaboratrice et d'un assistant, Jean-Hervé dut se consacrer à une semaine de travail acharné pour préparer son voyage en Égypte. Le recoupement des derniers dires de Marie-Béatrice correspondait effectivement aux éléments recueillis par Franck Waltersen et Frédéric Arthon... Ces derniers avançaient très vite de leur côté et semblaient se diriger vers de multiples pistes qui s'avéraient complexes sur le plan financier au regard des structures juridiques mises en place. Déjà le petit arbre que représentait la disparition brutale de Joseph Durand semblait devoir cacher une forêt immense qui recelait bien des secrets.

D'autre part, la similitude des faits qui s'étaient déroulés à Nice et au Caire laissait penser qu'il devait s'agir d'une même organisation ou tout au moins d'une même approche. Les questions restaient nombreuses. Qui ? Pourquoi ? Quel était le but recherché ? À qui profitait tout ceci ? Y avait-il dichotomie entre les acteurs de ces meurtres et les intéressés ?

Autant de questions auxquelles tous les membres de la cellule spéciale menée par Jean-Hervé de la Buissonnière allaient devoir trouver des réponses...

Chapitre 4

Recoupement des informations avant le départ de Jean-Hervé pour Le Caire.

Jean-Hervé de la Buissonnière avait réuni tous les membres dirigeants de son Unité Spéciale Internationale. Franck Waltersen, le juge de Kerbonnec de Silijou et le baroudeur, Frédéric Arthon. Ce dernier se montrait particulièrement excité à l'idée de dévoiler la récolte de ses informations.

Afin de mieux débattre, Jean-Hervé l'avait écouté avant de démarrer cette réunion et jugea utile que ce soit lui qui expose le premier le résultat de ses investigations.

— Frédéric, vous rentrez tout juste de Londres, parlez-nous de ce que vous y avez appris.

Il ouvrit son dossier et étala quelques feuillets devant lui avant de s'exprimer :

— Mes informations sont encore très partielles et remontent à une quinzaine d'années, c'est-à-dire à l'époque où Joseph Durand et ses associés entraient dans l'organisation de cette clinique située au Caire. Très rapidement, c'est le professeur Joseph Durand qui a officiellement pris la tête de la direction et défini les axes d'orientations qu'elle se fixait... Mais il était sans doute la marionnette qui servait de faire-valoir dans toute l'organisation.

— Qui étaient les actionnaires de cette clinique ? demanda le juge.

— J'y arrive car c'est ce qui va expliquer beaucoup de choses, en théorie bien entendu... Les capitaux financiers étaient détenus par une organisation mafieuse napolitaine qui pratiquait le blanchiment de ses capitaux sur des comptes en Suisse, mais aussi à Malte, Jersey et dans d'autres paradis fiscaux. Cette organisation intervenait dans le trafic d'armes et dans le trafic de stupéfiants, c'était à la fin des années quatre-vingt-dix. Leur terrain de jeu principal était tout proche de chez eux, puisque nous étions en plein conflit en ex-Yougoslavie.

— D'accord... Mais après 1999 ? demanda à nouveau le juge.

— Justement, c'était la fin d'une époque pour eux et il leur fallait songer à changer d'orientation. Bien avant la fin du conflit, leur premier objectif a été d'acheter des parts dans de nombreuses cliniques, forçant le destin des plus réticents, d'où vraisemblablement les meurtres de Nice et de Naples. Leur avenir se voulait lié à la médecine. Transplantation d'organes, recherches sur les cellules sources embryonnaires et toutes formes de procréation assistée, d'où l'intérêt de cajoler le professeur Joseph Durand. Leur premier fait d'armes, si j'ose parler ainsi, se fait sur le théâtre de la guerre du Kosovo. Vous connaissez tous l'histoire des centaines de personnes arrêtées et tuées pour leurs organes par les groupes mafieux kosovars à la solde des mafieux napolitains...

— Oui, c'est abominable et la réalité a vraisemblablement été minimisée, répondit le juge. Je me souviens qu'à cette époque, c'est le procureur du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, Carla del Ponte, qui avait soulevé le lièvre, ce qui avait déclenché une enquête à Belgrade. Puis c'est le Conseil de l'Europe, sous l'impulsion de Dick Marty, qui avait permis de révéler ce scandale d'une horreur indicible¹³...

Ils échangèrent quelques instants sur cette période particulière, chacun apportant sa source d'information et ses états d'âme, avant que Frédéric Arthon ne reprenne son exposé :

— Les arrivées d'organes ne pouvant plus se faire à partir du Kosovo, ils ont dû revoir leurs réseaux. C'est ce à quoi je dois maintenant me consacrer car du côté britannique, ils perdent également un peu le fil. Il est indéniable qu'après 1999, leurs activités ont connu un trou d'air important pour reprendre d'une façon plus forte que jamais ces dernières années. Sans doute ont-ils trouvé d'autres sources d'approvisionnement. Dans le même temps, certains paradis fiscaux, dont la Suisse, ont voulu se montrer plus vertueux et leurs capitaux ne peuvent plus se déplacer de la même manière ni dans les mêmes circuits qu'à la fin des années quatre-vingt-dix. Je dois donc aller à la pêche pour découvrir d'où viennent les organes et comment circulent les capitaux.

— S'agit-il toujours uniquement de la mafia napolitaine ? interrogea le juge.

— Il semblerait que non, puisque selon nos collègues anglais, que ce soit Pénélope Botz ou Charles Jones, certains financiers de Daech ont fait leur apparition et là, ça devient plus ténébreux encore car l'Égypte jouit d'une situation particulière depuis le printemps arabe et le retour des militaires au pouvoir. Il se passe des choses, de ce côté-là !

— Comment comptez-vous vous y prendre ? demanda Jean-Hervé.

— Je dois trouver une façon de m'approcher au plus près des actionnaires. Sans doute devrai-je me rendre en Égypte, en Italie et que sais-je encore...

— D'accord, vous nous tenez au courant au fur et à mesure de vos avancées. Je veux les valider pas à pas.

De son côté, Franck Waltersen expliqua qu'il attendait des informations qui viendraient compléter celles de Frédéric Arthon. Le juge, lui, leur apprit qu'il devait se rendre à La Haye, où il comptait bien rencontrer quelques homologues qui apporteraient un peu d'eau à leur moulin. Jean-Hervé fit un résumé de son entretien avec Marie-Béatrice Durand à Limoges. Ce dernier paraissait à des années-lumière de tout ce que cette organisation pouvait receler...

*

Déplacement de Jean-Hervé au Caire.

Jean-Hervé repassait en revue les dernières notes de son dossier lorsque le commandant de bord invita les passagers à rejoindre leur place et à attacher leur ceinture. L'avion commença aussitôt à descendre. Les roues touchèrent la piste. Les réacteurs sifflèrent, dégageant toute leur puissance afin d'arrêter l'avion. Il roula doucement sur le tarmac vers le couloir de débarquement et s'immobilisa complètement.

Tout autour de l'installation aéroportuaire, du sable. En sortant de l'avion, une chaleur sèche lui tomba sur les épaules comme une grande couverture de laine de mohair.

À chaque fois qu'il arrivait dans un pays étranger, il ressentait cette petite inquiétude sournoise s'installer quelque part au fond du ventre. Soulagé, il aperçut le Français qu'il avait contacté par téléphone à l'ambassade de France. Il tenait à bout de bras un carton sur lequel il avait écrit le nom de Jean-Hervé. Une fois les bagages chargés dans la voiture, ils prirent la direction du centre du Caire. Les premières minutes furent consacrées à échanger sur des choses sans importance puis rapidement, Jean-Hervé voulut en savoir plus sur la situation actuelle de l'Égypte et son interlocuteur le renseigna.

— Depuis le printemps arabe, je dirais que c'est un pas en avant et deux pas en arrière.

— Mais n'est-ce pas le propre et le drame des révolutions ? répondit Jean-Hervé.

— Effectivement, l'intendance démocratique suit rarement l'élan révolutionnaire. C'est ce que les Égyptiens et les Tunisiens mesurent à leurs dépens. La démocratie espérée en 2011 a eu tendance à se rétrécir de jour en jour jusqu'au retour au pouvoir des militaires et d'une situation identique à celle d'avant.

— Comment vivez-vous cette situation au Caire ? lui demanda Jean-Hervé.

— En fait, depuis le renversement du président Morsi le 3 juillet 2013 par le général Abdel Fattah al-Sissi, le pays a basculé dans une situation paradoxale. Au nom de la transition démocratique, l'armée mobilise les foules pour mieux réprimer les Frères musulmans, pourtant sortis démocratiquement vainqueurs des urnes.

— À quoi attribuez-vous cette situation ?

— Au fait que les Frères musulmans de Mohamed Morsi ont beaucoup œuvré pour leur propre échec, ils n'ont pas vraiment gouverné ni répondu aux défis économiques du pays, préférant noyauter les institutions et tenter le coup de force contre l'appareil judiciaire. Le retour de bâton a été violent et l'ampleur du mécontentement populaire a permis à l'armée de revenir dans le jeu, de rejouer la pièce d'une destitution qui avait eu tant de succès en 2011, place Tahrir, mais cette fois à son avantage.

— Il n'en demeure pas moins qu'on est dans une situation de « coup d'État », non ? demanda Jean-Hervé.

— Le général Abdel Fattah al-Sissi, nouvel homme fort du Caire, s'en défend vis-à-vis de l'Occident mais la répression menée contre les Frères musulmans rend une réconciliation improbable...

— L'Égypte n'est-elle pas en train de tourner purement et simplement le dos au suffrage universel ? s'inquiéta alors Jean-Hervé.

— L'avenir nous le dira... Quoi qu'il en soit, qu'on les appelle révoltes ou révolutions, elles ont en commun d'avoir été financées par le Qatar et autres monarchies du Golfe et d'avoir été encadrées par les Frères musulmans. Avec l'approfondissement de la guerre civile en Syrie, les tensions dans le pays voisin qui est l'Irak, la création de Daesh, l'explosion de la Libye, le conflit israélo-palestinien, les risques de chaos augmentent en Tunisie et en Égypte, qui sont les deux berceaux de la révolution. Au sein du monde musulman, les conflits entre Chiites et Sunnites deviennent aussi un principe de division...

— Tout ceci ne date pas d'hier...

— C'est vrai mais entre-temps, Al-Qaïda a muté, secrétant de multiples métastases qui se sont lancées à l'assaut de nouveaux territoires, en Afrique du Nord, au Sahel, en Syrie, en Irak et dans la péninsule arabique et soit dit en passant, ce n'est pas seulement un dommage collatéral du « printemps arabe », c'est tout « le testament » légué par le chef d'Al-Qaïda aux nouvelles générations djihadistes qui s'avère terrifiant, comme nous pouvons le découvrir jour après jour.

— L'avenir nous dira si les investissements massifs du Qatar et de l'Arabie dans nos économies en crise valaient notre complaisance face à la montée de la barbarie perpétrée par Daesh¹⁴...

Ils restèrent silencieux quelques instants, en pleine réflexion, puis

Jean-Hervé l'interrogea sur une question qui le perturbait :

— Comment expliquez-vous au sein de vos ambassades l'attentat à la voiture piégée de juillet 2015 contre le consulat italien au Caire, en plein centre-ville, revendiqué par le groupe djihadiste État Islamique ?

— Très simplement. Avant le printemps arabe, les mafias italiennes alimentaient le gouvernement en place, favorisant toutes formes de corruption et d'abus de pouvoir sous la bienveillance de l'Occident... Les Frères musulmans ont tenté de mettre un terme à tout cela, changeant le système au profit des groupes djihadistes. C'était sans compter sur le pouvoir des mafias, leur pénétration dans tous les domaines de l'activité économique et politique du pays, d'où cet attentat contre le consulat italien par le groupe État Islamique.

Jean-Hervé ne rajouta rien mais enregistra ces informations au fond de son cerveau, car il sentait que cela pourrait avoir de l'importance dans le cadre de son enquête.

En traversant l'immense et misérable faubourg étalé sur le pourtour oriental de la ville, le Français se mit à rire en lançant :

— Avez-vous réservé votre hôtel ?

— Oui, bien sûr !

Mais sa façon de rire et de poser la question entraînait naturellement une autre :

— Pourquoi ?

— Parce que vous voyez, là vous avez de quoi vous loger ! Et c'est un quartier sympa, non ?

Jean-Hervé regarda mais ne vit qu'un mur d'un côté de la rue et les petites maisons en torchis poussiéreux d'un quartier pauvre de l'autre. Une faune d'enfants envahissait les petites ruelles typiques. Des hommes assis par terre ou sur un banc improvisé fumaient le narguilé. Des groupes de personnes accroupies disposées en cercle jouaient aux cartes ou à un jeu quelconque. Des femmes voilées avec de lourdes charges sur la tête marchaient le long de la chaussée. Certaines, vêtues de noir, signifiaient qu'elles étaient mariées. Au-delà de ce mur, de tout ce désordre et de cette saleté ambiante dominaient des minarets, des mosquées ou des tombeaux de l'Égypte médiévale.

— Cela me paraît plutôt dégoûtant comme coin, non ? ne put s'empêcher de répondre Jean-Hervé.

— Hum, hum, sans doute, reprit le Français en souriant. Mais savez-vous à quoi correspond cette vaste enceinte dont on n'imagine pas la taille d'ici ?

— C'est sans doute un quartier pauvre, mais cela ne me semble pas être un bidonville, reprit Jean-Hervé en secouant négativement la tête, cherchant à comprendre ce qu'il voyait dehors.

— C'est un cimetière !

— Où ?

— Eh bien, là où ils vivent, derrière le mur !

— Non !

— Si, si, je vous assure. La plupart des sépultures des familles riches ont la taille d'une petite maison, alors ils l'adaptent pour en faire un logement pour les vivants !

— Comment est-ce possible ? !

— Beaucoup d'entre eux occupent leur propre tombeau. Ils construisent ensuite tout autour quand c'est possible... On y trouve même parfois un petit patio, une terrasse, bref, l'ensemble devient une vraie petite villa !

— C'est incroyable !

— Les familles les plus aisées n'y habitent pas et les louent. D'autres squattent carrément un tombeau déserté. Mais lorsqu'un nouveau mort arrive, il existe un code de bonne conduite. Il prévoit de laisser la place à la famille le temps des cérémonies. Le cimetière doit avoir huit cents ans et cette coutume est en place quasiment depuis l'origine. Il faut savoir qu'aujourd'hui, l'Égypte doit faire face à un boom démographique sans précédent avec un million de personnes de plus chaque année. Avec le phénomène du flux migratoire de la campagne vers la ville, il faut bien loger quelque part ! Les habitants y sont certainement mieux que dans les bidonvilles situés en périphérie !

— Mais comment font-ils pour les commodités ?

— La plupart ont fait venir l'eau et l'électricité !

L'homme poursuivit ses commentaires que Jean-Hervé, songeur, ne percevait que par bribes. Il lui parla de la fondation de la ville en 969, de sa population qui était passée de 700 000 habitants en 1920 à plus de seize millions aujourd'hui, la classant comme la huitième plus grande mégapole au monde, de l'origine controversée du nom Caire ou Al-Qāhira. Ancienne place forte, elle signifiait « celle qui nargue ou défait » ou « la victorieuse » selon les historiens.

Jean-Hervé considéra qu'il découvrait l'Égypte d'une bien curieuse façon. Avant de venir, il ne rêvait qu'à des temples fabuleux, aux tombeaux des pharaons et aux pyramides, mais à travers la vitre fumée de la voiture, il découvrait la dure réalité et cela le choquait. Toute cette tristesse, ces odeurs nauséabondes et cette poussière partout lui inspiraient une certaine répulsion. La voiture circulait à présent dans un quartier plus attrayant. Néanmoins, cette vision récente venait d'enlever un peu de l'allégresse ressentie à l'aéroport, lorsqu'il avait tourné le dos à la ville pour regarder en direction du sable, début du désert qui avait inspiré tant de voyageurs, de ce ciel d'azur et de ces palmiers majestueux.

Ambassade de France, murs beiges, propres, façade sobre et discrète, blottie au milieu du tumulte anarchique des constructions de la ville. Dans un bureau climatisé, Jean-Hervé rencontra une personne

qui lui fit un bref point des procès-verbaux de l'enquête. Ils passèrent en revue le début d'incendie, le laboratoire saccagé, le double meurtre et la découverte du corps de Joseph Durand. L'affaire de Nice et le passage à Naples de Joseph se trouvaient annexés au dossier.

Les enquêtes de voisinage, les appels à témoin ainsi que le signalement de Joseph aux médias avaient permis de reconstituer le dernier périple du professeur.

Fuyant sa clinique, le professeur Joseph Durand avait été aperçu à son domicile, puis à l'aéroport où il avait tenté d'embarquer avant de devoir renoncer, bloqué par la police des frontières. Il s'était alors enfui et avait réussi à échapper à ses poursuivants. Il faisait l'objet d'une recherche active et ce n'est qu'après la découverte de son corps qu'il fut possible de découvrir qu'il avait embarqué dans l'un de ces nombreux bateaux de croisière qui remontent et descendent sans cesse le Nil, enregistré comme un touriste ordinaire. Ami du commandant du bateau, il avait occupé une cabine et participé à la croisière jusqu'à Assouan, dans cette Égypte méridionale, près de la première cataracte, au barrage réservoir, l'un des plus grand du monde créant la retenue du lac Nasser. Lors d'une escale, il avait même passé la journée sur une felouque. Au sein d'un groupe, il avait ensuite été rapatrié en avion charter jusqu'au Caire, où il avait tenté une nouvelle fois d'embarquer sur une grande ligne pour la France mais sans succès. Échappant à la police, il avait pris un taxi pour Gizeh où un serveur l'avait alors remarqué à la terrasse de son café. Il avait passé quelques heures dans cet endroit magique dans lequel il est possible de contempler Le Sphinx et les Pyramides et où un immense spectacle de son et lumière se joue chaque soir pour des milliers de touristes. Au petit matin, son corps avait été découvert sans vie au pied du grand Sphinx égyptien.

— Meurtre ou suicide ? demanda Jean-Hervé après quelques secondes de silence.

— L'hypothèse retenue et la plus probable reste le suicide, mais sans certitude.

Jean-Hervé demanda à rencontrer le Chef de clinique de la maternité du professeur Durand. L'interlocuteur de l'ambassade de France lui proposa alors de mettre un interprète égyptien à sa disposition pour le coraquer, s'il le souhaitait. Il connaissait un jeune homme qu'il appelait souvent pour de petites missions d'accompagnement de ce type. Il s'agissait d'un étudiant très dynamique, pigiste pour le principal quotidien du Caire et qui de surcroît possédait un véhicule, fait exceptionnel. La ville n'avait plus de secret pour lui. Jean-Hervé accepta aussitôt cette offre. Elle allait lui simplifier la vie durant son séjour dans cette immense cité grouillante.

Il demanda également à pouvoir accéder à la maison du professeur

Durand. Son interlocuteur lui expliqua qu'il allait dans ce cas avertir la police du Caire afin de lever momentanément les scellés. Lors de cette visite, il serait obligatoirement accompagné d'une personne habilitée de l'ambassade de France et de deux policiers.

Jean-Hervé se retrouva seul pendant près d'une heure dans ce bureau climatisé et consulta toutes les pièces du dossier ainsi que de nombreux articles de presse relatant cette affaire. Il terminait de prendre quelques notes lorsque son interlocuteur de l'ambassade vint le chercher. Le jeune interprète était arrivé.

Il était brun, avait vingt-cinq ans environ, la peau très mate d'un pur type égyptien, un mètre soixante-quinze, une allure sportive et énergique avec une tenue vestimentaire laissant deviner une certaine élégance à l'européenne. Jovial et souriant, il se présenta à Jean-Hervé dans un excellent français.

— Ahmed El Sikirouk pour vous servir !

Les présentations faites, Jean-Hervé lui confia sa première mission qui consistait à le conduire à l'hôtel qu'il avait réservé. Le Safir, au Missaha Square.

Des chasseurs se tenaient à l'entrée. Dans le vaste hall, le marbre dominait dans un style classique tandis que de nombreuses bornes informatiques interactives proposaient aux résidents de prendre connaissance des services mis à leur disposition à l'hôtel et suggéraient des idées de sorties dans la ville.

Jean-Hervé demanda à Ahmed de prendre rendez-vous avec la clinique et la police, selon les indications fournies par l'ambassade, pendant qu'il irait prendre possession de sa luxueuse chambre climatisée et se rafraîchir. Il voulait se sentir en pleine forme pour aborder ce qui l'attendait.

13. Voir Kosovo : une guerre « juste » pour créer un état mafieux, de Pierre Péan publié aux éditions Fayard.

14. Voir article de Laurent Marchand, Égypte, Tunisie : les démocrates piégés. Ouest-France du 29.07.13 et article de Georges Malbrunot du 04.09.12.

Chapitre 5

Déplacements et investigations dans la ville du Caire.

Ahmed conduisait sa vieille 405 Peugeot diesel avec une certaine dextérité dans cette circulation dense. Le comportement des chauffeurs semblait irrationnel. Une conduite digne du cœur de Rome ou de Rabat, se disait Jean-Hervé. Ahmed raconta avec fierté qu'il avait ramené cette voiture de France et que cela n'avait pas été une mince affaire de l'immatriculer à son nom au Caire.

Le véhicule venait de franchir l'entrée des installations de la clinique pour se garer sur le parking réservé aux visiteurs.

Un hélicoptère décollait de l'héliport de la clinique tandis qu'un autre commençait son approche.

À peine se furent-ils annoncés à l'accueil que le directeur les reçut dans son somptueux bureau au design très moderne. Verre fumé, métal et marbre se mélangeaient dans un ensemble plutôt froid et impersonnel. Il attendit en silence, comme sur la défensive, visiblement fermé. Après quelques secondes embarrassantes, Jean-Hervé crut bon de le rassurer et de lui rappeler qu'il n'était pas de la police mais qu'il était en mission dans le cadre d'une action qu'il qualifia de « mission dans l'intérêt des familles », éludant évidemment sa position réelle. Le directeur répondit alors qu'il comprenait la démarche et qu'il était prêt à collaborer. Il ne se détendit guère pour autant et ne parut pas plus motivé ni loquace en répondant aux premières questions.

À force de persévérance, Jean-Hervé apprit que le professeur Durand avait bien été actionnaire de l'établissement, à hauteur de quarante-cinq pour cent.

— Cette clinique appartient à un consortium présent dans de nombreux pays et une société holding chapeaute toute la structure juridique sur le plan mondial.

— Quelle était l'activité réelle du professeur Durand ?

— Il exerçait simultanément plusieurs activités et consacrait la moitié de son temps à la maternité et la procréation assistée. Il dirigeait également le laboratoire de recherche et le service de transplantation d'organes. Joseph Durand jouissait d'une excellente réputation suite à de très bons résultats obtenus notamment en insémination artificielle chez des femmes dites à risque et en situation d'échec.

Les prouesses réalisées par le professeur Durand avaient contribué à renforcer le prestige de cette clinique, notamment de sa maternité, ce qui lui valait depuis d'avoir une clientèle exceptionnelle très haut de gamme dans tout le Moyen-Orient et bien au-delà. Après avoir longtemps rechigné, le directeur donna également une estimation de la valeur de ses parts, trois millions cinq cent mille euros. Jean-Hervé de la Buissonnière pensa que sur les dix millions d'euros évoqués par Marie-Béatrice, il ne restait plus que six millions à trouver...

Un peu plus à l'aise, le directeur évoqua ensuite l'organisation, les effectifs, le nombre de lits, le nombre d'interventions. Rien de significatif pour Jean-Hervé qui voulait surtout l'amener à parler du centre de transplantation d'organes et du laboratoire.

La réaction de son interlocuteur fut immédiate. Il répondit que ces informations se devaient de rester confidentielles. Quant aux deux proches collaborateurs du professeur Joseph Durand qui avaient été assassinés, il les connaissait à peine et ne savait rien d'eux. Visiblement, il refusait d'aborder ce sujet, se réfugiant facilement dans une prétendue ignorance qui agaçait beaucoup Jean-Hervé. Cet homme était une potiche répondant aux questions mais d'une façon longuement préparée telle une leçon bien apprise.

Le directeur finit tout de même par admettre à demi-mot que cette clinique, dès l'arrivée du professeur Durand et de ses premiers succès, s'était spécialisée dans la procréation assistée, réduisant l'activité hospitalière classique bien moins rentable. Dans l'aile devenue vacante, le professeur Durand avait pu établir le laboratoire et le centre de recherche sur les cellules-souches embryonnaires.

— Le professeur Durand avait fait du centre de recherche son jardin secret. Personne ne savait réellement ce qui s'y faisait, sauf bien sûr ses deux collaborateurs et quelques personnes de son entourage. Il y accueillait des chercheurs du monde entier...

— Par entourage, qu'entendez-vous ? demanda Jean-Hervé.

— Surtout des chercheurs spécialisés dans la procréation assistée et la recherche sur les cellules-souches embryonnaires, pour le reste...

Le directeur se contenta d'un haussement d'épaules éloquent, reflétant un signe d'impuissance réel ou pas.

— Quel type de recherche était pratiqué dans son laboratoire ?

— Je n'en ai aucune idée.

Visiblement, il ne voulait rien dire. Ceci intriguait Jean-Hervé mais aussi son interprète ; tous deux sentaient qu'il y avait anguille sous roche, mais Jean-Hervé butait pour trouver la brèche.

— En fait, Joseph se confiait peu, se limitant essentiellement à l'exercice de sa profession. Travailleur acharné, il vivait seul et ne cherchait pas à nouer de relations particulières. Il avait par contre sympathisé avec un médecin de la clinique. Je crois bien que c'était le seul. Il aurait voulu en faire, comment dites-vous en France, son « poulain » je crois.

— Je voudrais le rencontrer.

Le directeur soupira longuement et se montra hésitant avant de simuler la consultation d'un document. Sans doute venait-il de réaliser qu'il n'aurait jamais dû évoquer ce médecin et qu'il faudrait à présent lui parler avant qu'il ne rencontre Jean-Hervé de la Buissonnière.

— Attendez, je vais consulter les plannings. Ce ne sera possible que demain.

Dès lors, le directeur manifesta son impatience et sembla vouloir faire comprendre qu'il n'avait plus rien à ajouter.

À court d'arguments devant cet homme de plus en plus fermé, Jean-Hervé et son interprète durent se résigner à partir et le remercièrent. Il était visiblement soulagé et ravi de les raccompagner à la porte. Au moment de quitter les lieux, ils demandèrent à visiter l'aile occupée par le professeur Durand mais le directeur répondit aussitôt que les lieux se trouvaient sous scellés et qu'il leur appartenait de se mettre en rapport avec la police.

Jean-Hervé quitta la clinique avec le goût amer d'être passé à côté de l'essentiel. Il avait l'intime conviction que cet homme en savait beaucoup sur ce qui s'était passé mais qu'il ne dirait rien. Comment l'y obliger ?

Ahmed lui proposa de faire un petit tour en ville. Il l'invita à y découvrir les quartiers typiques avant de le ramener à l'hôtel. Ils arpentèrent la rue El Mosqui, l'un des plus anciens marchés du Caire avec ses petits magasins de toutes sortes, et prolongèrent leur marche jusqu'au fameux bazar touristique de Khân el-Khalili situé près de la mosquée Al-Hussein.

Jean-Hervé profita de cette promenade pour regarder autour de lui. Il ne cacha pas son étonnement en attirant l'attention d'Ahmed sur des immeubles qui furent sans doute luxueux dans les années vingt mais qui aujourd'hui semblaient presque moribonds. Arrivé sur une grande artère, il fut étourdi par une cohue extraordinaire. Des bus vétustes aux vitres souvent cassées ou absentes côtoyaient de vieux taxis et des voitures sans couleur sous la couche de poussière. Dans un nuage de fumée, des camions pollueurs doublaient des charrettes

bondées tirées par des ânes. L'ensemble offrait un mélange anachronique dans le bruit, la chaleur et la pollution.

— C'est la plus importante agglomération d'Afrique et du monde Arabe. Elle est à la fois moyenâgeuse et très moderne ! Surtout, ne cherchez pas à comprendre. C'est comme ça. Est-ce la première fois que vous venez au Caire ?

— Oui, répondit Jean-Hervé, perplexe.

— Eh bien, n'ayez pas d'états d'âme. Vous verrez, au bout de quelques jours, on s'y fait très bien ! Vous savez, ce n'est pas facile non plus pour nous quand nous arrivons à Paris !

— Vous connaissez Paris ?

— Oui, je suis allé à Paris et à Strasbourg à plusieurs reprises pour des voyages d'études et des formations dans certaines de vos écoles de journalisme. J'ai bien aimé et surtout beaucoup appris.

Autour d'eux, des enfants sautaient d'excitation à la vue des étrangers. Ils n'hésitaient pas à quémander quelques pièces, tentant de vendre un quelconque objet, une statuette ou une représentation animale, pâle imitation d'objets d'art disposés au musée du Caire. Mais Ahmed veillait et quelques mots fermes suffirent à écarter les enfants qui partirent aussitôt à l'assaut d'autres rares touristes.

Sur la route du retour, ils longèrent le Nil, passèrent devant le siège de l'organisation de la radio télévision égyptienne, devant celui de la Ligue des Nations Arabes, devant les universités dont l'une était la plus ancienne du monde islamique, puis devant l'académie des beaux-arts et les institutions d'enseignement du théâtre, du cinéma, et de la musique, constructions les plus importantes du bord du fleuve avec les hôtels internationaux. Ici, rares étaient les véhicules vétustes et les grandes berlines ou limousines allemandes rivalisaient avec quelques voitures haut de gamme japonaises.

Jean-Hervé avait l'impression de ne plus être au Caire, dans cette ville immense qu'il savait en proie à toutes sortes de pressions politiques internes.

Ahmed se montrait de plus en plus intéressant et érudit, ce qui ne déplaisait pas à Jean-Hervé, heureux de joindre l'utile à l'agréable.

— Saviez-vous que Giuseppe Verdi a composé son opéra *Aïda* pour l'inauguration de l'opéra du Caire ?

— Je l'ignorais !

Jean-Hervé fut soudain pris d'une crise d'angoisse et de vertiges... Le souvenir de sa famille lui revint brutalement en entendant le nom de Verdi et il revoyait son épouse qui l'avait accompagné à une soirée... C'était si loin et pourtant si proche qu'il dut faire un effort inouï pour se contrôler, même s'il savait que cette présence reviendrait occuper son esprit une bonne partie de la nuit.

Trop préoccupé par sa conduite, Ahmed ne remarqua rien et

poursuivit, au rythme de ces innombrables embouteillages à vous dégoûter de circuler en ville.

— Voici quelques musées, égyptien, copte, islamique... Et là, vous voyez la tour du Caire. Sa forme, en fleur de lotus stylisée, symbolise la haute Égypte. Le quatorzième étage est occupé par un restaurant rotatif et une cafétéria. Allez-y, ça vaut vraiment le coup d'œil !

— J'aimerais bien, mais je ne suis pas ici pour faire du tourisme. Je viens déjà de m'accorder exceptionnellement une heure en votre compagnie. Je vous remercie d'ailleurs de votre disponibilité, de votre bonne humeur et vous félicite pour vos connaissances. Ce soir je vais tenter de me reposer, car demain je vais devoir faire le maximum en un minimum de temps ! Le boulot avant tout !

La 405 se gara enfin devant l'hôtel Le Safir, à moins de cent mètres d'une enseigne McDonald's qui fit penser à Jean-Hervé : « Décidément, ils sont partout ceux-là ! ».

De retour dans sa chambre, Jean-Hervé écouta les enregistrements des entretiens du jour, tapant son premier compte rendu. Puis il descendit dîner au restaurant de l'hôtel. Le moral n'y était pas, Ahmed avait, malgré lui, ravivé les souvenirs de son épouse et son esprit l'empêchait de penser à l'enquête. Ces disparitions brutales le rongeaient chaque jour un peu plus comme un cancer impitoyable. Toute la nuit, son sommeil fut perturbé par des autodafés incessants qui le ramenaient sans cesse dans ce stade où sa femme et ses deux filles avaient perdu la vie d'une façon effroyable lors de cet horrible attentat...

Chapitre 6

Au Caire, dans le vif du sujet, au matin.

Le lendemain matin, à huit heures précises, le jeune interprète se présenta à la salle des petits-déjeuners. Jean-Hervé terminait sa tasse de café quand il remarqua Ahmed. Il l'invita à le rejoindre et à se restaurer, ce qu'il fit sans se faire prier.

Ils arrivèrent à neuf heures moins cinq au bureau de police et demandèrent l'accès à la maison du professeur Joseph Durand et à l'aile mise sous scellés de la clinique. Le policier chargé de l'affaire ne se montra pas disposé à leur donner cette autorisation, même accompagnés. La discussion semblait dans l'impasse. Ahmed lui souffla alors.

— Êtes-vous disposé à donner un bakchich pour obtenir ce que vous voulez ?

— Un bakchich, ici, dans la police ?

— Eh, oui ! Ici comme ailleurs en Afrique, c'est de cette façon que ça marche. Dites-moi ce que vous souhaitez exactement et je le négocie pour vous, si vous voulez.

Après un instant d'hésitation, Jean-Hervé se dit que quitte à payer, il pouvait demander l'accès à la maison et au laboratoire, mais aussi se procurer les éléments de l'enquête.

Ahmed se lança dans une âpre négociation mais au bout d'un certain temps, il dut admettre son échec.

— Bon, ça ne va pas. Ce n'est pas le bon interlocuteur pour ce que vous voulez. Je viens de demander à voir le grand chef, celui qui peut nous donner le précieux sésame.

Notre policier en débattait visiblement au téléphone. Ahmed, attentif, approuvait de la tête les explications. Après quelques minutes interminables, un autre policier vint les chercher pour les conduire dans un nouveau bureau. Ahmed dut reprendre une nouvelle négociation et finalement, moyennant la contre-valeur de trois cents

euros, tout devint possible.

Jean-Hervé apprit ainsi que Joseph Durand avait vraisemblablement tué son collaborateur au laboratoire, à l'aide d'une statue retrouvée dans le four du sous-sol de sa résidence. Il aurait également donné des ordres pour que l'autre collaborateur soit exécuté. Puis, il avait tenté de quitter le pays, sans succès. Poursuivi sans relâche par une organisation mafieuse basée en Italie du sud, il n'avait pu échapper à ce groupe qui souhaitait le capturer et lui faire payer très cher sa fuite.

— À Naples ? demanda Jean-Hervé.

— Oui, effectivement, c'est ce qui est indiqué ! Avez-vous des connaissances sur cette organisation ? lui demanda alors le policier, surpris.

— Non, pas du tout. C'était une réflexion personnelle car en Europe, on considère qu'une partie de la mafia s'y trouve, tout simplement, se borna de répondre Jean-Hervé.

Le policier poursuivit ses explications sur cette organisation d'envergure internationale. Elle trempait dans différents domaines, jeux, alcool, tabac, drogue mais aussi médicaments... Sans jamais avoir été inquiétée. Cet argent sale se recyclait tout naturellement en participations dans bon nombre d'entreprises de prestige, notamment dans des cliniques huppées réservées à une clientèle haut de gamme. Des prises de participations avaient également été remarquées dans des hôtels de luxe et dans l'immobilier des plus belles capitales du monde. Un véritable imbroglio de sociétés multiples détenait la majorité des affaires.

— Croyez-vous que le laboratoire du professeur Joseph Durand puisse agir directement dans le domaine de la drogue ? Pour l'affinage ou le coupage par exemple ?

— Non. Sachez que l'organisation ne met jamais « les mains directement dans le cambouis ». Sans trop y croire, nous avons néanmoins fouillé et analysé de façon très scrupuleuse tout ce que contenait le laboratoire. Nous n'avons rien trouvé. À ce jour, l'organisation est intouchable. Les meilleurs conseillers juridiques, comptables ou financiers du monde sont à son service alors...

— Pensez-vous que le professeur Durand ait pu être en relation directe avec certains membres de l'organisation ?

— Oui, incontestablement. Nous retrouvons des traces d'appels téléphoniques et surtout des déplacements sur Naples où de nombreux règlements convergent également après avoir traversé certains paradis fiscaux.

— Quels types de sorties de capitaux et pourquoi pas des rentrées ?

— Nous l'ignorons. Ici en Égypte c'est quasiment impossible de le

savoir...

Ahmed se montrait de plus en plus intéressé par les échanges et à son tour se permit de poser quelques questions :

— D'après vous, ces deux meurtres, comment peuvent-ils s'expliquer ? Selon quelle motivation ? Considérez-vous qu'un lien puisse exister entre eux et le suicide du professeur Durand ?

— Nous n'en avons pas trouvé.

La réponse semblait sincère. Le policier réfléchit quelques instants avant de poursuivre :

— Nous avons bien analysé les circulations de fonds du professeur Durand, ce qui n'a pas été facile. Des sommes partaient parfois vers Naples, Londres, New York ou encore Washington, sans plus d'explications.

— Mais en échange de quoi ? Un transfert est nécessairement motivé, non ?

— Nous ne savons pas. Les fonds ne passaient jamais par une société de l'organisation. Pour nous, le professeur Durand se situait à part. Il se comportait un peu comme un satellite qui gravite autour d'un système, sans jamais ni s'en approcher ni s'en écarter... Sa situation était vraiment particulière et difficile à appréhender pour nous.

Jean-Hervé reprit la main :

— Connaissez-vous l'affaire de Nice, en avez-vous entendu parler ?

— Oui, bien sûr, c'est aussi évoqué dans le dossier.

— Quel rapport y voyez-vous ?

— Nous ne le mesurons pas exactement, mais il y en a un selon toute vraisemblance. Les polices française, égyptienne et italienne travaillent de concert sur cette affaire et ses ramifications. À ce jour, aucune preuve flagrante ne nous permet d'avancer la moindre hypothèse.

— Et concernant le professeur Durand, avez-vous découvert des travers, un vice, je ne sais pas, comme les femmes, le jeu ?

— Rien de tout ça. Il vivait une vie monacale consacrée au travail.

— Qui fréquentait-il ?

— D'après nos recherches, très peu de monde. Un collègue médecin, un professeur de haut niveau du musée du Caire, le commandant du navire qui l'a hébergé momentanément dans sa fuite et qui a été assassiné aussitôt après, sans doute par le groupe qui poursuivait le professeur Durand...

— Avez-vous rencontré ces contacts ?

— Oui. Le médecin ne s'est pas montré particulièrement bavard compte tenu du contexte. Nous avons enquêté sur ses relations, ses déplacements, ses finances et nous n'avons rien trouvé en rapport avec l'affaire. Le professeur du musée du Caire nous a permis de découvrir un professeur Durand passionné d'égyptologie, mais rien de

répréhensible. Quant au commandant du navire l'*Osiris*, très ami avec le professeur du musée également, il a été exécuté avant que nous ayons eu le temps de lui parler.

— En y réfléchissant, Le Caire, Londres... N'y aurait-il pas un trafic d'objets d'art égyptien ? Le British Museum de Londres et le musée du Caire ne sont-ils pas les plus riches dans ce domaine ?

— C'est exact. Nous avons effectué des recherches dans cette direction, sans succès. Nous ne découvrons aucun lien entre les affaires et le monde médical.

— Est-il vrai que le musée du Caire dispose dans ses caves de dix fois plus de pièces de collection qu'il n'en expose ? Une partie de ce trésor n'aurait-elle pas disparu ?

Cette question interpella le policier et après réflexion, il finit par répondre :

— Oui... Peut-être devrions-nous reprendre dans cette direction.

Puis il regarda sa montre. Pour lui, l'entretien n'avait que trop duré, d'autant que les échanges s'alourdissaient considérablement du fait des traductions fastidieuses simultanées. Ahmed butait sur certains mots, obligeant les uns ou les autres à reformuler sans cesse. Quatre hommes et deux véhicules furent mis à la disposition de Jean-Hervé pour visiter la maison et le laboratoire.

Les deux voitures de police encadraient celle d'Ahmed en quittant les locaux. Toutes trois se faufilèrent tant bien que mal dans le tumulte grouillant de la ville, passant devant la statue de Ramsès et un peu plus loin, devant l'ancienne résidence d'Hosni Moubarak, le président de la République déchu et toujours en prison. Arrivé devant la maison du professeur Durand, Ahmed ne put retenir un sifflement admiratif devant le parc verdoyant de la propriété. En pénétrant dans la luxueuse villa, ils restèrent stupéfaits par la richesse de la décoration intérieure. Tout n'était que copies d'œuvres d'art de l'ancienne Égypte. Jean-Hervé examina attentivement toutes les pièces, soulevant ici un objet, ouvrant là un tiroir, sous la surveillance permanente de deux policiers qui ne le lâchaient pas d'une semelle. Il resta perplexe devant le four incinérateur évoqué dans le dossier. À quoi pouvait-il bien servir ? Il nota de demander une analyse des cendres. La table placée devant le four ne présentait pas d'intérêt particulier, pas plus que le coin salle d'eau avec son lavabo sur colonne et son plan de travail carrelé.

Jean-Hervé décida de regagner le rez-de-chaussée. La profusion d'objets d'art, même si ce devait être des copies, pouvait crédibiliser la thèse d'un trafic d'objets d'art égyptien. Intrigué, il prit des centaines de photos afin de les montrer à Marie-Béatrice pour en discuter le moment venu.

Les trois voitures repartirent en direction de la maternité cette fois,

après que les policiers se soient bien assurés d'avoir remis les scellés. Une heure plus tard, ils garèrent leurs voitures sur le parking de la clinique et traversèrent une partie des bâtiments pour accéder au bureau de Joseph Durand. Les objets et décorations, mêmes s'ils avaient souffert, laissaient deviner la qualité de l'aménagement de celui-ci. Dans le laboratoire de recherche, tout était saccagé, comme si des vandales s'en étaient donné à cœur joie. Des bouts de verre crissaient sous leurs chaussures. Rien ne semblait avoir été touché, le spectacle restait figé. Quel secret ce décor conservait-il ? Jean-Hervé prit là aussi de nombreux clichés et plusieurs panoramas à 180°.

Ahmed et Jean-Hervé profitèrent de leur présence pour rencontrer le médecin qui avait fréquenté le plus régulièrement le professeur Durand et avec lequel ce dernier semblait avoir le plus d'affinités. L'hôtesse d'accueil put le joindre rapidement et ils furent conduits dans son bureau.

L'accueil du médecin fut cordial. Il s'exprimait assez correctement en français et invita ses hôtes à s'asseoir sur des chaises d'un design moderne où cuir noir et métal argenté se mariaient avec bonheur. Quelques gravures d'embryons et de photos glacées de fœtus décoraient les murs. Des tas de dossiers de toutes sortes recouvraient presque totalement le bureau, laissant peu de place libre pour écrire. Contre les murs, beaucoup d'ouvrages s'entassaient sur des meubles bas dont les portes en verre laissaient apercevoir encore et toujours des livres.

Jean-Hervé situa rapidement le but de leur visite, précisant qu'il était mandaté par l'épouse du professeur Durand. Le médecin prit un air de compassion attristé à l'évocation de la disparition tragique de son collègue et ami. Il n'arrivait toujours pas à expliquer ce qui avait bien pu se passer et ne comprenait pas ce que voulaient dire les médias à son sujet. Pour lui, il ne faisait aucun doute que c'était un homme droit, intègre et un brillant chercheur dans le domaine de l'insémination et de la procréation assistée.

Le médecin expliqua que dès l'arrivée de Joseph Durand au Caire, appréciant ses travaux, il avait cherché à faire plus ample connaissance et ils étaient devenus amis. Il le considérait comme l'un des plus brillants professeurs de sa génération et était persuadé qu'il détenait une longueur d'avance, développant des travaux ignorés de tous, encore à l'heure actuelle. Le médecin tenta ensuite une sorte de métaphore, selon laquelle le professeur Durand était capable de faire pousser des graines dans le désert et de les multiplier uniquement par ses connaissances approfondies de la science, même contre nature.

Les échanges continuèrent sans véritablement intéresser Jean-Hervé. Il trouvait le médecin trop gentil avec le professeur Durand pour être honnête. Peut-être craignait-il d'être sur écoute ou surveillé ? Se

moquait-il d'eux ? Cherchait-il à les diriger vers une fausse piste ?

En sortant de cet entretien, Jean-Hervé conclut que le médecin n'avait rien dévoilé de significatif pouvant les aider dans leur enquête. Quatorze heures sonnèrent. Il demanda à Ahmed de choisir un restaurant sympathique et d'appeler le professeur du musée du Caire, afin de convenir d'un rendez-vous.

Rendez-vous fut pris pour seize heures au musée. Ahmed conduisit Jean-Hervé en centre-ville. La circulation était moins pénible à ce moment de la journée. Peu de temps après, ils prirent place sur des sièges presque à même le sol devant des tables très basses également. Ils avaient dû laisser le véhicule assez loin de ce restaurant typiquement égyptien. Jean-Hervé était content de sortir des sentiers battus et se félicitait de connaître Ahmed. Ce dernier s'était chargé de commander le menu et se faisait un réel plaisir de commenter les plats qui se succédaient. Tout en mangeant, ils reparlèrent de la matinée qui venait de s'écouler.

— Très concrètement, de quoi disposons-nous ? lança Jean-Hervé.

Ils eurent beau réfléchir, rien ne leur vint à l'esprit. Ne subsistaient que des questions.

Qui était réellement le professeur Durand ? Que cherchait-il exactement ? Pour qui ? Pourquoi ce laboratoire ? Quel lien avec l'affaire de Nice ? Pourquoi une affaire au Caire et une organisation à Naples ? Le professeur Durand était-il un assassin ou une victime ou les deux ?

Si l'enquête suscitait de plus en plus l'intérêt d'A Ahmed, elle désolait Jean-Hervé. Il n'avait rien de concret à rapporter à madame Durand. Ils quittèrent le restaurant avec le ferme espoir que leur rencontre de seize heures au musée du Caire permettrait enfin d'avancer.

Chapitre 7

Pour en découvrir un peu plus... toujours au Caire, après-midi.

Ils garèrent sans peine leur voiture sur l'immense parking situé devant l'entrée du musée. Des dizaines de cars s'alignaient sur les emplacements qui leur étaient réservés. En se présentant au guichet, ils s'acquittèrent du droit d'entrée comme tout visiteur afin de ne pas avoir à expliquer les raisons de leur visite. Les grandes grilles franchies, ils se retrouvèrent dans un jardin et longèrent un bassin duquel jaillissaient une fontaine et des papyrus. Au pied de l'escalier de pierres, deux statues représentaient les symboles du nord et du sud de l'ancienne Égypte, l'une portant le lotus et l'autre le papyrus.

Créé sous l'impulsion de l'égyptologue français Mariette, premier directeur du service des antiquités d'Égypte, ce musée avait été construit au centre du Caire par un autre Français, l'architecte Marcel Dourgnon et inauguré en 1902 sous la direction de l'égyptologue Maspero. Une centaine de salles sur deux étages et une grande bibliothèque offraient leurs trésors à la vue du public. Toutânkhamon présentait la collection la plus importante. L'ancien empire occupait une place importante avec les statues de Khéops, Khephren et Mykérinos et les collections de Thoutmôsis, Akhénoton et Ramsès II.

Ils gravirent la dizaine de marches d'un vaste perron. Sur leur droite, un poste de garde avec deux militaires en uniforme. Ils s'adressèrent à eux et demandèrent à s'entretenir avec le professeur Rihan El Tahrir, qui ne tarda pas à se présenter.

— Professeur Rihan El Tahrir.

L'homme semblait jovial et proposa de s'exprimer en français. Jean-Hervé l'en remercia bien vivement.

— Je n'ai aucun mérite, lança-t-il en souriant. J'ai fait quelques années d'études en France, notamment au Louvre. Ici, j'ai eu l'occasion de travailler avec de nombreux Français. Beaucoup de vos compatriotes s'intéressent à l'histoire de l'Égypte, je crois même plus

que les Égyptiens ! Mais ne restons pas là dans cette foule mouvante continue, suivez-moi.

Ils se dirigèrent vers une petite porte discrète dont le professeur possédait la clef et descendirent au sous-sol. Une multitude de statues et de pièces de toutes sortes encombraient les espaces. Ils arrivèrent dans une salle confortable faisant office de bureau.

— Avez-vous visité le musée ?

— Non, malheureusement !

— Domage pour vous. Il est très intéressant. Tenez, prenez ces chaises et asseyez-vous. Ici nous serons tranquilles.

L'homme était de grande taille, un mètre quatre-vingt-cinq au moins, avec des cheveux frisés poivre et sel. Il portait fièrement une barbe très fournie, plus grise que ses cheveux et longue d'au moins dix centimètres. Il était habillé de façon quelconque, à la manière des ouvriers d'usines. De profondes rides marquaient son visage, mais on ne voyait que ses yeux brillants et malicieux et son sourire. Jean-Hervé se demandait quel âge il pouvait bien avoir. Soixante, soixante-dix ?

— C'est ici que je passe le plus clair de mon temps, pour ne pas dire de ma vie, quand je ne suis pas en fouille avec mon équipe ou dans un colloque de par le monde. Il nous reste tellement de choses à découvrir. Plus nous avançons...

Il prit un air rêveur et fit une pause de quelques secondes avant de poursuivre :

— ... Et plus j'ai l'impression que nous ne connaissons rien. J'imagine que vous n'êtes pas ici pour que je tienne conférence sur l'histoire de l'Égypte ancienne, alors que puis-je pour vous ?

Jean-Hervé expliqua le but de sa visite et écouta ce que le professeur avait à lui dire. Ce dernier parla de Joseph sur un plan personnel et expliqua qu'il l'avait rencontré lors d'un colloque médical mondial qui se tenait au Caire, dix ans plus tôt. Il intervenait pour sa part dans une séance sur la momification dans l'Égypte ancienne. À l'issue de ce colloque, ils s'étaient retrouvés à la même table et avaient beaucoup parlé car Joseph manifestait un très grand intérêt pour les travaux du professeur. Comme il venait tout juste de s'installer au Caire, le professeur l'avait invité au musée. Le courant était très vite passé entre eux.

— Ensuite nous nous sommes retrouvés aussi souvent que possible. Joseph était un élève studieux et passionné. Nul doute qu'il y avait de la graine d'égyptologue en lui. Pendant dix ans, Joseph a passé ses rares moments de loisir à travailler avec moi. Nous avons même participé plusieurs fois à des fouilles dans la Vallée des Rois. Nous parlions de tout et au fil du temps, surtout de religion. Il apportait sa Bible, moi le Coran. Presque chaque soir, il évoquait le

christianisme et le fait qu'il était catholique. Pour ma part, je lui parlais de l'Islam. Je lui expliquais le Coran, qui contient les enseignements dictés par Gabriel à Mahomet ainsi que la Sunna qui raconte les actions et les leçons du prophète. Durant ces quelques années d'échanges, nos passions respectives ont fusionné, formant un mélange d'histoire et de religions. Progressivement, il s'est mis à étudier le Coran. Je croyais l'avoir un peu converti...

— Vous ne le croyez plus ?

— Non. Comme je vous l'ai dit, pendant dix ans, nous avons fait équipe. Pour des raisons que j'ignore, son comportement s'est modifié et ces derniers temps, il était devenu vraiment très compliqué, mélangeant à souhait les religions catholique et islamique, l'histoire des pharaons et des dieux égyptiens...

— Comment cela ?

— Il y a deux ans de cela, il a commencé à évoquer le problème du KA.

— Du KA ?

— Oui. Que devient-on après la mort ? Si nous revenons quatre mille ans en arrière, les pharaons engageaient des constructions colossales. Pensez aux pyramides de Gizeh ! Elles continuent de nos jours à défier le temps. Au-delà de ces constructions, il a fallu construire les deux temples funéraires accompagnant ces pyramides. Le premier, le Temple de la Vallée, se situait sur un canal dérivé du Nil, le long du quai. C'est là que le corps du roi momifié a reposé durant de longues semaines. Dans le second, le Temple d'En Haut, se sont déroulées les funérailles et la poursuite du culte du Pharaon Dieu. Le cercueil a rejoint au fond du tombeau le sarcophage de pierre qui l'y attendait. Puis la pyramide a été murée et toutes ses issues camouflées. Je vous passe bien entendu tous les rites pour aller à l'essentiel.

Ahmed comme Jean-Hervé restaient abasourdis par la masse d'informations que le professeur débitait tranquillement. Ils se sentaient comme à l'école, à l'écoute d'un cours passionnant. Imperturbable, Rihan El Tahrir poursuivit.

— Ensuite, par la magie des paroles que les prêtres ont prononcées et par l'expression des hiéroglyphes peints, le double immatériel du roi, son âme, son KA, s'est arraché à la terre et, aigrette ou faucon, a rejoint le ciel des Dieux. Au cœur des pyramides, vous pénétrez dans un monde qui n'est pas fait pour les hommes et si vous vous promenez tout autour dans le sable, vous ressentirez cette force magique.

— Je n'en doute pas. Néanmoins, je ne vois pas très bien le lien avec le professeur ?

— Patientez, j'y arrive ! Je pense que vous allez être d'accord avec

moi si je vous dis que peu importe la religion, que ce soit le Judaïsme avec Yahvé, Dieu unique créateur du monde, l'Islam, l'Hindouisme avec Brahma, le Dieu aux quatre visages et quatre bras, ou encore le Christianisme, il n'existe qu'un seul Dieu pour tous. Si pour toute religion, l'âme semble l'élément le plus important, les pharaons avaient eux le souci de leur corps, d'où la momification, la nourriture, le bateau et bien d'autres choses encore... C'est sur ce point que, progressivement, Joseph a fait une fixation. Je crois que tous ses problèmes sont venus de là. Pour lui, un corps qui tombait en poussière, ce n'était pas satisfaisant s'il ne faisait pas comme la graine... Vous savez, le grain de blé qui donne naissance à un nouveau plant...

— Comme le Phénix qui renaît de ses cendres... Vous croyez à la ressuscitation ?

— Non, je ne crois pas du tout au fait de ressusciter. Ce que je viens de vous dire a pour but de vous sensibiliser sur l'aspect religieux de Joseph. Quand on sort de l'immatériel, l'âme, l'esprit et que l'on passe dans le matériel, le concret, le physique et que de surcroît le professeur maîtrise sa spécialité...

Rihan El Tahrir s'arrêta quelques instants puis, d'une voix plus forte, il reprit :

— Il en faut peu à l'heure actuelle pour être tenté d'aller trop loin, surtout quand ceci intéresse de plus en plus de monde...

Il marqua un temps de pause et rajouta :

— Je ne vous en dirai pas plus mais retenez ce que je viens de vous dire !

Un silence pesant s'installa.

— Attendez, Professeur, expliquez-vous, donnez-nous des précisions, vous savez des choses...

— Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire. Je n'ai rien dit à la police et à partir de maintenant, je ne veux plus jamais en parler. À personne !

Nouveau silence. Jean-Hervé ne savait pas par où reprendre. L'âme, le corps, les dieux, les pharaons, tout se mélangeait dans son esprit.

— Aviez-vous connaissance de l'affaire de Nice ?

— Non, j'ai été informé au moment de sa mort en lisant le journal.

— Y voyez-vous un quelconque lien ?

— Ceci ne m'intéresse pas. Ma vie, c'est l'Islam et ce musée, avec ses pharaons et ses dieux. Mon plus grand souhait serait de mourir ici, au travail, mais le plus tard possible bien entendu, j'ai encore tellement de choses à faire. Avec mes soixante-dix-neuf ans, je commence à avoir un certain recul. Je fais partie des sages à présent...

Jean-Hervé et Ahmed furent surpris en apprenant son âge. Il se

dégageait de lui une force surnaturelle, rien ne semblait avoir de prise sur sa personne.

— Croyez-vous le professeur Durand capable de commettre un meurtre ?

— Je l'ignore totalement. Nous ne savons pas toujours ce qui peut guider la main de l'homme...

— Pensez-vous qu'il puisse être impliqué dans une organisation mafieuse ?

— Joseph ?

Il ne répondit pas. Seule une petite mimique laissa penser qu'il écartait cette hypothèse.

— Vous avait-il parlé de son épouse ?

— Oui.

— De son fils ?

— Oui.

— Que vous avait-il dit ?

— Qu'ils existaient, c'est tout...

— Pensez-vous que l'intérêt qu'il portait à l'art égyptien ait pu lui donner envie de se procurer des pièces uniques et exceptionnelles ?

— Sûrement pas ! Joseph était très clair sur ce sujet. Les découvertes de l'histoire ne devaient se trouver que dans les musées. Il maudissait les pilliers de tombeaux qui ont de tout temps privé le monde d'informations très précieuses. Mais il s'était doté d'une documentation importante et avait reconstitué des pièces uniques, des copies bien sûr.

— Le professeur Durand s'était rendu plusieurs fois en Grande-Bretagne, essentiellement à Londres. Avait-il des contacts avec le British Museum et certains de vos collègues ?

— Non, aucun ! Il s'est rendu une seule fois au British Museum. Ses voyages ne concernaient que la recherche médicale. Sur ce point, je suis formel !

— Connaissiez-vous les raisons de ses déplacements en Italie et aux États-Unis ?

— Ils étaient de la même teneur, pour la recherche médicale, j'en suis certain.

Le professeur regarda sa montre, sans doute las de se retrouver dans un interrogatoire de police.

— Excusez-moi Messieurs, mais j'ai d'autres contraintes. Je vous ai dit ce que vous deviez savoir, à vous d'en faire bon usage.

Jean-Hervé le remercia chaleureusement mais Rihan El Tahrir n'y attacha aucune importance et lui tourna aussitôt le dos pour se diriger vers sa tanière.

Une fois dehors, Jean-Hervé et Ahmed prirent place sur le rebord du bassin aux papyrus, comme devaient le faire de nombreux

visiteurs.

— Alors ? demanda Ahmed.

Jean-Hervé se contenta d'une moue dubitative. Sincère, Ahmed ajouta :

— Je suis égyptien, musulman, mais je dois vous avouer que je n'ai rien compris !

— J'ai bien une petite idée... mais quelque chose nous échappe. En tout cas, nous pouvons laisser tomber la piste du trafic d'art. Je propose que nous allions nous rafraîchir.

Le soleil donnait le maximum de sa puissance dans un ciel couleur azur. En quelques instants, ils se confondirent dans la foule bigarrée du Caire. Un peu partout, des hommes en turbans blancs et pyjamas rayés ou encore en « Galabieh », la longue robe du pays, palabraient sur les trottoirs. D'autres fumaient le narguilé aux terrasses des cafés. Une multitude d'enfants se fauilaient partout, sans cesse. Des sans-abri dormaient à même le sol, indifférents à la chaleur et à la poussière. Des ânes tiraient des plates-formes surchargées. Dans de minuscules boutiques ouvertes sur la rue, comme autant d'alvéoles, des commerçants et des artisans s'affairaient. Certains dégustaient un thé brûlant. Cette cohue débonnaire s'enveloppait d'une véritable cacophonie générale, bruits de la foule, odeurs de toutes sortes, cris des marchands ambulants, circulation dense et appels à la prière lancés des haut-parleurs des minarets des mosquées.

Jean-Hervé avait rencontré les contacts connus du Professeur Durand, sa mission s'arrêtait donc là.

Détendu, il décida de profiter un peu du Caire qu'il jugeait fascinant et déroutant à la fois. Pourtant, il ne pouvait se détacher des paroles du professeur. L'Égypte était devenue entièrement chrétienne de l'an quarante environ jusqu'à l'arrivée de l'Islam. Les descendants de ces premiers Chrétiens formaient la communauté actuelle des Coptes. Y avait-il une relation ? La foi du professeur Durand et celle du professeur du musée se rejoignaient-elles ? L'amalgame entre leurs religions et les pharaons à la fois rois et dieux jouait-il un rôle ? Il devait percer ce mystère.

Après une halte désaltérante à la terrasse d'un café, Ahmed proposa la visite d'un magasin de l'institut du papyrus, où l'un de ses amis travaillait.

Jean-Hervé assista à une démonstration sur la fabrication d'une feuille de papyrus à partir de la tige de la plante. L'ami d'Achmed attira l'attention de Jean-Hervé sur sa section triangulaire, qui rappelait les pyramides. Il coupa avec une très grande dextérité, de fines lamelles qu'il disposa perpendiculairement entre elles et les pressa pour faire un assemblage. Il suffisait de sécher le tout pour obtenir les feuilles qui servaient ensuite de support pour dessiner, reconstituant ainsi ce qui

avait été découvert dans les tombeaux. Aujourd'hui, des élèves des beaux-arts perpétuaient cet art ancien en reproduisant des dessins, des peintures, des hiéroglyphes sur des cartouches destinées aux touristes.

Ils rejoignirent ensuite l'hôtel de Jean-Hervé qui invita Ahmed à dîner pour son dernier soir passé en Égypte.

Plus tard dans la nuit, seul dans sa chambre, il écouta et réécouta le professeur sur son petit magnétophone de poche. Il restait persuadé que celui-ci lui avait délivré un message. Il rédigea son compte rendu puis relut ses notes plusieurs fois. Sans succès.

Un peu désabusé, il nota en marge de son rapport « drogue, argent sale, trafic d'œuvres d'art, maternité, laboratoire de recherches sur les cellules-souches embryonnaires, transplantations d'organes, trafic de médicaments »... Chacune de ces pistes était suivie d'un point d'interrogation. Il s'efforça alors de mettre en face de chaque mot « organisation, clinique business médical ou égyptologie ». Il tournait en rond autour de ces trois idées. Il pensa à la tige triangulaire du papyrus et décida de disposer sur un triangle équilatéral, à chaque angle, l'association des deux mots : « drogue et organisation », « argent sale et clinique business médical », « trafic et égyptologie »... Il dessina un cercle dans le triangle et inscrivit en son centre le mot « meurtres ». À ses yeux, ce rébus prenait l'allure d'un mauvais roman de science-fiction.

Il se coucha, déçu de cette impasse. Le défi et l'excitation de cette affaire faisaient monter l'adrénaline et l'empêchaient de trouver le repos. Une sorte de somnolence le transporta à nouveau dans l'attentat qui avait décimé sa famille et il se réveilla en sursaut. Puis, les yeux grands ouverts, il passa le reste de la nuit à attendre la sonnerie de son réveil, fixant les lueurs extérieures et tendant l'oreille aux bruits étouffés de la ville.

Le lendemain, un avion le ramena à Paris.

Chapitre 8

Retour à Paris, au siège de l'USI...

Jean-Hervé de la Buissonnière tenta de réunir ses proches collaborateurs, mais ils étaient éparpillés à l'étranger. Il appela Frédéric Arthon qui se trouvait en Grèce.

— Mais que faites-vous là-bas ? lui demanda-t-il.

— Les collègues de Londres m'ont indiqué que le groupe avait investi dans une grande clinique à Athènes et qu'il avait également acheté un petit paquebot réaménagé en navire-hôpital qui croise au large des côtes Méditerranéennes.

— Et alors ?

— Ce bateau semble être un élément incontournable de certaines activités. Rien jusqu'à ce jour n'a jamais pu être prouvé contre lui, mais depuis 2005 il n'a eu de cesse d'aller et venir en Méditerranée, d'Afrique du Nord en Italie pour revenir sans cesse en Égypte. À présent, il serait « officiellement » affrété par une ONG et celle-ci développerait ses activités de navire-hôpital entre Chypre et la Syrie, mais hors des eaux territoriales des deux pays. Il faut que je creuse de ce côté-là...

— Effectivement. Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Par le biais de l'ONG, à partir de la Grèce...

— Soyez prudent tout de même, la Syrie, je ne le sens que moyennement...

— Hum hum... ça devrait aller...

Son second coup de fil fut pour Franck Waltersen, qui tentait d'établir des points de rapprochement entre certaines sociétés dont les membres avaient été repérés à Londres dans la sphère des auteurs de l'attentat du Stade de France...

Le juge Gérard de Kerbonnec de Silijou se trouvait lui à La Haye...

Les informations de Frédéric Arthon et les recherches de Franck Waltersen encouragèrent Jean-Hervé et le rendirent soudain plus

optimiste. Il avait l'espoir qu'un jour, on arrêterait les commanditaires de ce cruel attentat qui lui avait ôté ce qu'il avait de plus cher au monde.

*

Retour à Limoges.

Il appela Marie-Béatrice et lui exposa rapidement les grandes lignes de son périple égyptien. Ils décidèrent de se retrouver à Limoges pour un point plus complet.

Jean-Hervé arriva une nouvelle fois à la gare des Bénédictins, splendeur architecturale surmontée de ses dômes verts. Arrivé à destination, il vit Marie-Béatrice apparaître sur le pas de la porte, plus ravissante et séduisante que jamais. Pantalon noir et gilet rouge bien taillé lui donnaient une allure élancée. Un chemisier blanc valorisait ce qu'il dissimulait avec beaucoup d'élégance. Jean-Hervé ne pouvait rester indifférent et dut se maîtriser pour cacher son trouble. Savait-elle l'effet qu'elle produisait sur lui ? Elle n'y prêta en tous les cas aucune attention et invita son hôte à entrer et à s'installer.

Jean-Hervé reprit dans le détail son voyage au Caire. Ils écoutèrent les enregistrements avec concentration. Marie-Béatrice sembla beaucoup apprécier le travail réalisé et lui fit part de sa satisfaction. Jean-Hervé ressentait une impression de bien-être auprès de cette femme. Il aimait cette tendresse qui se dégageait d'elle, cette douceur poignante et songea soudain à sa solitude. Depuis le drame, il s'était réfugié plus que jamais dans le travail. Un travail acharné pour remplir sa vie et l'empêcher de penser à autre chose. Puis il se souvint avoir longuement hésité avant de prendre en charge ce dossier, se demandant s'il relevait bien des missions de l'USI, déjà surchargée, et s'il devait s'engager personnellement pour élucider la mort de son ami Joseph Durand.

Aujourd'hui, dans cette pièce, il ne doutait plus de son choix et s'en félicitait. Ne parvenant pas à détourner son regard de Marie-Béatrice, il sentait monter en lui une sensation nouvelle. Il dut cependant rompre le charme et sortit ses feuilles de notes et ses nombreux croquis en guise de conclusion.

— Voulez-vous que nous développons le dossier à partir du Caire ?

— Pour être honnête, dans un premier temps, mon but était d'évaluer le patrimoine de Joseph... pour mon fils, pour notre fils. Mais tout ce que vous venez de me révéler me perturbe. Je veux maintenant en savoir davantage. Que faisait réellement Joseph au Caire ? Avec qui ? Pourquoi ?

— Je comprends. La police voudrait aussi savoir ce qu'il s'est passé. Une énigme entoure le décès de votre époux, c'est un fait.

— Je pense qu'il faut tout reprendre à zéro et partir de Limoges. Pouvez-vous vous rendre à Naples et tenter de recueillir toutes les informations possibles sur son séjour là-bas ?

— Je ne sais pas si c'est moi qui m'y rendrai, mais quelqu'un ira... Je vais demander à certains collaborateurs de mon unité de rassembler tout ce qui est possible pour constituer un dossier.

Marie-Béatrice s'inquiéta subitement de l'heure.

— Pouvons-nous aller déjeuner en ville ? Il est plus de treize heures et je n'ai personne à mon service aujourd'hui à la maison. À quelle heure part votre train ?

— Je rentre en fin d'après-midi par avion. Nous avons un peu de temps devant nous...

Marie-Béatrice partit se rafraîchir et Jean-Hervé se retrouva seul. Il en profita pour examiner la décoration intérieure avec plus d'attention. L'agencement se composait d'un mélange de styles et de meubles modernes d'un très bon goût. Aux murs, quelques tableaux d'artistes de la fin du XIX^e siècle, descendants directs des impressionnistes réputés de l'époque. Il se souvint alors qu'Auguste Renoir était né à Limoges en 1841 et qu'il avait été l'un des maîtres de cette fin de siècle. Visiblement, il avait fait des émules régionales. Des vases emplis de fleurs fraîches, des bibelots en cristal et bien d'autres accessoires donnaient une impression soignée et agréable. Marie-Béatrice savait sans aucun doute donner du charme à une maison. Jean-Hervé laissa son esprit vagabonder, respirant à pleins poumons le tourbillon du parfum qu'elle avait laissé en quittant la pièce.

Lorsqu'elle revint, elle posa un foulard sur ses épaules, enfila un blouson léger, sport, très chic, et invita Jean-Hervé à l'attendre dehors pendant qu'elle activait les alarmes. Il se retrouva dans un jardin fleuri et dessiné à l'anglaise. De chaque côté de la maison, deux majestueux cèdres occupaient un espace important. L'arrière offrait une symétrie et une nature domestiquée, notamment par les fruitiers en espalier et un reste de jardin central à la française. Un cabriolet sportif Jaguar apparut dans l'allée recouverte de gravier blond.

— Restaurant classique ? Repas léger ? copieux ? Peut-être avez-vous mangé de bonne heure ce matin. Que préférez-vous ?

— Je n'ai pas de préférence, et vous ?

— Peut-être une brasserie, pour être servis plus rapidement ?

— Ce sera parfait.

— C'est parti.

Femme énergique, elle ne restait visiblement pas tergiverser très longtemps avant de décider. Ils passèrent devant l'hôtel de ville de style renaissance dont les quatre médaillons peints sur fond d'or valorisaient la frise. Au carrefour, ils laissèrent l'aquarium sur la gauche pour s'engager dans la rue Louis Blanc. Marie-Béatrice

précisa qu'ils entraient dans le quartier des porcelaines et des émaux d'art de qualité qui continuait, malgré tout, à faire la réputation et la renommée mondiale de Limoges. Un peu plus loin, ils reprirent l'avenue de la Libération pour rejoindre la fameuse place rouge Denis Dussoubs. Bars et brasseries se côtoyaient et animaient les lieux.

Dans la voiture, Jean-Hervé regardait attentivement la conductrice. Elle appuyait chacune de ses paroles de gestes amples de la main. Il remarqua alors ses mains fines, ses longs doigts et se demanda si elle pratiquait le piano. Sa présence l'enveloppait progressivement d'un enchantement irrésistible. Son corsage se soulevait au rythme de sa respiration et ses traits fins et réguliers, ses yeux rieurs, ses cheveux blonds et souples lui donnaient une allure angélique. Il voulut lui parler d'autre chose que de l'enquête, lui montrer qu'il s'intéressait à elle. Rien. Il ne trouva rien à lui dire.

— À cette heure, il va être difficile de trouver à se garer, dit-elle soudain.

Mais une voiture quitta son emplacement, offrant un espace providentiel juste devant la brasserie au début du boulevard Victor Hugo.

À l'entrée de l'établissement, un grand aquarium conservait quelques langoustes, homards et crustacés en sursis. Ils gravirent un grand escalier en bois précieux pour accéder à l'étage où ils furent conduits à une table pour deux. À peine furent-ils assis que Marie-Béatrice posa à Jean-Hervé une question qu'il n'attendait pas.

— Vous n'êtes pas heureux Jean-Hervé, n'est-ce pas ?

Très surpris, il haussa les épaules sans répondre

— Vous êtes un homme heureux ? insista-t-elle.

Il regarda la table, embarrassé. Un long silence s'installa. Il ne savait pas quoi révéler à cette femme qu'il ne connaissait pas vraiment car il ne parlait jamais de son passé récent. Il décida d'évoquer rapidement le drame qui avait marqué sa vie et les raisons de son engagement dans l'USI.

Jean-Hervé termina son long soliloque en lui indiquant qu'il ne souhaitait plus en reparler à l'avenir. Il lut de la sympathie dans le regard de Marie-Béatrice et remarqua qu'elle s'efforçait de ne pas laisser paraître sa compassion, ce qu'il apprécia.

— Oui, restons en là, conclut-elle en approuvant de la tête.

Ils poursuivirent alors leurs réflexions sur l'affaire du professeur Durand.

Autour d'eux, la boiserie donnait une ambiance chaude et un cadre agréable.

Marie-Béatrice évoquait son époux. Le connaissait-elle vraiment ? En un peu plus de dix ans d'éloignement, avait-il radicalement changé au point d'être devenu un autre homme ? L'affaire de Nice revenait

avec force dans son esprit. L'image qu'elle avait toujours conservée de lui était celle d'une victime, d'un homme persécuté par la malchance, d'abord dans son enfance puis dans ses affaires. Et s'il en était tout autrement ? Jean-Hervé prenait des notes. Nice, Naples, Le Caire, affaires similaires ? Ces assassinats ne pouvaient être le fait d'une coïncidence. Qu'y avait-il derrière toute cette activité médicale ? À quoi était due cette hécatombe ? S'agissait-il d'une guerre d'intérêt entre les cliniques, comme cela s'était produit dans le sud est de la France ?

Sur le chemin de l'aéroport, Marie-Béatrice sembla plus attentive à son hôte.

Au moment de lui dire au revoir, elle lui serra délicatement la main, s'attardant quelques secondes avec un sourire et une attitude qui firent chaud au cœur de Jean-Hervé.

— Je compte sur vous pour faire la lumière sur tout ça. Tous mes espoirs sont entre vos mains. N'hésitez pas à m'appeler à n'importe quelle heure, vous devenez ma priorité !

S'il avait osé, il l'aurait prise dans ses bras à cet instant précis mais il se contenta de répondre :

— Vous pouvez compter sur moi, j'en fais une affaire personnelle. Nous saurons le fin mot de toute cette histoire...

— Merci. J'ai confiance en vous, souffla-t-elle doucement.

Ils restèrent ensuite l'un en face de l'autre, immobiles, ne sachant plus quoi se dire. Jean-Hervé n'accepta pas ce silence, s'écarta puis s'en alla d'un pas énergique vers la porte des embarcations. Il se retourna pourtant et s'aperçut qu'elle n'avait pas bougé et qu'elle le regardait s'éloigner. En souriant, il lui fit un léger signe de la main auquel elle répondit discrètement. Jean-Hervé se demanda si elle éprouvait les mêmes sentiments que lui. Dieu seul le savait et c'était mieux ainsi. Trop de choses pesaient encore lourdement dans sa vie et dans son cœur et il s'en voulut de se laisser ainsi émouvoir.

L'avion survolait déjà la très belle campagne limousine mais Jean-Hervé n'arrivait pas à se plonger dans l'épais dossier qui lui faisait face sur la tablette. Il n'avait plus en tête que le sourire de Marie-Béatrice Durand. Elle avait l'insolence de ces femmes charmeuses et rebelles, éprises de liberté et d'indépendance...

Chapitre 9

Réflexions au siège de l'USI à Paris.

Jean-Hervé passa toute la semaine au bureau à approfondir ce dossier. Ses collaborateurs continuaient à courir le monde, mais leurs équipes s'étaient montrées aussi efficaces que d'habitude en lui procurant tout ce qu'il était possible de trouver sur l'affaire de Nice, bien au-delà des communications de presse. Il obtint la confirmation que le professeur Durand avait été blanchi et le dossier classé sans suite. Néanmoins, de nombreux points l'accablaient. Jean-Hervé fut troublé de lire les conclusions de l'enquête. Celles-ci révélaient qu'il avait pu être l'instigateur du meurtre de ses associés. En l'absence de preuve, cette hypothèse n'avait cependant pas été retenue. Ceci supposait une complicité obligatoire.

Il ne pouvait s'agir d'un intérêt financier dans les parts de la clinique de Nice, la médiatisation de cette affaire ayant déprécié leur valeur de façon notoire au moment de la cession par Joseph Durand. Quel était l'intérêt de vendre dans de mauvaises conditions ? À la bourse, on ne vendait jamais au plus bas, bien au contraire, sauf s'il y avait d'autres intérêts annexes qui échappaient aux apparences... Ce paradoxe concernait également Limoges.

Dans les deux villes, le professeur Durand n'avait retiré aucun profit pécuniaire. Pire, il avait entaché sa notoriété. Jean-Hervé ne trouvait aucune explication logique et crédible. Son esprit cartésien l'empêchait de raisonner de travers. Devait-il axer ses recherches vers l'irrationnel ? Le professeur du musée du Caire avait bien attiré son attention sur les pensées illuminées de Joseph, ce mélange de croyance catholique et islamique et cette vénération de l'Égypte ancienne. Tout ceci ne ressemblait à rien.

Presque chaque jour, il appelait Marie-Béatrice. Le prétexte de l'enquête lui procurait le plaisir de l'entendre et de lui parler. Elle aussi semblait apprécier ces longues conversations souvent très

professionnelles, et parfois plus amicales.

*

Bureau de l'USI.

Franck Waltersen surgit dans le bureau de Jean-Hervé. Il revenait de Londres et le son de sa voix trahissait sa vive impatience.

— Jean-Hervé, ça sent le gros coup...

— C'est-à-dire ?

— L'imbrication des différentes sociétés rend l'analyse complexe mais il est indéniable que cette nébuleuse blanchit de l'argent. Il va nous falloir découvrir la provenance de cet argent. En procédant ainsi, elle réussit à jouer un rôle moteur dans le domaine médical et la recherche, ce qui lui permettra à terme de « blanchir » également son image et d'avoir un jour pignon sur rue...

— Comment ça ?

— Ils ont récupéré les meilleurs professeurs et chercheurs dans des domaines que l'éthique médicale interdisait dans bon nombre de pays, dont la France... Ces matières grises se sont vues attribuer tous les moyens nécessaires pour effectuer leurs recherches... On peut penser qu'ils doivent détenir des découvertes qui restent confidentielles pour l'instant mais qui permettront de faire un bond en avant considérable dans le domaine médical. Les résultats ne profitent qu'à une clientèle excessivement riche et une poignée de laboratoires dans le monde...

— Comment est-ce possible ?

— Ceux qui détiennent les capitaux derrière tout ça n'ont ni éthique ni moralité et rien ne les arrête. Pendant mon séjour à Londres, nous avons pu reconstituer très partiellement quelques transactions et des transferts de capitaux. Pénélope Botz a même retrouvé quelques profils de personnes qui étaient impliquées dans l'affaire du Stade de France à Paris.

À ces mots, Jean-Hervé sursauta.

— Vous pensez que ce sont les mêmes personnes qui se trouvent derrière tout ça ?

— Pas toutes, loin de là... mais nous pensons qu'effectivement une partie d'entre elles doit être impliquée d'une façon ou d'une autre dans cette nébuleuse...

— Inutile de vous rappeler l'importance de cette information...

— Évidemment. J'ai réussi à contacter Frédéric Arthon. Par le biais d'une ONG, il vient d'embarquer sur le fameux paquebot réaménagé en navire-hôpital, espérant retrouver les personnes qui servent d'hommes de main au groupe mafieux qui se trouve derrière tout ça. À ce titre, l'un des pilotes travaillant sur l'héliport du bateau l'intéresse.

— Il faut qu'il fasse attention, ça pourrait devenir dangereux. Ces

gens-là ne sont pas du genre à faire des prises d'otages mais à exécuter immédiatement.

— Oui, il en a conscience mais on peut lui faire totalement confiance. Il sait où il met les pieds. Je trouve ce type extraordinaire ! Le plus drôle, c'est que loin d'appréhender le risque, il a l'air de s'éclater !

— Je n'en doute pas, répondit Jean-Hervé préoccupé, mais tout de même, il y a danger...

— Londres doit me fournir d'autres éléments. Dès le retour de Frédéric, on pourra commencer à recouper tout ça. J'ai aussi parlé au juge quand j'étais à Londres. Il recherche des informations sur les personnes mêlées au trafic d'organes au Kosovo, pour savoir qui elles sont et où elles sont passées...

— Eh bien voilà que notre affaire prend une dimension internationale. Elle va peut-être nous permettre de trouver des passerelles avec les attentats de Paris...

— Je m'absente trois jours, lui dit-il, je dois me rendre chez moi en Alsace...

— C'est bien du Nord de Strasbourg que votre famille est originaire, n'est-ce pas ?

— Oui, j'y vais avec ma fille Amélie, elle est si contente de m'accompagner...

Malgré sa compassion face au drame personnel qu'avait vécu Jean-Hervé, Franck ne put cacher le sourire radieux qu'il affichait toujours lorsqu'il parlait de sa fille.

— Et côté santé, vous allez mieux ?

— Ça a l'air de tenir pour le moment, je dois justement profiter de mon passage à Strasbourg pour faire quelques analyses supplémentaires, car l'insensibilité de mes deux pieds et de mes jambes est permanente, d'une façon moins importante certes mais tout de même...

Ils se quittèrent, l'esprit encombré par leurs préoccupations respectives. Même si elles étaient très différentes, elles permettaient aux deux hommes de se rejoindre et de s'apprécier bien au-delà du travail qu'ils effectuaient ensemble...

Dans les jours suivants, Jean-Hervé fut prêt à partir pour Naples, détenant assez d'informations pour que le déplacement en vaille la peine.

Chapitre 10

Départ pour Naples et premiers contacts.

À dix mille mètres d'altitude, un avion l'emmenait vers l'Italie. La descente s'amorça au-dessus de la mer Tyrrhénienne. Le port de commerce et la gare maritime se distinguaient déjà très nettement. Au loin, le Vésuve continuait à régner en maître. Jean-Hervé avait toujours rêvé de venir à Naples... de l'Italie, il ne connaissait que Rome et Turin, visitées lorsqu'il était banquier d'affaires.

Naples, ville de lumière, fascinante depuis l'antiquité, nichée au fond de la plus belle baie du monde avec ses îles mythiques comme Capri.

Dans la chambre de son immense hôtel dominant la ville, il regardait le crépuscule descendre, illuminant d'orange et de jaune le toit des immeubles dans cette clarté vespérale. Plus bas, les rues sombraient déjà dans la pénombre. Il oublia quelques instants sa mission et les raisons de son déplacement dans cette ville inconnue. Il resta encore un peu contempler le coucher de soleil, jusqu'à ce que la dernière lueur orange disparaisse complètement de son champ de vision pour laisser place à l'obscurité.

En pensant à Marie-Béatrice, une vague de tristesse le submergea. Cette femme prenait une certaine importance à ses yeux et, en y songeant, il se dit qu'il n'avait pas ressenti un élan physique et sentimental aussi fort depuis bien longtemps. Selon les moments, il était confronté à des sentiments très contradictoires qui le poussaient tantôt vers Marie-Béatrice et tantôt vers son épouse et ses deux filles disparues. Alors le charme se rompait et il sentait comme une immense fatigue s'abattre sur ses épaules. Fallait-il ne jamais s'attacher ? Fallait-il dans ce cas cesser d'aimer ? Il ne pouvait s'y résoudre...

Ce matin-là était un jour nouveau. Le soleil brillait comme il savait si bien le faire dans cette région de l'Italie et le bleu de la mer scintillait. Après un copieux petit-déjeuner, Jean-Hervé se sentit à nouveau en pleine forme.

À Naples, il connaissait un membre de l'association caritative internationale à laquelle il appartenait. Il l'avait tout naturellement contacté de Paris et ce dernier s'était montré enthousiaste à l'idée de le revoir et de lui servir de cicérone.

Un homme de soixante-cinq ans environ, fort élégant, se présenta à la réception. Jean-Hervé vint à sa rencontre. Heureux de se retrouver, ils s'installèrent dans le salon le plus feutré de l'hôtel pour renouer avec le passé.

Cette opportunité de travailler avec Jean-Hervé ravissait Claudio. Il était très heureux d'apporter son aide à un collègue et ami du club français.

Marié à une Française originaire de la Côte d'Azur, Claudio était à la retraite depuis quelques années, après avoir passé sa vie professionnelle dans différentes entreprises de négociation de fret et de logistique sur le port de commerce de Naples. Il parlait très bien le français ce qui facilitait considérablement les échanges.

Jean-Hervé exposa de façon simple et synthétique l'essentiel du dossier qui l'amenait à Naples.

Claudio n'ignorait pas l'existence d'une certaine organisation sur la ville. Elle régnait dans différents domaines comme le bâtiment, le transport, les services de ramassage des ordures de la ville et le milieu médical. Il proposa à Jean-Hervé de se rendre à la police dont il connaissait très bien l'un des chefs qui s'appelait Rossellini. Il préconisa également de contacter le centre médical concerné afin d'obtenir un rendez-vous.

— Ils sont plusieurs à diriger les affaires du domaine médical. Le père décide toujours de tout, malgré ses quatre-vingts ans, mais il est intouchable et je pense qu'il nous sera impossible de le rencontrer. Par contre, il faudrait que nous puissions être reçus par le plus jeune des fils, qui est le plus présent sur Naples. Les autres sont rarement là. Ils doivent avoir chacun un rôle précis mais ceci reste confidentiel.

— Tout est connu du public ?

— Vous savez, ici, tout le monde admet que « la famille » est impliquée dans des tas d'affaires, mais personne ne sait rien ! À ce jour, aucun membre du groupe n'a été inquiété pour quoi que ce soit.

— Depuis quand cette organisation existe-t-elle ?

— Après la deuxième guerre mondiale, le grand-père et le père ont fait fortune en menant des affaires dans tous les sens, y compris avec les Américains quand certaines troupes se reposaient sur l'île de

Capri. Au décès du grand-père, dans les années soixante-dix, le père a ressenti le besoin d'organiser et de structurer « l'entreprise ». Les enfants ont suivi des formations scolaires de très haut niveau avec enseignement et stages à l'étranger, notamment en Angleterre, en France et aux États-Unis. Ils sont trois. Aujourd'hui, ils ont organisé toutes les activités juridiquement, commercialement et fiscalement, opérant un blanchiment total des capitaux, de sorte qu'ils sont devenus « bien propres » dans leurs affaires. Enfin, sur le papier !

— C'est incroyable !

Claudio et Jean-Hervé se rendirent au commissariat de police. Dans la voiture, Claudio, très volubile, présenta Naples à son passager.

— Naples a une histoire fantastique ! Ville grecque devenue romaine, capitale du duché Byzantin puis capitale du royaume de Naples. Les bourbons d'Espagne, supplantés par les Français de 1806 à 1815, en ont fait un centre culturel brillant. Si vous disposez d'un peu de temps, il serait bien de pousser jusqu'au palais royal de Caserte, notre Versailles napolitain...

— J'aimerais bien, mais je ne sais pas si j'aurai le temps de jouer au touriste !

Dans cette circulation « à l'italienne », la voiture passa à proximité du Castel Nuovo¹⁵ et devant quelques églises, témoignage du prestigieux patrimoine religieux de la ville.

Lorsqu'ils arrivèrent à destination, un brave homme, proche de la retraite mais visiblement bon vivant, les reçut. Le chef Rossellini parla de l'organisation de la famille et de son implication dans de nombreuses affaires dont le centre médical de Naples et celui du Caire. Il ne faisait aucun doute que la police connaissait parfaitement le dossier, mais aucune preuve n'existait sur de quelconques irrégularités. Il s'agissait d'une structure organisée et des petites mains téléguidées à distance devaient se charger de la « sale besogne » sans qu'il soit possible d'incriminer qui que ce soit de la famille.

Rossellini affirmait avec certitude, malgré l'absence de preuves, que l'affaire de Nice avait été orchestrée à partir de Naples. Il considérait le professeur Durand comme quelqu'un ayant servi les intérêts de la famille, mais sans trop savoir comment, ni pourquoi. Pour lui, Nice et Le Caire n'étaient qu'une seule et même affaire, dans laquelle le rôle du professeur Durand restait indéterminé.

En sortant du commissariat, Jean-Hervé et Claudio firent une halte dans un bar sympathique du quartier. Une ambiance gaie et animée les accueillit dans ce café à l'italienne de la Piazza Trento e Trieste. Claudio continuait à distiller à Jean-Hervé tous les « on-dit » qui circulaient sur les affaires de la famille. Ce n'était pas la seule famille « organisée » sur Naples et chacune exerçait sur son terrain de

prédilection, défrayant régulièrement la chronique.

*

Clinique de Naples.

Vers onze heures, ils garèrent leur voiture sur le parking du centre médical tandis qu'un hélicoptère effectuait son approche sur l'héliport de la clinique.

Ils durent patienter près d'une heure dans un petit salon confiné avant d'être reçus dans le bureau de celui qui se présenta comme le directeur général. L'homme devait être âgé de cinquante-cinq à soixante ans et son crâne dégarni ne conservait qu'une faible couronne de cheveux courts. L'œil brillant, le regard vif et bronzé aux UV artificiels, il portait le petit nœud papillon et le costume taillé sur mesure avec classe et élégance. Il parut tendu et sur la défensive en priant ses hôtes de s'asseoir.

— Le professeur Durand entretenait-il des rapports étroits avec votre centre où il semble avoir séjourné à plusieurs reprises ?

— Oui, effectivement. Le professeur Durand, particulièrement brillant dans son domaine, venait ici pour compléter ses connaissances, échanger avec des confrères et les faire profiter de ses expériences.

— Je crois savoir que votre établissement est connu au niveau international pour vos réalisations hors du commun. Pouvez-vous nous en parler ?

— Oui, dans le monde entier ! Nous avons réussi des interventions tout à fait uniques. Avez-vous entendu parler de Louise Brown ?

Jean-Hervé et Claudio firent non de la tête.

— Il s'agit du premier bébé-éprouvette, né en 1978 en Grande-Bretagne. Depuis, plus de cinq cent mille bébés sont nés suivant ce procédé, appelé depuis la fivete ou fécondation In vitro. L'opération consiste à placer un ovocyte en présence de milliers de spermatozoïdes dans une éprouvette. L'un d'eux réussit à féconder l'ovocyte, puis le jeune embryon est implanté dans l'utérus de la femme. Cette intervention est devenue courante. Le professeur Durand y a travaillé et nous a apporté son expérience, améliorant considérablement nos résultats, non seulement pour cette technique mais aussi pour tous les domaines qui l'entourent en termes de PMA¹⁶.

— Quelles sont les autres interventions pratiquées par vos services ?

— Nous pratiquons l'ICSI, injection intracytoplasmique de spermatozoïde. Le spermatozoïde est cette fois injecté directement dans l'ovocyte pour le féconder puis le jeune embryon est ensuite

implanté dans l'utérus.

— Toujours avec la participation du professeur Durand ?

— Oui, c'était il y a plus de dix ans

— Avez-vous d'autres spécialités ?

— Oui, bien entendu, elles sont très nombreuses. Je vous citerai par exemple nos travaux sur les zygotes. Ce sont des ovules qui viennent d'être fécondés et qui se développent en se divisant en embryons. Ou encore sur les spermatides. Nous travaillons également à partir de l'ADN séquentiel. Ici, nous pouvons vous offrir la possibilité de choisir le sexe de votre bébé. Nous permettons également aux femmes ménopausées de tomber enceintes. Nous disposons par ailleurs d'une avance considérable dans nos recherches sur les cellules-souches embryonnaires mais je ne pourrai rien vous dire...

— Sur des innovations encore inconnues du public, c'est ça ?

— Oui. Avec le développement des neurosciences, de l'imagerie médicale et des nanotechnologies, l'impossible devient réalisable !

— Devant la richesse et la puissance de vos résultats en matière de recherche, pourquoi le professeur Durand n'est-il pas resté ici, avec vous ?

— Nous ne disposions ni de place, ni de parts à céder. Compte tenu de l'excellent niveau du professeur Durand, nous avons décidé en comité de direction que son travail serait plus utile dans l'autre centre principal de notre groupe.

— D'où l'Égypte et Le Caire...

— Oui, c'est la principale unité après Naples.

— Les actionnaires sont-ils communs ?

La question devenant plus précise, l'homme changea soudain de comportement, semblant moins enclin à répondre. Agacé, il se rebiffa en esquivant :

— Je connais les actionnaires de Naples, et encore, pas tous ! J'ignore complètement l'identité de ceux des autres cliniques car ce sont des sociétés holding qui coiffent l'ensemble et ce n'est vraiment pas mon problème.

— Vous devez bien connaître l'organigramme de votre groupe, non ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez me faire dire. Le professeur Durand venait ici mener des expériences et vérifier certains travaux de recherche qui profitaient aux deux cliniques. Je vais vous donner un exemple, si vous voulez...

Il se détendit, tout à coup plus à l'aise. Il était clair que l'homme voulait ramener la conversation sur un terrain qu'il savait n'être affaire que de spécialistes, évitant ainsi de répondre aux questions qui intéressaient Jean-Hervé.

— Croyez-vous qu'il faille pousser davantage ce type de

recherche ?

— Plus que jamais. Les problèmes d'infertilité vont aller grandissant pour des tas de raisons : stress, activité économique plus tendue, compétition internationale, pollution, vieillissement des femmes qui veulent avoir un enfant de plus en plus tard à cause de leur activité professionnelle et j'en oublie, alors il nous faut trouver des solutions.

— Quelles étaient les principales motivations du professeur Durand ? La gloire et l'argent ? Quoi d'autre ?

— Dans le domaine de la recherche, l'argent n'est jamais l'élément majeur de la motivation. Parfois, la gloire peut être un moteur, mais c'est avant tout une affaire de vocation et le professeur Durand en était le parfait exemple.

— Peut-être bien, mais l'argent reste toujours présent, directement ou indirectement, non ?

— Pas dans la recherche elle-même, mais dans l'exploitation commerciale qui en résulte, sans doute.

— Son épouse prétend que le professeur Durand avait versé des sommes importantes à votre clinique. Est-ce exact ?

— Je n'ai pas en mémoire toutes les transactions de ces dix dernières années. Ceci n'est pas impossible. Je sais que le professeur avait mené une série de tests de contrôle, d'analyses et d'expériences pour ses propres recherches... Nos comptes sont parfaitement tenus dans ce domaine. En cas de problème, le fisc ne manquerait pas de nous le dire, d'ailleurs, nous avons été contrôlés récemment et rien d'anormal ne m'a été signalé.

— Son épouse m'a également indiqué qu'il rencontrait de nombreuses personnes lorsqu'il venait à Naples, pour des raisons directement liées à ses travaux. Pouvez-vous me diriger vers certaines d'entre elles ?

Son attitude changea brutalement. Très mal à l'aise, il répondit :

— Je n'en avais aucune idée. J'ignorais qu'il rencontrait d'autres personnes en dehors de la clinique tellement il nous semblait absorbé par ses travaux.

Ce comportement fuyant et un peu mielleux commençait à agacer Jean-Hervé qui se montra plus ferme dans ses propos.

— Tout de même, il ne travaillait pas jour et nuit ! Quand vous l'avez accueilli, vous avez bien dû lui faire rencontrer d'autres personnes, non ?

— Oh vous savez... quand nos collègues franchissent la porte de l'établissement, nous ne savons pas du tout ce qu'ils font et nous ne voulons surtout pas le savoir ! Ils sont totalement libres...

Jean-Hervé perçut que l'homme se moquait de lui et qu'il n'en tirerait rien. En adoucissant son timbre, il tenta la carte de l'épouse angossée.

— Ce n'est pas tant pour moi, sa femme aurait tellement voulu rencontrer des personnes qui l'ont connu, vous comprenez ?

— Je comprends le souhait, légitime, de son épouse mais je regrette, je ne peux rien pour elle et je vous invite à le lui dire.

— Et vous ? Pourriez-vous lui parler de son époux ?

— Non, pas plus que le personnel de la clinique...

Il regarda ostensiblement sa montre et déclara :

— Je suis désolé, d'autres rendez-vous m'attendent.

Il recula son siège et se leva, concluant de fait leur entretien. Puis il accompagna Jean-Hervé et Claudio dans le couloir et les salua froidement, comme s'il se débarrassait de personnes gênantes. La porte se referma sèchement derrière lui.

Jean-Hervé se confia à Claudio.

— Je suis sûr qu'il téléphone déjà à la famille ou à l'organisation et qu'il est en train de rendre compte de notre visite ! Il faudrait que je le surprenne, que je rentre dans son bureau en prétextant un oubli...

Sans réfléchir davantage, Jean-Hervé revint sur ses pas et tenta d'ouvrir la porte. Elle était verrouillée. Il ne put que quitter l'établissement, déçu et amer d'avoir été ainsi éconduit. Un hélicoptère décollait de l'héliport. Le bruit du rotor était impressionnant. Il s'arracha rapidement dans les airs et disparut...

*

Départ de la clinique.

De retour dans la voiture, Jean-Hervé proposa d'aller déjeuner. Claudio suggéra une « Trattoria », restaurant typique italien. Il pilotait son véhicule avec zèle dans un trafic intense. Les voitures formaient un carrousel frénétique au milieu duquel le génie de l'improvisation, l'audace et la virtuosité des conducteurs napolitains palliaient providentiellement leur manque de discipline. Jean-Hervé songea que, pour un piéton, traverser la rue était une aventure nécessitant courage et résolution. Claudio se gara non loin de la Piazza del Plebiscito qu'ils rejoignirent à pied.

Cette place se trouvait quasiment au centre de Naples, et avait été aménagée en hémicycle sous le règne de Murat. D'un noble aspect, elle était close d'un côté par le Palais Royal, et de l'autre par la façade néoclassique de Saint-François-de-Paule. Construite sur le modèle du Panthéon de Rome, elle se prolongeait par une colonnade curviligne. Deux statues équestres représentaient Ferdinand de Bourbon et Charles III de Bourbon. Ils arrivèrent au restaurant Il Vesuvio, du nom du célèbre volcan que l'on ne pouvait voir mais qui veillait en permanence sur la baie de Naples.

Jean-Hervé laissa le soin à Claudio de décider du choix du menu.

Plutôt qu'un apéritif, ce dernier suggéra un vin blanc bien frais du Vésuve, le Lacryma Christi¹⁷. Le premier plat arriva sur la table, la Zuppa di Pesce¹⁸, suivie des incontournables spaghettis napolitains assaisonnés de tomates fraîches et cuits al dente. Une bouteille de rouge Gragnano fit son apparition pour accompagner la pizza phare du restaurant, apprêtée avec des tomates, de la mozzarella, de l'huile d'olive, des anchois et parfumée à l'origan. Jean-Hervé demanda à s'en tenir là, peu habitué à manger autant. Bien entendu, un café italien ponctua la fin du repas.

Les vrombissements des moteurs et le tintamarre des klaxons les accueillirent dès leur sortie.

— Nous allons emprunter la Via Ammiraglio pour suivre ensuite la Via Maritima en direction de la zone industrielle. Nous passerons devant l'imposant Castel Nuovo, entouré de profonds fossés. Il se nomme aussi Maschio Angioino. Savez-vous ce que ça veut dire ?

— Non, moi, l'italien...

— Château Angevin.

— Peut-être en lien avec la région angevine en France ?

— Tout à fait ! L'architecte de Charles I^{er} d'Anjou, Pierre d'Agincourt, le construisit en 1282 sur le modèle du château d'Angers... Voilà, nous arrivons dans l'est de l'agglomération, dans la zone industrielle.

La circulation paraissait tout aussi importante et semblait asphyxier la ville. Une brume légère voilait le paysage et décevait un peu Jean-Hervé, fortement imprégné du mythe de Naples, langoureusement installée au fond de sa baie, sous un ciel toujours bleu.

Ils s'apprêtaient à rencontrer le dirigeant d'une entreprise de travaux publics connu pour avoir un rôle prépondérant dans l'organisation.

¹⁵. Nouveau château.

¹⁶. Procréation Médicalement Assistée.

¹⁷. Larme du Christ.

¹⁸. Soupe de poisson.

Chapitre 11

Naples, suite...

Claudio se gara dans l'enceinte de l'entreprise, juste devant le bâtiment réservé à l'administration.

Un homme brun d'une quarantaine d'années, avoisinant le mètre quatre-vingts, à la peau mate des Italiens du sud, les fit prendre place dans son bureau. Son abord était froid malgré un sourire commercial à peine décrispé.

— Messieurs, que me vaut votre visite ?

Jean-Hervé lui résuma la mission qui lui avait été confiée par madame Durand, épouse du professeur Durand, mort à Gizeh de façon violente et encore inexpliquée à ce jour. L'homme resta impassible mais attentif. Aucune émotion ne trahissait son visage. Échaudé par son précédent échec à la clinique, Jean-Hervé décida de changer de tactique et voulut bluffer.

— En faisant des recherches dans les affaires personnelles de son mari, madame Durand a retrouvé un carnet contenant de nombreuses annotations avec notamment vos coordonnées. Quelles relations entreteniez-vous avec lui ?

L'homme prit un air étonné.

— Vous me surprenez, car je n'avais aucune relation avec ce monsieur.

— Comment expliquez-vous votre présence dans ce carnet personnel ?

L'homme se réserva le temps de la réflexion avant de répondre :

— Aucune idée. Peut-être nous sommes-nous croisés à une soirée ? Nous aurions échangé nos cartes à cette occasion... Mais je n'en ai aucun souvenir. Vous savez, je rencontre tellement de monde !

— Je suis surpris ! Nous avons appris que vous déteniez des intérêts dans la clinique Napolitaine, nous pouvons donc imaginer que vous avez été en contact avec les médecins et le professeur Durand

en particulier, non ?

— Qui vous a dit ça ? lança-t-il d'un ton agacé.

— Des salariés de la clinique...

— Qui ? Il ne cachait plus sa nervosité.

— Je ne connais pas leur nom mais ils se sont montrés catégoriques.

— Vous m'étonnez. Il baissa le ton pour se calmer. Il est vrai que je participe à la vie de la clinique, mais uniquement parce que j'y ai réalisé des travaux importants. Alors par intérêt commercial et pour leur faire plaisir, j'ai pris quelques parts. Il m'a aussi été attribué un petit poste d'administrateur, mais rien d'important et je n'assiste d'ailleurs jamais aux conseils d'administration.

— Et au Caire ?

— Au Caire ?

Cette fois, le regard fut vif et menaçant.

— Une participation dans la clinique ?

— Que me racontez-vous là ? Qui êtes-vous ? Que recherchez-vous précisément ? Je n'y comprends rien !

— Vous avez des intérêts dans la clinique de Naples, vous venez de me le confirmer. J'imagine qu'au Caire, où nous retrouvons les actionnaires de Naples, c'est la même chose grâce au truchement de sociétés, n'est-ce pas ?

— Pas que je sache. Sur une multitude de sociétés du groupe, il se peut que des intérêts soient pris ici ou là, mais je ne vois pas le rapport avec le professeur... comment l'appellez-vous déjà ?

— Durand. Le professeur Durand détenait vos coordonnées dans son carnet personnel.

— N'importe qui peut détenir ces informations ! répliqua-t-il nerveusement. Il suffit d'être en possession de ma carte à un moment ou à un autre.

— C'est vrai, vous avez raison.

Jean-Hervé voulut temporiser pour soulager son interlocuteur quelques instants et lui donner l'illusion qu'il croyait à sa version.

— Qui y avait-il d'autre sur ce carnet ? demanda l'homme, tout à coup intéressé.

— Je ne sais pas. Son épouse l'a remis à la police après l'avoir trouvé. Elle est très choquée par la disparition brutale de son mari.

— Je croyais qu'ils ne vivaient plus ensemble ?

— Je vois que la mémoire vous revient. Vous paraissiez finalement bien informé sur la vie privée du professeur Durand. Comment savez-vous cela ?

Visiblement embarrassé, l'homme semblait regretter ses dernières paroles.

— Les journaux... Je l'ai lu dans les journaux.

— Le couple n'a jamais divorcé et ils ont un fils...

— Que cherche-t-elle au juste ?

— Elle m'a donné pour mission de rencontrer les personnes qui ont connu son mari pour ensuite tenter de découvrir ce qu'il faisait exactement et les raisons de cette issue dramatique. Quel est votre avis ?

— Je n'en ai aucune idée !

— Vous savez pourtant comment il est mort...

— Oui.

— Comment l'avez-vous su ?

— Les journaux toujours. Un article relatait ce qui s'était passé. Désolé de ne pas vous être d'un grand secours. À présent excusez-moi, j'ai beaucoup de travail. Voyez du côté de la clinique.

— J'en reviens.

— Et alors ?

— Rien de significatif.

Pour Jean-Hervé, la cause était perdue. Il tenta un dernier assaut, le round d'honneur.

— On m'a dit qu'il avait rencontré votre père à plusieurs reprises. Connaissez-vous les raisons de ces entrevues ?

Le regard de l'homme devint brutalement haineux. Jean-Hervé fut étonné de la violence qui émanait soudain de son interlocuteur. Même Claudio paraissait s'inquiéter de la tournure de l'entretien.

— Qui vous a dit ça ?

— Aucune importance.

Cette fois, c'était Jean-Hervé qui s'amusait.

— Je veux savoir qui a pu colporter ce genre de sornettes car c'est impossible ! lança-t-il nerveusement.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi voulait-il le rencontrer ?

— Je viens de vous le dire, c'est impossible ! Mon père ne reçoit plus personne depuis fort longtemps.

— Mais c'était il y a fort longtemps justement. Et je vous répète qu'ils se sont rencontrés. Pour quelles raisons ?

— Aucune idée !

— Dans ce cas, puis-je m'entretenir avec votre père pour voir directement avec lui ?

— Non, je vous dis qu'il ne reçoit plus personne, surtout pas des étrangers !

Claudio lança à Jean-Hervé un regard suppliant exprimant toute la hâte qu'il avait de ficher le camp.

— Monsieur, si vous avez un problème, voyez avec la police ou avec la justice. Pour ma part, j'ai assez perdu de temps avec vous. Il est totalement inutile, bien entendu, de reprendre contact avec moi ou

avec un membre de ma famille. Suis-je clair ? Il serait regrettable... pour vous... que vous insistiez ! Il se leva et intima par son attitude menaçante l'ordre de partir.

En quittant les lieux, Jean-Hervé se tourna vers Claudio et lui dit en souriant.

— Est-ce que je lui fais le coup du retour imprononcé ?

— Vous êtes complètement fou ! Vous n'avez pas du tout l'air de savoir à qui vous avez affaire, on dirait. Vous avez poussé le bouchon un peu trop loin. Ne jouez pas au plus malin maintenant. Cet homme passe un coup de fil et vous êtes retrouvé mort dans la soirée.

— Vous m'aviez dit qu'ils s'étaient rangés, non ?

— Officiellement, oui, bien sûr ! Je vous rappelle cependant que nous sommes à Naples...

Ils décidèrent de dîner sur le port. Claudio disposait de temps libre, son épouse étant en France pour quelques jours. Devant un important plat de vermicelli alle vongole¹⁹, arrosé de vin de Capri, une certaine amitié s'installait entre les deux hommes. Claudio faisait couler le vin à flot, s'efforçant d'oublier l'entretien précédent et s'obligeant à apporter un élan de gaîté et de plaisir à leur repas. Il en vint à parler du Vésuve.

Celui-ci sembla éteint jusqu'au séisme de 62 av. J.C. et l'éruption de 79 qui ensevelit Herculaneum et Pompéi. Ses pentes étaient garnies de vignes réputées et de bosquets. En 1139, pas moins de sept éruptions furent enregistrées puis une période de calme succéda, au cours de laquelle la montagne se recouvrit de cultures. Le 16 décembre 1631, le Vésuve eut un terrible réveil, détruisant toutes les habitations situées à son pied. Trois mille personnes périrent. De nombreuses éruptions suivirent en 1794, 1871 puis de 1900 à 1906. Celle de 1944 modifia le profil du cratère.

— Depuis, le volcan ne souffle plus que quelques fumerolles, mais les spécialistes qui le suivent craignent une reprise de son activité à tout moment.

— Vraiment ?

— Oui. Vous devriez rester quelques jours de plus, et je ne vous laisserais pas à l'hôtel, je vous recevrais chez moi, j'ai de la place et cela me ferait de la compagnie. Je pourrais vous faire visiter le musée Archéologique National, le Palais et les Galeries Nationales de Capodimonte. Je vous conduirais sur l'île mythique de Capri, nous visiterions les autres îles de la baie, Ischia, Procida... Vous seriez émerveillé. La baie de Naples, baignée d'une lumière admirable, jouit d'une réputation méritée. Vous pourriez garder des souvenirs inoubliables de la région plutôt que d'enchaîner les rencontres scabreuses.

— Il faut vivre dangereusement, cela donne du piment à la vie !

Jean-Hervé déclina l'invitation. Son temps était compté et les

rapports ne se rédigeaient pas tout seuls.

*

De retour dans sa chambre d'hôtel, il appela Marie-Béatrice pour lui rendre compte de ses entretiens et de son invention d'un carnet personnel. Elle approuva totalement cette démarche en ajoutant qu'un tel carnet devait certainement exister, connaissant son mari.

Jean-Hervé appréciait de plus en plus l'intimité particulière que lui procuraient ces échanges avec elle.

Allongé sur son lit, il se souvint de son regard à l'aéroport de Limoges Bellegarde. Dans une demi-somnolence, il revit sa démarche gracieuse et son allure aérienne. Dans son esprit, elle se déplaçait comme dans les images d'un film au ralenti.

La radio lui parvenait à travers un brouillard agréable. Un sourire rêveur et une expression extatique dansaient sur son visage. Les paroles prononcées par le commentateur, incompréhensibles, flottaient dans l'air autour de lui.

Plus tard cette nuit-là, la fureur de l'attentat du Stade de France refit surface comme pour le consumer à petit feu...

Le lendemain matin très tôt, il reprit l'avion pour retourner à Paris.

19. Pâtes longues accommodées avec des coquillages.

Chapitre 12

Paris, bureau de l'USI...

Dans son cabinet parisien, Jean-Hervé mettait la dernière main au rapport qu'il avait préparé à l'attention de Marie-Béatrice. Autour de lui, une partie de son équipe était curieuse d'en connaître l'évolution.

Franck Waltersen, dès son retour d'Alsace, avait tenté de le joindre à plusieurs reprises car il détenait quelques informations qui méritaient d'être approfondies. Il était ensuite reparti enquêter à Londres. Quant au juge et à Frédéric Arthon, silence radio, Jean-Hervé n'avait aucune nouvelle.

Il s'isola dans son bureau pour appeler Limoges. Ils décidèrent de se retrouver dans le Limousin, Marie-Béatrice viendrait le chercher à l'aéroport. L'appareil à peine raccroché, Jean-Hervé ne résistait déjà plus à l'envie d'être au lendemain, impatient comme un enfant la veille de Noël.

*

Limoges.

Elle se tenait là, dans le hall de l'aérogare. Son visage s'illumina d'un large sourire en le reconnaissant. À cet instant précis, Jean-Hervé éprouva l'envie folle de courir vers elle et de la serrer contre lui mais il se contenta de presser le pas et de lui serrer la main.

Un jean bleu clair, un gros pull de laine blanc et un blouson sport lui donnaient un air faussement décontracté. Une chaînette et un pendentif en or brillaient à son cou. Un peu comme de vieux amis, ils paraissaient heureux de se retrouver.

— Connaissez-vous le centre-ville de Limoges ?

— Non. Pas plus la ville que la région.

— Comme il fait beau, je vous propose une petite promenade, d'autant que j'ai quelques courses à faire.

Une fois la voiture garée près de la rue Gaudinet, ils remontèrent d'un pas nonchalant la rue de la Boucherie avec ses superbes maisons à colombage. L'angle des halles s'offrait à eux. Ils débouchèrent sur une place pavée. L'ensemble reflétait une réfection qui ne devait pas être si ancienne. En face d'eux, un immense trompe-l'œil recouvrait tout un pan de mur. Y figuraient un artiste peintre au travail sur sa toile, et son modèle, une femme légèrement vêtue. La façade mitoyenne offrait une scène de troubadour sur fond médiéval.

Ils traversèrent la place de la Motte, où le piéton était roi. Une rangée de faïence représentait des fleurs et des animaux sous le toit de ces halles d'autrefois réaménagées. Jean-Hervé en apprécia le pittoresque. Des rues étroites partaient de part et d'autre de la place. C'était un harmonieux mélange de modernité et de tradition dans une réalisation du meilleur goût.

Jean-Hervé savourait cette flânerie aux côtés de Marie-Béatrice qui semblait l'apprécier tout autant, ne cachant pas sa joie et se montrant même un peu exubérante. D'un pas tranquille, ils arrivèrent sur la place Saint-Michel. La statue de Saint Martial les attendait, perchée sur sa fontaine où des têtes de lions crachaient de l'eau dans un jet continu. Au fond de la place, l'église Saint-Michel-des-lions, de style gothique, dominait la ville avec son clocher surmonté d'une immense boule en cuivre ajouré. Deux lions de granit en gardaient l'entrée. Les ruelles tout autour offraient aux visiteurs et habitants les plus belles boutiques de la ville. Sans doute avaient-elles été de véritables coupe-gorge la nuit au moyen âge.

Marie-Béatrice fit soudain volte-face.

— Au fait, connaissez-vous l'origine du mot limoger ?

— Oui, je m'en suis inquiété, je vous l'avoue. Septembre 1914, le Maréchal Joffre décide de mettre en résidence cent trente-quatre généraux à Limoges pour incompetence. Depuis, le terme « limogé » s'applique lorsque l'on prive un officier ou un fonctionnaire de son emploi par révocation ou déplacement, est-ce bien cela ?

— Hum hum, pas mal ! Alors, que pensez-vous de notre centre-ville ?

— Je suis agréablement surpris. Ce dédale de petites rues piétonnes me plaît beaucoup. Limoges offre le charme des villes de province où il fait bon vivre. Comment s'appellent les habitants déjà ?

— Ah ! Vous n'avez pas révisé cette fois ! Ce sont des Limougeauds et fiers de l'être !

Un éclat de rire les emporta. Cela faisait longtemps que Jean-Hervé n'avait plus éprouvé pareil bien-être auprès d'une femme.

Il avait oublié la puissance des passions, l'innocence des amours naissants. Il lui semblait retrouver tout cela en marchant près d'elle. Son passé se bousculait dans sa tête et dans son cœur.

— Vous avez dû vous lever tôt ce matin. Je vais acheter de quoi grignoter et nous irons prendre un café sur la place de la République, d'accord ?

Sans attendre la réponse, elle s'élança pour traverser la rue et entra dans une boulangerie. En l'attendant, Jean-Hervé se souvint d'un été insouciant et libre passé en Bretagne.

Cette année-là, ses parents avaient loué une maison pour les vacances, tout près de la plage. Il faisait très beau et il trouvait les filles terriblement séduisantes. Les jeunes se retrouvaient chaque soir devant un bar, leur lieu de rendez-vous avant d'aller au bal. Cet été-là, les rockeurs avaient décidé de se montrer romantiques : Johnny Hallyday chantait *Amour d'été* et Elvis Presley, *Love me tender*. Jean-Hervé avait vécu ses premiers émois amoureux et avait apprécié chaque minute de ses vacances inoubliables. Pourquoi songeait-il à cela précisément ?

Tout sourire, Marie-Béatrice revenait avec un sachet à la main.

— J'ai pris un pain au chocolat pour chacun. Ils étaient tellement appétissants !

Ses cheveux se soulevaient sous la caresse d'un vent léger. Fièvre et impérieuse, le visage tendu, les yeux brillants, elle paraissait prendre plaisir à regarder Jean-Hervé se noyer dans ses grands yeux bleus.

Il se sentit envahi par une impression de fragilité. Qu'il était doux de s'abandonner ainsi, à nouveau. Il avait envie de lui chuchoter des mots qu'il pensait ne plus jamais redire. C'était comme si une partie enfouie de son être ressurgissait et il était heureux de cette faiblesse retrouvée. Marie-Béatrice se retourna tout à coup et ils se retrouvèrent face à face. Un trouble fugace les saisit tous les deux.

Les yeux pleins d'un rire joyeux, elle s'écarta d'un pas, salua une dame qu'elle connaissait et reprit sa marche comme si de rien n'était. Ils entrèrent dans un café donnant sur la place de la République. Devant leur tasse fumante, l'attitude de Marie-Béatrice se transforma en exaltation. Elle ne cacha pas son impatience d'écouter les derniers enregistrements.

Ils passèrent en revue les nouveaux éléments de l'enquête. Pour Marie-Béatrice, il fallait plus que jamais poursuivre les recherches et reconstituer le puzzle de la vie de son époux. Jean-Hervé déclenchait la suite d'un feuilleton personnifié dont elle ne voulait rater aucun épisode. Les tables étaient petites et par moments, leurs pieds ou leurs jambes se touchaient involontairement mais ils ne semblaient pas s'en offusquer. Jean-Hervé goûtait ce plaisir délicieux d'être seul avec elle et raconta quelques anecdotes de ses voyages d'affaires. Mais les aiguilles de l'horloge du temps tournaient. Ils avaient encore beaucoup de choses à se dire, mais durent se résoudre à partir pour

l'aéroport. Une complicité évidente s'instituait entre eux, forte et personnelle.

Les au revoir furent très protocolaires, comme la fois précédente. Un fil invisible et solide retenait encore l'élan mutuel qui se dessinait entre eux.

Chapitre 13

Retour à Paris. Bureau de l'USI.

Dans la soirée, Franck Waltersen appela Jean-Hervé et lui annonça que « les investigations menées commençaient à prendre une autre dimension », aiguisant ainsi son appétit de découverte. Sur le point de quitter l'aéroport, Jean-Hervé lui proposa de le retrouver au bureau de l'USI.

Après un bref échange de plaisanteries et de banalités, ils entrèrent dans le vif du sujet.

— Raconte-moi un peu comment évolue notre affaire, demanda Franck.

— Je sens confusément qu'elle représente tout un fourmillement d'activités diverses, mais nous n'avancons pas très vite !

— Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle te fait voyager ! L'Égypte, l'Italie... Où comptes-tu aller à présent ? lança-t-il avec un sourire complice.

— Je n'en sais rien. Tout va dépendre des infos que vous avez pu recueillir, toi, Frédéric et le juge... Nous sommes partis d'une affaire relativement banale à Limoges et je commence à subodorer un énorme coup de filet derrière tout ça...

Jean-Hervé reprit dans le détail son dernier voyage à Naples puis demanda :

— Et de ton côté ?

Franck sortit alors de son porte-documents une chemise épaisse contenant de nombreux feuillets.

— La police technique et scientifique continue à travailler avec les polices française, italienne et égyptienne et ce n'est pas une mince affaire. Cartes SIM, écoutes téléphoniques, utilisation de cartes bancaires, analyse des comptes, des retraits et des virements de fonds, bref... Première étape, nous avons écarté les dossiers ordinaires, grossesses, accouchements et tout ce qui concernait le

travail quotidien. Deuxième étape, nous avons retenu les entrevues que je qualifierais de singulières. Le professeur Durand rencontrait certaines patientes hors de son lieu habituel d'exercice. Dans certains cas, il allait même jusqu'à leur rendre visite chez elles, à Naples par exemple.

— La vie du professeur Durand devient de plus en plus compliquée, on dirait !

— C'est ce que je pense aussi. Nous avons relevé six cas formels en France mais il semblerait qu'ils se comptent par centaines dans certains pays arabes et asiatiques.

— À ce point-là ? Et les cas français alors ?

— Il y a une professeur de faculté et maître de conférences à l'université de Genève, une femme d'affaires P.D.G. élue meilleure chef d'entreprise de l'année en 2014, une ancienne championne olympique actuellement responsable de la direction commerciale d'une grande chaîne de magasins de sport, une ancienne Miss France à la tête d'une grande marque de prêt-à-porter...

— Je t'interromps mais, à ton avis, quel est le lien avec le professeur Durand ?

— Mystère ! Tout le monde pédale dans la semoule. Nous avons privilégié la greffe d'organes, mais rien ne le démontre... Voici une fiche pour chacune de ces femmes. La première s'appelle Éléonore Valberg, maître de conférences à l'université de Genève. Sa spécialité est la sociologie, et elle est férue de parapsychologie.

— Quel rapport avec le professeur Durand ?

— Peut-être des échanges sur les travaux du professeur à moins qu'elle n'ait voulu tout simplement un enfant par FIV ?

— Ceci s'apparenterait à une démarche classique, non ?

— Sans doute, sauf qu'elle n'est pas mariée et qu'elle ne semble pas partager sa vie avec un homme. Nous cherchons à en savoir plus sur son environnement car nous avons découvert qu'elle est présidente et fondatrice d'une association appelée Amon, classée dans la catégorie des sectes.

— Une secte, maintenant ! De mieux en mieux. Le toubib était-il membre de cette secte ?

— A priori, non, mais nous ne possédons aucune preuve. Nous n'en sommes qu'au début de l'enquête. Les polices suisse, italienne et française travaillent sur son dossier. En France, les services concernés se sont rapprochés de l'équipe en charge de l'association Horus...

— Attends un peu ! Amon, Horus... nous sommes bien dans une base d'histoire égyptienne, non ?

— Oui, mais nous ne trouvons aucun rapport avec Le Caire pour l'instant, ni entre les deux associations. Horus est une communauté

agraire fondée en 1986 et implantée dans la Drôme. La présidente fondatrice en avait prononcé la dissolution début 1997, suite aux décès de deux femmes en 1994 et 1995.

— Crois-tu qu'une secte puisse graviter autour de l'organisation mafieuse de Naples ?

— Aucune idée ! Simplement, tout ce beau monde est passé un jour ou l'autre par Naples. Nous voulons bien croire au hasard mais tout de même...

— Troublant, en effet. Peut-il exister une interdépendance ou une synergie entre secte et organisation ?

— Nous n'écartons pas cette hypothèse. Les sectes n'ont pas leur pareil pour se faire du fric et c'est moins risqué que les trafics de stupéfiants ou les activités occultes !

— Revenons à la dame Valberg... Connais-tu son état civil ?

— Bien sûr : proche de la cinquantaine, divorcée depuis plus de vingt ans, pas d'homme, pas d'enfant...

— Suivante ?

— Cécile Verger, femme brillante, P.-D.G. d'une entreprise cotée en bourse, élue femme d'affaires de l'année 2014, nous ne trouvons aucune explication.

— Oui, effectivement, je la revois sur la couverture des magazines économiques de l'an passé. Est-elle liée à une secte elle aussi ?

— Non. En contact avec le professeur Durand de façon répétée, plusieurs passages à la clinique de Naples puis à celle du Caire.

— Mais que venait-elle y faire ?

— Impossible de le savoir, nous n'avons trouvé aucun dossier médical...

— Quelle est sa situation familiale ?

— La cinquantaine, divorcée, pas de soucis financiers...

— Histoire de cœur, de cul, de fric ou de business médical ?

— Le point commun entre toutes ces personnes, c'est l'absence de dossier médical et de traces administratives ou comptables alors qu'elles ont bien séjourné dans un ou plusieurs des établissements. Pas de bon d'entrée ou de sortie et pas de règlement. Officiellement, elles ne sont jamais venues !

— C'est vraiment une histoire de fou ! Et les autres ?

— Je ne t'ai pas encore parlé du père de la famille de Naples. Le professeur Durand ne venait jamais à Naples sans lui rendre visite, surtout pendant l'affaire de Nice.

— Quand je pense au fils et à son air surpris et hypocrite lorsque j'ai évoqué les rencontres entre le professeur Durand et son père. Il s'est bien foutu de moi ! L'organisation n'ayant rien d'une association caritative, qu'y a-t-il derrière tout ceci ?

— Notre malheur dans cette affaire, c'est que nous sommes dans

un milieu assez fermé, coincés par le système judiciaire et les procédures internationales à respecter. En France, c'est déjà difficile, mais quand il faut œuvrer avec l'Italie et l'Égypte en pleine crise politique et économique, cela devient on ne peut plus compliqué...

— Et ensuite ? demanda Jean-Hervé, très curieux de découvrir les autres cas.

— Voyons... lui répondit Franck en brassant un peu les documents devant lui. Oui, voilà, Christine Mothe, l'ex-championne olympique, responsable commerciale d'une grande chaîne de magasins de sport. C'est une vraie manager, très dure avec ses équipes mais qui obtient des résultats époustouflants.

— Un rapport avec une secte, une organisation ?

— Nous n'avons rien trouvé à ce sujet.

— Situation personnelle ?

— Célibataire, pas d'enfants. Mademoiselle est lesbienne et vit depuis quelques années avec une mannequin de la chaîne de magasins qu'elle dirige.

— Ah, changement de registre !

— Trait marquant : mégalomane. Mais une mégalomanie extrême. Elle ramène tout à elle !

— L'ego surdimensionné est quelque chose de terrible, mais pas de rapport avec notre professeur Durand... Bon, ensuite ?

— Notre ancienne Miss France, Sylvie Couraud. Elle exerce dans une chaîne de prêt à porter, avec également une société de mannequins sous contrat qui organise des défilés de mode un peu partout en province.

— Quelle est sa particularité ?

— Femme compliquée, mégalomanie aussi, mais surtout égocentrique, a été mariée, très peu de temps, un an je crois. A priori, elle vit seule, la quarantaine bien entamée. D'après le collègue qui a étudié ce dossier, sa beauté ne serait plus qu'un lointain souvenir ! S'est rendue à Naples, au Caire, courts séjours, pas de trace...

Ils continuèrent à parler longuement des informations récoltées et tentèrent d'en dégager une synthèse. Il fut décidé que Jean-Hervé rencontrerait toutes ces personnes afin de comprendre leur lien avec le professeur Durand. Il était près de minuit lorsqu'ils se séparèrent.

*

Domicile Jean-Hervé de la Buissonnière. Vendredi soir.

À peine rentré chez lui, Jean-Hervé se lança à la recherche d'informations sur Amon et Horus.

Il découvrit que dans l'ancienne Égypte, Horus était le Dieu solaire, symbolisé par un faucon ou par un soleil ailé. Il nota quelques points

pour ne retenir que l'essentiel.

Les prêtres d'Amon, Dieu égyptien de Thèbes, constituèrent une caste influente durant le nouvel empire ; il fut assimilé plus tard à Ré.

Les textes suggéraient au lecteur de se rapprocher d'Aménophis IV. Jean-Hervé rechercha alors dans cette direction. Quatre rois d'Égypte de la XVIII^e dynastie portèrent ce nom. Aménophis IV ou Akhénaton, roi d'Égypte de 1372 à 1354, d'un tempérament mystique, instaura avec l'appui de la reine Nefertiti, le culte d'Aton, Dieu suprême et unique. Il transporta sa capitale de Thèbes à Akhetaton (Amarna), mais sa réforme ne lui survécut pas.

Suivait ensuite Toutânkhamon, pharaon de la XVIII^e dynastie, fils d'Aménophis IV ou Akhénaton. Il dut sous la pression du clergé d'Amon rétablir le culte de ce Dieu.

Jean-Hervé se demanda si ces recherches pouvaient le mener quelque part. Il était deux heures du matin. N'ayant toujours pas sommeil, il se prépara un café puis reprit ses recherches et replongea dans la religion égyptienne en notant certains passages. La religion de l'Égypte, que l'on serait tenté de croire polythéiste, était en réalité, comme toutes les grandes religions, monothéiste. De nos jours, tout le monde s'accorde à considérer les multiples divinités des temples égyptiens comme de simples attributs ou des intermédiaires de l'Être suprême du Dieu unique, seul reconnu et adoré par les prêtres... Il s'engendre lui-même de toute éternité et concentre en lui tous les attributs divins. Jean-Hervé s'arrêta quelques instants pour relire ce qu'il venait de noter. Une vision lui traversa l'esprit. Il prit un surligneur et marqua la phrase « Il s'engendre lui-même ». Un déclic se fit dans sa tête. Il ressentit intuitivement l'esquisse d'une solution, un fil conducteur à suivre, une matière à creuser.

Quatre heures du matin ! Cette fois le sommeil frappait à la porte. Il décida d'arrêter là ses investigations égyptiennes et sombra dans un sommeil récupérateur.

Chapitre 14

Paris, domicile de Jean-Hervé de la Buissonnière. Samedi matin.

Jean-Hervé commença par remettre en ordre ses notes nocturnes, puis il repensa aux dernières informations de Franck Waltersen.

Que disait-il globalement ? Un point commun liait toutes ces personnes ; la mégalomanie et l'égoïsme. En quoi un mégalomane, un égoïste ou les deux réunis pouvaient avoir intérêt à rencontrer le professeur Durand ? Si la question restait simple à poser, la réponse ne jaillissait pas spontanément.

Ses intuitions de la veille au soir lui revinrent à l'esprit. Ce qui lui paraissait évident cette nuit ne l'était plus vraiment après quelques heures de sommeil. Comment pourrait-il expliquer cette idée encore abstraite à Marie-Béatrice ? Son esprit cartésien lui soufflait de revenir à des réalités plus concrètes et il renonça à lui en parler, par peur du ridicule.

Jean-Hervé brûlait d'impatience d'appeler Limoges. Le simple fait de former le 05 55 sur son appareil lui offrait l'impression de quitter Paris et son appartement. En ce samedi matin, le cabinet était fermé et il vaquait à ses occupations personnelles. Dans la rue plus bas, les parisiens étaient partis ou partaient encore en week-end.

La voix mélodieuse de Marie-Béatrice lui réchauffa immédiatement le cœur. Elle lui exprima son impatience de l'entendre. Avec élégance, il profita de cette aubaine pour lui dire que l'impatience avait été réciproque.

Jean-Hervé reprit en détail les informations transmises par son adjoint. Marie-Béatrice resta perplexe, s'attendant à des faits bien plus concrets. Elle confirma l'urgence de rencontrer ces femmes ayant été en contact avec son époux. Il fallait réussir à les faire parler. Spontanément, Jean-Hervé suggéra qu'elle l'accompagne mais après une courte hésitation, Marie-Béatrice déclina cette proposition. Il en fut déçu, une virée en Suisse ou ailleurs avec elle lui aurait terriblement

plu !

Leurs échanges terminés, il se mit au travail sans tarder. Il inscrivit le nom d'Éléonore Valberg sur une chemise dans laquelle il glissa la fiche qu'il avait établie et procéda de la même manière pour chacune des autres personnes.

*

Week-end de repos normand.

Un peu las et l'esprit ailleurs, il décida d'appeler des amis, pour se changer les idées. Deux d'entre eux partaient en début d'après-midi pour Cabourg, ils lui proposèrent de se joindre à eux et il accepta sans hésiter.

La mer, un bon plateau de fruits de mer et un peu de dépaysement rechargèrent ses batteries. Marie-Béatrice et sa mission ne quittèrent pas son esprit du week-end. Il rentra le dimanche soir assez tard, heureux de cette coupure et revigoré.

*

Lundi, bureau de l'USI.

Après la réunion sacrée du lundi matin avec l'ensemble de son personnel, Jean-Hervé évacua les affaires courantes avec l'aide de sa secrétaire de direction et de Franck Waltersen.

Il appela ensuite l'université de Genève. Par chance, il put joindre assez facilement Éléonore Valberg. Il fit abstraction de l'affaire Durand, expliquant qu'il devait réaliser un travail sociologique et que son nom lui avait été vivement recommandé. Il sentit qu'il avait touché la corde sensible. Elle ne demanda pas une seule fois pour quel journal ou magazine il travaillait et ils convinrent de se rencontrer le mardi après-midi. L'obtention du rendez-vous avec la P.-D.G. Cécile Verger s'avéra plus difficile mais avec tact et flagornerie, il parvint à ses fins et cala une entrevue le jeudi à l'heure du déjeuner.

Il lui parut inutile de taquiner le père de la famille à Naples. En revanche, le courant passa immédiatement avec Christine Mothe, l'ancienne championne olympique, et rendez-vous fut pris pour la fin de semaine à Grenoble. Restait l'ex-Miss France qui lui accorda un rendez-vous sur Paris la semaine d'après.

En fin d'après-midi, tout fut bouclé, à sa plus grande satisfaction.

Le soir même, il appela Marie-Béatrice pour lui rendre compte du travail réalisé. Elle ne cacha pas qu'elle se sentait pleine d'espoir, puis ils se laissèrent aller à quelques confidences et se racontèrent leur week-end.

Le dimanche avait été particulièrement ensoleillé sur le Limousin, pas un nuage n'avait altéré le bleu du ciel. Marie-Béatrice avait déjeuné avec deux amies à Solignac, à quelques kilomètres de Limoges. Elle raconta le charme de cette ville avec son abbaye, ainsi que de l'établissement où elles s'étaient restaurées, remarquablement rénové et dans lequel un grand artiste exposait ses œuvres.

Elle s'était ensuite rendue dans un superbe château du XVII^e siècle entre Pierre-Buffière et Vicq-sur-Breuilh, site magnifique dominant la vallée de la Briance avec son if de six siècles qui en marquait l'entrée.

Jean-Hervé savoura ce moment de simplicité. Il aurait pourtant tellement préféré se trouver à ses côtés. Il lui confia avoir beaucoup apprécié leur balade à Limoges et ajouta qu'il lui serait agréable de découvrir la campagne limousine. Marie-Béatrice n'opposa aucun refus et envisagea cette possibilité avec enthousiasme.

Quand il eut raccroché, il resta un long moment immobile. Son esprit reprenait le fil de sa vie passée. Il se laissa aller en arrière dans son fauteuil et ferma les yeux, essayant de se convaincre qu'il ne risquait rien et que les choses allaient se faire naturellement. Le chemin serait peut-être long mais il savait être très patient. Pourtant, une certaine forme de panique l'envahit. Et si l'issue de son enquête devait remettre en cause leur relation ? Malgré tous ses efforts, il ne put repousser l'idée que des preuves accablantes pouvaient entacher l'image de son époux au point de rompre leurs liens ou casser l'élan qui les poussait l'un vers l'autre.

Il ouvrit les yeux et tourna la tête vers la fenêtre, la nuit tombait. Il alluma une lampe halogène du bout du pied, un sentiment de vide s'empara de lui. Quelque chose de nouveau l'animait et il n'éprouvait plus le même attrait pour son intérieur, ce havre de paix qu'il avait tant aimé jusque-là.

La nuit lui parut interminable. Il dormit par intermittence, son sommeil tourmenté par une multitude de questions imprécises, et passa les dernières heures à attendre la sonnerie du réveil. Le visage rayonnant et les yeux bleus de Marie-Béatrice s'imposèrent à lui. Il regarda le ciel s'éclaircir à travers les rideaux de sa chambre, s'efforçant de chasser l'inquiétude qui l'assaillait par moments pour laisser aller son esprit vers des chemins plus lumineux et pleins de promesses.

Chapitre 15

Première rencontre : Genève...

Le commandant de bord annonça Genève et l'avion amorça sa descente. Ce moment agaçait toujours Jean-Hervé car il souffrait systématiquement d'une oreille, un peu comme s'il avait dû supporter une otite. Il avait bien tenté plusieurs expériences, mâcher du chewing-gum, souffler très fort en fermant le nez mais sans succès. Il dut subir la cohue habituelle des passages obligatoires avant d'atteindre l'immense hall de l'aéroport.

Sa rencontre avec Éléonore Valberg le taraudait. Impatience nerveuse et étrange pressentiment se bouscuaient dans son esprit. Il savait qu'il devait absolument mettre son interlocutrice en confiance en la faisant parler de sociologie. Afin d'entrer directement dans son sujet, il s'était renseigné sur les cours qu'elle dispensait.

Son taxi le déposa devant l'université et une jeune femme à l'accent suisse très marqué le conduisit de couloir en couloir jusqu'au bureau occupé par Éléonore Valberg. Une petite plaque fixée sur la porte indiquait son nom.

Cette dernière siégeait derrière une grande table du XVIII^e, le visage éclairé par une lampe en verre dont l'abat-jour couleur céladon rappelait les porcelaines d'Extrême-Orient. Dans cet espace confiné régnait une atmosphère particulière, presque mystique.

L'accueil fut chaleureux, les politesses échangées parurent à Jean-Hervé franches et cordiales. Âgée d'une cinquantaine d'années, son interlocutrice avait un visage énergique au regard vif qui contrastait un peu avec son allure générale, plutôt quelconque. Elle s'exprimait sans accent, d'une voix claire et assurée. Son élocution témoignait d'une longue pratique des conférences qu'elle devait dispenser.

Jean-Hervé aborda quelques grands principes de sociologie afin de la mettre à l'aise. Elle finit par parler à bâtons rompus.

— Aujourd'hui encore, la coexistence du communisme et du

capitalisme pose problème. Toutes les données sont en train de se transformer grâce à la plus puissante révolution technologique que la terre ait jamais connue. Bien plus puissante que l'entrée dans l'ère industrielle, la révolution informatique vient bouleverser et modifier toutes les règles du jeu en supprimant les distances qui pesaient dans les relations internationales par le passé. Ces nouveaux moyens ont accéléré les regroupements d'entreprises et celles-ci atteignent désormais des tailles colossales sur le plan financier.

— Quelles sont, selon vous, les conséquences ?

— Avec cette libéralisation totale des échanges à l'échelle mondiale, un ordre nouveau s'est installé, générateur d'instabilité, de chômage et de multiples désordres sociaux. Ces derniers vont aller croissant dans des pays comme la Chine ou l'Inde. Nous constatons les perversions du libéralisme ou du capitalisme, appelez-le comme vous le voulez, mais aussi celles du socialisme, qui ont entraîné l'effondrement des sociétés de l'Est. Aujourd'hui, nous avons les yeux derrière la tête et il serait temps de les remettre à leur place ! En fait, le dernier sociologue puissant et imaginatif a sans doute été Lénine, aussi bizarre que cela puisse vous paraître ! N'oublions pas qu'il avait justement défini le communisme de 1917. Il disait : « c'est le socialisme plus l'électricité ». Nous sommes à présent dans un nouveau siècle et si cette définition vaut encore pour certains pays africains...

Éléonore Valberg venait de se lancer dans l'un des sujets qu'elle avait sans doute évoqué des centaines de fois et se livrait finalement à un véritable cours magistral. Jean-Hervé désespérait de trouver une petite brèche pour tenter une diversion.

— Menez-vous ces réflexions uniquement dans le cadre de l'université ?

— Non. En dehors de mes cours, je suis présidente fondatrice d'une association dont les membres travaillent sur ces thèmes. Ils viennent de tous les horizons et offrent une ouverture et une richesse précieuses à nos échanges. Chacun est libre de s'exprimer et de penser ce qu'il veut.

Éléonore Valberg poursuit son analyse de la société sans tarir.

— Au milieu des années soixante, nous avons le sentiment que la démocratie triomphait du totalitarisme. Le développement des technologies offrait jour après jour ses progrès. Aujourd'hui, ces valeurs se sont inversées. Le nucléaire, autrefois miracle technologique, devient source d'inquiétude et de danger. La nature retrouve ses valeurs face à des progrès techniques ou des modes de vie de plus en plus contestés. Savez-vous que pour une même tranche d'âge, sur vingt ans, nous constatons une hausse de trente-cinq pour cent des cancers ? En médecine, l'homéopathie se

développe, de même que les thérapies dites douces et les solutions alternatives. Nous savons que notre environnement a changé et cela nous angoisse. Beaucoup d'individus se sentent déboussolés...

— Comment situez-vous les jeunes ?

— Je n'ignore pas les questions posées par les adolescents, les ruptures culturelles entre parents et enfants, le retour d'une sorte de violence archaïque... En fait, toutes ces questions ont été étonnamment peu étudiées. L'épanouissement de l'être humain ressemble à une échelle. Il ne doit manquer aucun barreau. Or aujourd'hui, un certain nombre de barreaux dans l'échelle de la vie sont brisés. Chaque espace manquant est une catastrophe, nous nous retrouvons en face d'une sorte de vide socioculturel dramatique.

Face au flot incessant de paroles, Jean-Hervé tenta de reprendre pied, il devait l'amener à présent vers l'objectif qu'il s'était fixé.

— Vous décrivez un monde que je qualifierais de désenchanté. Nous venons d'entrer dans le troisième millénaire, ne croyez-vous pas que les jeunes générations ont une vue un peu moins noire que ce que vous présentez ?

— Je ne sais pas... En tout cas, ce qui est certain, c'est qu'elles ont oublié la solidarité et sous-estimé la force des rituels. Un monde sans rite se désagrège. Or, notre culture actuelle encense la réussite personnelle et pulvérise les groupes. Alors, nécessairement, elle forge des clans !

— Est-ce la raison de votre création d'Amon ?

— Qui vous a parlé d'Amon ? demanda-t-elle en relevant brusquement la tête.

Jean-Hervé regretta aussitôt la brutalité de sa question, mais le mal était fait.

— Des amis parisiens qui ont des amis suisses...

— Précisément ? lança-t-elle agacée. Quel est le nom de vos amis parisiens ?

Jean-Hervé ne se laissa pas déborder. Sans hésiter, il inventa des noms de famille et rajouta quelques propos valorisants à l'attention de madame Valberg.

— Ils sont passionnés par vos travaux et la qualité de vos interventions !

Rassurée, Éléonore Valberg consentit à évoquer Amon en abordant rapidement la triade de Thèbes.

Jean-Hervé s'efforça d'ajouter calmement :

— La plus importante des triades de l'Égypte ancienne était celle d'Abydos, me semble-t-il ?

— C'est exact, confirma Éléonore Valberg en se détendant.

Jean-Hervé laissa son interlocutrice s'exprimer de longues minutes avant de saisir une nouvelle opportunité.

— Aviez-vous des points communs avec Horus, dans la Drôme ?
— Ne confondez pas tout, voyons ! Bien sûr que non !
— Pourtant, dans l'Égypte ancienne, Horus faisait partie de la plus importante triade, non ?

— Oui, bien sûr. Il existe une coïncidence dans le choix des noms. Mais, il faut savoir que l'association Horus était agraire. Sous les auspices du Dieu égyptien du soleil et de la lumière, les adeptes cultivaient les plantes selon des ondes supposées efficaces. Leur amour de la nature et leurs croyances les conduisaient à refuser les médicaments. Je me situe bien loin de tout ceci.

— Comment ça ?

— Notre enseignement est culturel, plus serein. Nous avançons vers toujours plus d'harmonie, de force et de continuité. Amon n'est pas concerné du tout par ce que pouvait initier Horus. Je n'ai jamais eu le moindre rapport avec sa fondatrice et je n'entre pas du tout dans le rejet des vaccinations, des transfusions ou des opérations par exemple.

— Comment caractérisez-vous votre association Amon alors ?

— Tout d'abord, notre association n'est constituée que de femmes. Ensuite, je parlerais plutôt de spiritualité clairvoyante. Amon va beaucoup plus loin par la culture de l'esprit et de l'être suprême, créateur de l'univers. Il n'a pas besoin de sortir de lui-même pour être fécond, il s'engendre lui-même.

« Enfin, nous y voilà ! » se dit Jean-Hervé. Cela correspondait parfaitement à l'intuition qu'il avait eue chez lui lors de ses recherches. Un des points de l'énigme se trouvait enfin à sa portée. Pressé de savoir, il se précipita sur un ton un peu trop virulent :

— Est-ce la raison de vos nombreuses visites au professeur Durand à Naples puis au Caire ?

Éléonore Valberg se figea et resta sans voix, le teint livide et les yeux menaçants.

— Qui êtes-vous ? Comment savez-vous cela ? cria-t-elle, visiblement très en colère.

Jean-Hervé ne savait plus que dire ni comment se sortir de cette fâcheuse posture. Il opposa un silence embarrassé. Madame Valberg le fixait, attentive à la moindre réaction. Jean-Hervé tenta une diversion.

— Savez-vous que le professeur Durand a été retrouvé mort ?

— Je le sais ! répondit-elle d'un ton sec. Qui êtes-vous ?

Jean-Hervé se sentit au fond d'une impasse, il tenta une sortie honorable en avouant la mission confiée par Marie-Béatrice.

— Je suis détective privé, mandaté par madame Durand. Elle cherche à connaître les raisons de vos rencontres avec son époux.

— Mais... Comment êtes-vous parvenu jusqu'à moi ?

Jean-Hervé utilisa une nouvelle fois l'hypothétique petit carnet noir. Éléonore Valberg déclara :

— Rassurez madame Durand, nous n'avons entretenu aucun rapport personnel, uniquement des rapports médicaux tenus par le secret médical.

— Comment expliquez-vous l'absence de votre dossier médical dans les deux établissements ?

Madame Valberg s'efforça de paraître calme mais la dernière question de Jean-Hervé eut l'heur de lui déplaire.

— Monsieur, nous n'avons plus rien à nous dire. Je vous prie de sortir immédiatement d'ici... Je ne vous salue pas...

Sur ces derniers mots, elle se prit la tête entre les mains et attendit. Dans un silence pesant, Jean-Hervé rangea ses notes dans son attaché-case, arrêta discrètement son magnétophone de poche et quitta le bureau, abasourdi.

Aurait-il dû ne pas la brusquer autant ? Il n'en était pas certain. Il fallait bien à un moment ou à un autre en arriver à ce qu'il voulait savoir.

Un taxi le ramena à l'aéroport. De retour à Paris, il rentra directement chez lui, sans passer par son bureau. Il écouta l'enregistrement à plusieurs reprises, surtout à partir de l'allusion à l'association culturelle Amon. Il se persuadait de plus en plus de ses convictions mais que pouvait-il réellement dire ? Il ne possédait aucune preuve. Son raisonnement ne tenait que par son intuition.

Dans la soirée, il appela Marie-Béatrice. Sa voix mélodieuse lui redonna du baume au cœur et effaça quelque peu sa déconvenue avec Éléonore Valberg. Toujours aussi gaie et joyeuse, elle lui demanda comment s'était passé le voyage à Genève et semblait heureuse d'avoir de ses nouvelles.

Après discussion, ils écartèrent l'idée que cette secte ait pu entraîner son époux au suicide. Ils n'envisagèrent pas non plus de voir une secte à la base des affaires de Nice, Naples et du Caire. Une histoire de cœur paraissait tout aussi exclue. Il n'en demeurerait pas moins qu'il s'était passé quelque chose d'important entre cette femme et le professeur Durand.

Jean-Hervé sollicita les conseils de Marie-Béatrice.

— Que pourrions-nous inventer ou imaginer pour amener nos interlocuteurs à se dévoiler ? Car nous ne connaissons toujours pas le but de leur visite...

Il lui restait plusieurs personnes à rencontrer et il devait trouver une solution pour éviter la même déconvenue. Le petit carnet noir était une bonne idée, il faisait visiblement réagir.

Le lendemain, Jean-Hervé devait rencontrer Cécile Verger, la chef d'entreprise. Ils décidèrent de se rappeler le lendemain soir à la même

heure.

Il se replongea dans la documentation qu'il avait collectée sur Amon et l'Égypte ancienne. Fatigué de sa journée et contrarié par son échec, il se sentit terriblement seul et considéra son appartement tristement. Il aurait aimé que Marie-Béatrice soit là. Il ne voyait plus que son visage, n'entendait plus que le son de sa voix. Le besoin qu'il avait d'elle devenait une véritable douleur physique, primitive, déchirante, bien plus forte qu'il ne l'avait ressentie jusque-là.

Marie-Béatrice était l'incarnation d'une musique sereine, d'une douceur poignante, l'espoir d'une vie meilleure. Un morne découragement l'envahit avant qu'il se couche. Combien d'années encore allait-il vivre cette vie imbécile ? Le travail avait pris toute la place. Comment avait-il fait pour vivre avant cette rencontre ?

Chapitre 16

Deuxième rencontre : Paris La Défense...

Jean-Hervé aborda ce nouveau rendez-vous de façon relativement détendue, s'efforçant d'écarter de son esprit l'échec de la veille. Il pénétra dans l'immense tour de verre de la Défense, prêt à rencontrer Madame le Président-Directeur-Général, lui qui avait rencontré des centaines de banquiers d'affaires tout au long de sa carrière professionnelle.

Dans l'immense hall d'entrée au décor futuriste et excessivement moderne, il perçut un parfum léger et particulièrement agréable ainsi qu'une musique discrète donnant une touche de douceur à l'atmosphère ambiante.

Une charmante hôtesse d'accueil au sourire radieux le guida vers l'un des ascenseurs. Il fut alors conduit au bureau de « Madame » et se laissa surprendre par la vue admirable qu'offrait le vingt-deuxième étage sur cet espace très « Manhattan » de la Défense. Au loin, la Seine coulait tranquillement, insensible à cette extension immobilière vers le ciel, comme une frontière naturelle entre le Paris de toujours et ce nouveau quartier sorti de terre pour défier le temps.

L'accueil fut cordial et très professionnel. Jean-Hervé remercia vivement Cécile Verger d'avoir bien voulu lui consacrer un peu de son temps, certainement très précieux. Comme il lui avait annoncé au téléphone, différentes revues économiques le chargeaient de rencontrer les hommes et les femmes élus meilleurs chefs d'entreprise de ces dix dernières années. Avec son accord, il souhaitait aussi pouvoir rencontrer quelques salariés de la société afin de connaître leur vision et leur perception de la direction générale.

Elle accepta aussitôt ce principe mais ne pouvait lui accorder qu'une petite heure pendant sa pause déjeuner. Ensuite, elle le dirigerait vers le service du personnel. Vive, elle conduisit Jean-Hervé dans la pièce voisine après avoir demandé qu'on leur apporte deux

plateaux-repas. Ceux-ci étaient composés de crudités, d'un pavé de saumon sauvage grillé aux lentilles et épinards, d'une salade, de fromage et d'un moelleux au chocolat sur crème anglaise.

La pièce offrait le même panorama extérieur mais paraissait plus confinée, plus chaude, elle pouvait recevoir huit à dix personnes. Jean-Hervé sortit son magnétophone et son bloc-notes.

— Pouvons-nous commencer ?

— Je vous en prie. L'heure est déjà entamée...

— Rappelez-moi ce qui fait que l'on est un bon dirigeant d'entreprise ?

— Tout d'abord, on ne naît pas dirigeant. On le devient ! Ceci n'est jamais le fait de la chance ou du hasard. Il consacre le plus souvent une compétence acquise sur le terrain, mûrie au contact des réalités et des hommes. Il ne faut ensuite jamais oublier qu'accéder au pouvoir est une chose, l'exercer en est une autre, bien plus complexe. Des notions comme prévoir, organiser, contrôler, coordonner, commander ne suffisent pas aujourd'hui. Il faut de plus en plus et même de façon indispensable, intégrer la notion de dimension humaine. Il faut aussi faire preuve de curiosité, de faculté d'adaptation, d'ouverture d'esprit. Un dirigeant digne de ce nom doit savoir saisir sans hésiter les opportunités, savoir prendre des risques sans tergiverser.

Elle s'interrompt pour servir de l'eau dans de superbes verres à pied en cristal, puis poursuit :

— Les écoles de gestion ne dirigent pas le pays, les chefs d'entreprise, si ! Notre système de formation produit une foule de cadres aux qualités reconnues mais n'allant pas dans le sens de l'entreprise. Bien sûr, la plupart savent étudier, analyser, définir des modes de standardisation, de rendement, de productivité. Ils sont capables de présenter des rapports, parfois d'établir des stratégies mais le drame est que, le plus souvent, ils ont de réelles carences en ce qui concerne leur capacité à diriger l'entreprise globalement. Ces cadres prétendent tous avoir du talent mais courent aux abris dès qu'il s'agit de prendre une décision opérationnelle courante et échouent souvent de façon lamentable quand on leur demande de faire des bénéfices, d'obtenir des résultats concrets ou de faire avancer l'entreprise.

Cette femme brillante subjuguait Jean-Hervé. La confiance qu'elle lui accordait le gênait d'autant plus qu'il ne savait pas encore de quelle manière il allait pouvoir l'amener au but réel de sa visite.

— À quoi attribuez-vous les raisons d'un succès ou d'un échec ?

Elle exprima un large sourire avant de répondre.

— Vous devez faire allusion à la théorie de l'attribution. Vous vous situez dans le domaine de la recherche psychologique. Je crois que c'est Lee Ross de Stanford qui émettait un postulat du genre, vous me

pardonnerez si je ne le cite pas avec une parfaite exactitude : « Le succès est-il imputable à la chance ou au talent ? ». De la même manière : « L'échec est-il dû à un égarement ou à un système ? ». L'erreur facile à ne pas commettre à mes yeux est de prendre le succès à son propre compte et de rejeter l'échec sur le système ! Il me paraît trop facile de pouvoir dire que si tout se passe bien, c'est grâce à moi, et que si tout se passe mal, c'est de la faute des autres. Vous savez, un peu comme certains supporters de football qui, lorsque leur équipe gagne, braillent « on a gagné ! » et lorsque leur équipe perd invectivent « ils ont perdu ! », reportant la faute sur les joueurs et parfois ne trouvant pas de mots assez durs pour qualifier l'équipe et l'entraîneur. Pour moi, le facteur fondamental est la motivation, simplement parce que les gens motivés sont conscients de bien faire. Et que ce soit vrai ou pas, dans l'absolu, ça n'a pas grande importance car il se situe sur une spirale gagnante.

Jean-Hervé consacra le reste de l'heure à tenter de la faire sortir du cadre de sa fonction mais n'y parvint pas. Alors qu'ils buvaient leur café, il l'amena à parler loisirs et voyages et, avec beaucoup de virtuosité, évoqua l'Égypte. Elle répondit y être allée et donna son impression.

— L'Égypte procure une intense émotion qu'il est impossible de décrire, notamment certains temples. Ni les livres, ni les photos, ni les films ne peuvent la dépeindre. Lorsque vous êtes sur place, elle vous étreint. Ceux qui y sont allés peuvent passer des heures à en parler. J'espère que les perturbations sociopolitiques voire religieuses ne mettront pas à mal ce pays si fabuleux...

Elle enveloppait ses descriptions avec un art digne du meilleur guide. Jean-Hervé parla du Caire, mais là encore elle dressa avec dextérité une rapide présentation de la ville tumultueuse puis consulta sa montre et décida que le temps imparti était écoulé. Sa secrétaire conduisit Jean-Hervé vers le service du personnel et un panel de cadres, techniciens et employés de l'entreprise.

Jean-Hervé se demanda véritablement ce qu'il faisait là et se considéra « à côté de la plaque ». Il s'était embarqué dans un jeu qui ne conduisait nulle part et, plus grave, qui pouvait lui causer des ennuis. Sachant qu'il allait la saluer avant de partir, il devrait tenter le tout pour le tout.

Tous les salariés rencontrés ne parlèrent de leur « patronne » que de façon élogieuse voire dithyrambique. Il ressentit une vraie culture d'entreprise et une grande partie des actions menées se fondait sur un ensemble de valeurs sûres et saines.

Jean-Hervé retrouva Cécile Verger. Souriante et détendue, elle l'écouta lui présenter brièvement son travail.

— Bravo ! Vous avez vu juste. Il s'agit bien du fondement de ma

politique générale. Charles Knight affirmait : « Il est impossible de faire quelque chose sans plaisir ». Clarifier le système des valeurs et lui donner vie est le plus grand apport possible de la part d'un leader. C'est aussi la principale préoccupation des dirigeants des meilleures entreprises. Mais créer et inculquer un système de valeurs n'est pas facile. Mettre ce système en place est un travail de longue haleine. Cela exige de la persévérance, de longues heures de travail et de déplacement...

— Permettez-moi de vous faire mes compliments. Ce que vous avez réussi au sein de votre entreprise est prodigieux, coupa Jean-Hervé qui voyait une nouvelle fois le temps passer sans pouvoir approcher son objectif.

Il ne vit pas d'autre issue que de se jeter à l'eau.

— À présent, j'aimerais terminer par une question très personnelle. Vous imaginez bien qu'avant de vous rencontrer, nos services ont effectué quelques petites recherches !

Peu sûr de lui, il s'efforça de se montrer souriant et rassurant.

— Lorsque vous avez été élue meilleure dirigeante de l'année par les magazines économiques français, l'un d'entre eux a été contacté par l'épouse du professeur Durand, éminent spécialiste international de la procréation médicalement assistée. Elle a prétendu que vos coordonnées étaient inscrites sur le carnet personnel de son époux et selon elle, vous vous seriez rendue à Naples puis au Caire pour le rencontrer. Elle a souhaité faire quelques révélations mais le magazine n'a pas voulu les retenir à l'époque. Étiez-vous au courant ?

Le visage de la femme se décomposa littéralement. Elle resta figée pendant de longues secondes, ne pouvant plus prononcer un seul mot, mais Jean-Hervé réalisa que déjà elle organisait sa réponse. Malgré la violence du coup porté, elle se montra imperturbable et s'exprima calmement.

— Me suis-je rendue en Italie et précisément à Naples ? Oui. Me suis-je rendue au Caire ? Oui. Est-ce que je connais le professeur... comment l'avez-vous appelé déjà ? demanda-t-elle, certainement pour s'accorder un peu plus de temps.

— Durand. Le professeur Durand.

— Ce n'est pas impossible. Je n'en ai cependant aucun souvenir. Que mes coordonnées soient inscrites sur son carnet n'est pas impossible non plus. Elles ont figuré dans de nombreux magazines lus par des milliers de personnes. Après avoir été élue meilleur dirigeant d'entreprise de l'année, j'ai reçu des centaines de lettres dont quarante-vingt-quinze pour cent m'étaient favorables et sympathiques.

Son interlocutrice avait repris des couleurs et semblait se rassurer au fur et à mesure qu'elle parlait. Jean-Hervé tenta de revenir sur le sujet mais elle se montra ferme et le coupa sans ménagement.

— Pour en finir, car vous en étiez à la question personnelle, si vous devez retenir un point, notez la lecture ! J'adore lire et puis voyager aussi, en fonction du temps qu'il me reste. Maintenant, je vous souhaite une bonne fin de journée !

Elle mettait ainsi fin à l'entretien. Jean-Hervé se contenta de la remercier bien vivement, de ramasser son matériel et de s'en aller.

Rendu sur le parvis dallé de l'immeuble, il se sentit plus que jamais ridicule. Une grande frustration l'oppressait, il avait envie de crier, de jeter au sol son attaché-case, de faire quelque chose qui puisse le libérer. Mais, comme à chaque fois qu'il éprouvait ce sentiment, il n'en fit rien. Il vouait à cette femme un très grand respect et se sentait mal à l'aise d'avoir voulu la salir.

*

Domicile de Jean-Hervé de la Buissonnière.

Une fois rentré chez lui, vidé et déçu, il écouta l'enregistrement de leur entrevue. Elle ne niait pas sa rencontre avec le professeur Durand, mais ne l'admettait pas non plus. Si cela avait été une visite de routine dans le cadre d'un suivi médical, pourquoi dans ce cas son dossier avait-il disparu ?

Comme convenu, il appela Marie-Béatrice mais le cœur n'y était pas. Sur le chemin du retour, il n'avait cessé de penser à son épouse et ses deux filles et beaucoup de souvenirs avaient refait surface. Il s'efforça néanmoins de se montrer enthousiaste. Elle lui demanda de continuer à rencontrer toutes les personnes concernées et l'encouragea d'une voix enjouée :

— Pour l'instant, chaque entrevue n'est qu'un maillon, il faut aller jusqu'au bout de la chaîne et la vérité apparaîtra !

Les mots de Marie-Béatrice furent un véritable coup de fouet, il se sentit soudain prêt à rebondir.

Marie-Béatrice lui fit alors part d'un projet qui le troubla énormément. Lors de sa prochaine venue à Limoges, elle lui ferait découvrir les bords de la Vienne, le pont Saint Martial, reconstruit au XIII^e siècle sur des fondations romaines et ils remonteraient le cours de la rivière jusqu'au pont Saint-Étienne.

Allaient-ils se rapprocher davantage ? se demanda-t-il rêveur. Jean-Hervé devait se rendre à Grenoble et Marie-Béatrice lui proposa un retour par Limoges. Jean-Hervé accepta sans hésiter et ils raccrochèrent sur ces entrefaites.

Jean-Hervé se dirigea vers la fenêtre, appuya son front contre la vitre froide. L'air pénétrait par la fenêtre fermée à l'espagnolette. Le léger sifflement du vent lui procurait une sensation agréable. Il contempla le ciel qui s'assombrissait. La morne grisaille qui s'installait

avant la nuit donnait un aspect lugubre aux choses mais l'espoir d'une vie meilleure s'installait en lui. Puis la lumière mate de la lune apparut. Elle venait de surgir et dérivait lentement entre les nuages. L'intensité progressive de sa lumière donnait à son environnement une nouvelle atmosphère, plus douce.

L'angoisse revint cependant au galop et, pour se rassurer, il chercha à revoir ce doux visage qu'il chérissait tant, ce sourire radieux et ces yeux d'un bleu profond. Il sentit au rythme de son cœur qu'il respirait mal.

Chapitre 17

Paris. Bureau de l'USI.

Jean-Hervé venait de consacrer deux jours à ses autres affaires en cours et à ses collaborateurs. Il se sentait à nouveau prêt à poursuivre l'enquête qui lui tenait le plus à cœur.

En cette fin de semaine, il mettait la dernière main à la préparation de son rendez-vous grenoblois. Sa collaboratrice lui avait constitué un dossier contenant des informations glanées ici ou là sur l'ex-championne olympique Christine Mothe et sur l'entreprise qu'elle dirigeait. Serein, il s'apprêtait à partir tranquillement pour Grenoble.

Lorsque Franck Waltersen déboula dans son bureau, le visage hagard, Jean-Hervé sentit immédiatement qu'un drame allait lui être révélé...

— C'est Frédéric... Nous avons perdu sa trace...

— Comment ça ? Où était-il ?

— En Syrie ! Il devait quitter Homs avec quatre autres personnes pour rejoindre Beyrouth, il pensait descendre au Caire mais nous n'avons plus de nouvelles !

— Mais que fichait-il là-bas ?

— La dernière fois que je l'ai eu au téléphone, il venait de passer quelques jours avec des personnes ayant été au service de l'organisation qui se trouve derrière la clinique du Caire. Ces types bossaient sur le petit paquebot réaménagé en hôpital de service qui faisait la navette entre l'Afrique du Nord, le Sud de l'Italie et l'Égypte il y a quelque temps et qui, depuis près de deux ans, navigue essentiellement entre la Syrie et l'Égypte.

— Qui étaient ces types que Frédéric voulait rencontrer ?

— Ils ont quitté l'organisation pour rejoindre les combattants opposés au régime syrien de Bachar el-Assad, c'était donc le moment ou jamais de leur montrer qu'il était de leur côté et de les faire parler.

— C'est eux qui l'ont grillé ?

— Pour l'instant on n'en sait rien car aux dernières nouvelles, il les avait quittés et se dirigeait vers la frontière libanaise... Mais dans cette zone, à présent, avoir des renseignements fiables est devenu mission impossible.

— As-tu appelé le service des forces spéciales pour le récupérer ?

— Bien sûr, je les ai alertés avant de venir te voir, mais apparemment c'est chaud car il aurait été plus ou moins repéré. Tout se passait plutôt bien jusque-là et il me disait qu'il allait revenir avec du lourd pour notre affaire !

— Et le juge, a-t-il été informé ?

— Oui, il négocie en ce moment même avec des personnes du Liban et de la Syrie pour tenter de savoir ce qui se passe et comment on peut le faire rentrer en France.

— Quelle couverture avait-il utilisée ?

— Journaliste et reporter international mais comme toujours dans ce genre d'affaire on marche sur des œufs.

— Que puis-je faire ?

— Rien... Je suis tout cela de très près et on va tout faire pour le récupérer sans grabuge et sans que ça se sache car ça pourrait compromettre d'autres affaires en cours.

— D'accord, tu me tiens informé, je dois me rendre à Grenoble...

*

Troisième rencontre, direction Grenoble...

Jean-Hervé prit la route pour Grenoble. Il pensait déjà plus à son détour par Limoges qu'à ce qu'il allait découvrir au bout de ces six cents kilomètres d'autoroute.

Bien avant d'arriver, de grands panneaux publicitaires, en quatre par trois, vantaient l'entreprise dans laquelle il se rendait.

Au loin, il voyait très nettement les falaises du Néron et du Saint-Eynard, sentinelles avancées de la chartreuse. À l'Ouest, les puissants escarpements du Vercors, dominés par la crête majestueuse du Moucherotte.

En se garant devant les locaux, Jean-Hervé fut immédiatement frappé par la reproduction grandeur nature d'un certain nombre de silhouettes de l'ex-championne, revêtue des vêtements fabriqués et vendus par la société. Il se rappela des informations que Franck Waltersen lui avait données, notamment sur l'ego surdimensionné de Christine Mothe.

Dans le grand hall d'entrée, ses photos et son nom s'imposaient partout, donnant l'impression d'entrer dans un véritable fan-club. Pourtant, cela faisait plus d'une quinzaine d'années qu'elle avait quitté le sport de haut niveau.

Il fut agréablement surpris par l'allure de cette femme d'un mètre soixante-quinze environ, aux cheveux mi-longs et qui dégageait chaleur, cordialité et dynamisme. Son visage faiblement maquillé était bronzé, elle portait peu de bijoux, et sa tenue sportswear était décontractée. Elle offrit à son visiteur le meilleur accueil.

— Souhaitez-vous prendre un café ou autre chose ? Êtes-vous partier ?

— Non, très tôt ce matin. Avec l'autoroute, nous sommes vite chez vous. Un café ne serait pas de refus.

Elle invita Jean-Hervé à prendre place à une table. Avec son accord, il installa son magnétophone. Les cafés arrivèrent, embaumant momentanément l'espace. Ce premier contact lui parut bien plus sympathique que les précédents. Contrairement à l'image qu'il s'en faisait, cette femme lui paraissait vive, détendue et plutôt agréable. Sans plus attendre, l'entretien démarra.

— Comment passe-t-on de championne olympique à directrice d'une entreprise de textile et d'une chaîne de magasins de sport et pourquoi à Grenoble ?

— Oh, vous me posez deux questions à la fois ! Permettez-moi de répondre à la deuxième avant de revenir à la première.

— Je vous en prie.

— Pourquoi Grenoble ? Je connaissais très bien les dirigeants d'une entreprise de textile en perte de vitesse qui fabriquait de bons articles de sport. Ils m'ont proposé un partenariat commercial au moment où j'avais décidé de quitter la compétition. Par ailleurs, Grenoble est une ville olympique depuis les jeux d'hivers de 1968 et même si ma célébrité s'est faite pendant les jeux d'été, cet élément me paraissait très important !

Elle eut alors un petit rire malicieux que Jean-Hervé trouva plein de charme.

— Il faut savoir qu'il existe une grande tradition d'activités tournées vers le sport dans la région. Savez-vous que le premier club de ski alpin a été créé ici en 1896 ? Enfin, et surtout, j'adore Grenoble qui est une très belle ville où l'on vit bien !

— C'est effectivement une bonne raison qui se suffit à elle-même !

— Pour en revenir à votre première question, il s'agissait pour moi de relever de nouveaux défis, comme je l'ai toujours fait tout au long de ma carrière sportive... le goût du risque et du challenge en quelque sorte !

Après une heure d'entretien, Jean-Hervé songea qu'il était temps de l'amener vers l'objet de sa visite.

— Pas de regrets d'avoir quitté le milieu sportif de haut niveau dans lequel vous avez tant brillé ? Pourquoi ne pas avoir choisi une fonction d'entraîneur ou de conseiller ?

— Non, aucun regret. Je voulais justement sortir de ce milieu dans lequel les mentalités ont malheureusement bien changé. Je garde de cette période la rage de vaincre, de gagner, de me dépasser et pour cela... rien de tel qu'une entreprise pour s'exprimer !

— Votre fougue et votre dynamisme font plaisir à voir et à entendre, mais comment faites-vous ? demanda-t-il.

— Comme disait Thomas Alva Edison, « Je suis une bonne éponge, j'absorbe les idées un peu partout et je les utilise, il suffit de presser l'éponge ! »

— Quel serait votre vœu le plus cher ?

— N'avoir que des commerciaux à mon image ! lança-t-elle.

La réponse fit « tilt » dans la tête de Jean-Hervé. Une opportunité exceptionnelle s'offrait à lui, en phase totale avec ses intuitions. Il décocha sa flèche avec une extrême précision - plein vol, plein cœur, pensa-t-il - en la regardant droit dans les yeux.

— Est-ce la raison qui vous a conduit à Naples puis au Caire afin de rencontrer le professeur Durand ?

L'oiseau blessé fit une chute libre. Disparus le sourire, l'assurance, la forme, l'action, l'écoute du client, la valeur par l'exemple, la beauté des résultats et tous les propos si brillamment développés jusque-là... Bonjour l'angoisse !

Elle tenta quelques bredouillements.

— Qu... qu'es... qu'est-ce... qu'est-ce que vous dites ?

La lividité de son visage trahissait l'angoisse qui venait de s'emparer d'elle.

— Comment... comment le savez-vous ?

Jean-Hervé réalisait difficilement ce qu'il venait d'entendre. Tenait-il enfin quelque chose ? Avec délicatesse, il s'engagea.

— Mon équipe a fait cette découverte et m'en a fait part.

La femme baissa la tête et ses yeux se brouillèrent. Le silence devenait pesant.

— Mmm... Mais que savez-vous exactement ?

Jean-Hervé savait que sa réponse serait déterminante s'il voulait en savoir plus. Il ne devait pas faiblir malgré la peine qu'il éprouvait pour elle. Déjà, elle réfléchissait et n'allait pas tarder à se ressaisir.

— Tout ! lança-t-il pour se jeter à l'eau.

— Nnn... non... Ce n'est pas possible... C'est impossible... Je ne vous crois pas !

Une nouvelle fois, Jean-Hervé se trouvait dans une impasse et se contenta de mentionner le petit carnet noir. La réponse ne se fit pas attendre. Déjà, la femme se saisissait de cette opportunité pour reprendre un peu d'oxygène à la surface de ses angoisses. Jean-Hervé sentait qu'une nouvelle fois l'opportunité allait lui échapper.

Afin d'écarter toute rumeur de liaison avec le professeur Durand,

elle lui avoua son homosexualité, ajoutant qu'elle ne l'avait pas cachée aux médias et qu'elle vivait depuis de nombreuses années avec une autre femme.

— Voilà pour ma vie privée. Pour le reste, j'ai la garantie du secret médical.

Dans le jeu du chat et de la souris, elle venait brillamment de renverser les rôles.

— Rassurez-vous, je ne suis pas ici pour évoquer ou divulguer des informations aussi personnelles et confidentielles. Je suis contre certaines formes de presse à scandale, tenta de la rassurer Jean-Hervé.

La sportive de haut niveau venait de retrouver son souffle mais il ne voulait pas tourner la page aussi rapidement et revint à la charge. Il venait de baisser le ton, comme pour rester dans la confiance.

— Comment avez-vous été mise en relation avec le professeur Durand ?

— Par le biais d'un grand spécialiste parisien qui se rend fréquemment à Naples et au Caire. Excusez-moi, je ne veux pas en parler. Elle se saisit d'un mouchoir en papier sur son bureau et essuya discrètement une larme qui venait de couler sur sa joue.

Jean-Hervé l'observa un long moment en silence, comme s'il cherchait dans ses yeux des réponses à toutes les questions qu'il se posait sur cette affaire. Dans cette expression d'immense détresse, de désespoir caché, son visage dégageait une beauté angélique, au point d'émouvoir Jean-Hervé.

— Et ça a marché pour vous ?

— Les choses dépendaient de moi. Je n'avais pas encore pris ma décision, à présent sans le professeur Durand... J'ignore ce qui sera possible. Excusez-moi mais nous sommes hors sujet par rapport à l'objet de notre rencontre. Je considère que vous disposez de suffisamment d'éléments pour établir vos articles. Je vous prie de bien vouloir me laisser à présent. Si vous souhaitez des précisions sur un point particulier, hors vie privée, voici ma carte de visite professionnelle.

Elle invita Jean-Hervé à ramasser ses affaires et à la laisser seule. Il lui fit part du plaisir qu'il avait eu de la rencontrer et lui souhaita plein succès avec ses équipes. Elle esquissa un maigre sourire et le remercia timidement, préoccupée malgré tout.

Jean-Hervé se dit que cette fois-ci, il avait fait un petit pas en avant. Les renseignements récoltés par Franck Waltersen étaient bons. Il existait bien une organisation internationale et il appellerait ce dernier pour lui demander de remonter jusqu'au spécialiste parisien. Celui-ci devait jouer le rôle de prescripteur en direction de Naples.

Lorsqu'il appela Franck, il lui demanda également des nouvelles de

Frédéric Arthon mais il n'y avait rien de nouveau ; le juge utilisait toutes ses entrées et Franck se battait avec tous les services possibles et imaginables pour le retrouver, le mettre en sécurité et le rapatrier. Il se chargeait également de rechercher les liens entre un médecin parisien et l'organisation.

Après un court trajet en voiture, Jean-Hervé s'installa dans un grand restaurant situé près du Palais de Justice et du musée Stendhal, à proximité du quai Stéphane Jay. Les téléphériques allaient et venaient jusqu'au fort de la Bastille avec leurs groupes de visiteurs. Il se souvenait de belles vacances passées à Grenoble et revoyait sa femme et ses filles quand elles riaient près de la table d'orientation.

Aujourd'hui, dans le théâtre de sa vie, ce n'étaient plus les mêmes personnages qui jouaient la pièce. Avait-il changé ? Il n'en avait pas l'impression. Le temps, comme une grande gomme, avait presque tout effacé de cette période jusqu'à ce jour.

Jean-Hervé dut faire un réel effort pour se dégager de ses souvenirs et revenir à la réalité du moment. Il se promena un peu en ville puis décida qu'il était temps de se diriger vers Limoges. Il s'arrêterait en route et en examinant la carte, il considéra que Clermont-Ferrand serait une bonne étape. En roulant toute la matinée du lendemain matin il serait à l'heure convenue à Limoges.

Dans son hôtel clermontois, Jean-Hervé réfléchit à ce qu'il devait dire à Marie-Béatrice. Il pensa qu'il devait se contenter d'être factuel et taire ses présomptions. Son esprit se détacha ensuite de l'enquête pour dériver vers la belle.

Dans le crépuscule de la ville émergeait l'ombre noire de la cathédrale. Son profil se découpait sur l'horizon encore rouge sombre. Plus tard, la montagne laissa échapper la lune, doucement, comme une bulle impossible à retenir davantage. C'était comme si le temps ralentissait.

Chapitre 18

Retour par Limoges...

En quittant Clermont-Ferrand, Jean-Hervé longea le circuit Michelin et les petits vignobles de Châteaugay sur leurs coteaux exposés au soleil du matin. Il remarqua l'usine des eaux de Volvic puis la route devint plus sinueuse et lui offrit des paysages magnifiques.

Il s'accorda une pause-café à Aubusson et regretta de ne pouvoir passer plus de temps dans cette ville célèbre pour ses tapisseries. Puis les tours de Bourgueil apparurent en descendant vers la ville, ainsi que les restes du prieuré de l'ordre de Malte. Il quitta la Creuse pour entrer en Haute-Vienne. Après Saint-Léonard-de-Noblat, ville chère à Poulidor, Limoges approchait pour de bon. Il décida de déjeuner et fit étape au Golf de la Porcelaine, simplement parce que le nom lui plaisait.

Vers quatorze heures, comme convenu, il arrêta le moteur de sa voiture devant la maison de Marie-Béatrice. L'accueil fut chaleureux. Elle portait un chemisier bleu clair qui allait à ravir avec ses yeux et dont le léger décolleté permettait de découvrir une peau couleur pêche. Deux chaînettes s'entrecroisaient avec leur pendentif en or.

Marie-Béatrice proposa un café à Jean-Hervé et apporta un plateau doté d'un magnifique service en porcelaine. L'arôme du café emplit la pièce.

— Votre service en porcelaine est superbe, se contenta de lui glisser Jean-Hervé, à la fois admiratif et intimidé.

— Merci ! Je l'aime beaucoup, mais je ne le sors que très rarement. Aujourd'hui, j'en ai eu envie. Connaissez-vous la porcelaine ? Je veux dire, comment elle se fait ?

— Non, pas du tout !

— Si vous êtes intéressé, j'ai des amis dans la profession qui pourraient vous en faire découvrir la conception et la fabrication.

— Pourquoi pas !

— La fortune de mes parents et surtout de mes grands-parents est issue de la porcelaine. Quand j'étais petite, j'aimais aller à l'usine. Le travail du kaolin, sorte d'argile blanche, fine et pure m'attirait toujours. Le mot kaolin vient du nom d'une colline chinoise, Kao Ling. La Chine avait une avance considérable sur nous dans ce domaine ! Il faut y intégrer du feldspath, c'est un fondant qui permet à la pâte de se vitrifier dans le four. La première matière donne la blancheur, l'autre la translucidité. Puis il faut de savants dosages de quartz, de pegmatite, de carbonate de chaux. Toute une préparation dans un mélange d'eau et de poudre pour former une pâte appelée la barbotine... Mais je vous ennuie avec ma porcelaine.

— Non, pas du tout, continuez, je vous en prie !

— Après la préparation vient le tour de la cuisson dans un four à mille degrés en atmosphère oxydante pendant dix à douze heures.

Jean-Hervé n'avait jamais vu son interlocutrice parler de façon aussi passionnée.

— Les pièces sont ensuite passées dans un bain d'émail, puis remises une nouvelle fois au four, à mille quatre cents degrés. Vient ensuite le décor. Pour les plus belles pièces, il est réalisé à la main par de vrais artistes, avec incrustations d'or et d'argent. Dernière étape, le passage au four à moufle à huit cents degrés environ.

— Le décor se fait-il toujours à la main ?

— Pour le haut de gamme, oui, bien sûr ! Pour le reste, on trouve de tout, du tampon à la décalcomanie. C'est toute l'histoire de ma famille et en grande partie aussi de la ville... Mais je vous y emmènerai un jour...

— Avec plaisir !

— Parlons maintenant de votre enquête... Je vous attendais avec impatience !

Son visage s'empourpra quelques secondes. Elle baissa la tête.

Jean-Hervé se borna à un rapport objectif et impartial de ses rendez-vous, s'attardant sur les points importants et passant sur les discussions sans intérêt pour revenir à l'essentiel. Ils convinrent qu'il y avait de nombreuses zones d'ombre sur ces visites à Naples et au Caire.

Jean-Hervé poussa la réflexion.

— Qu'est-ce qui pouvait motiver ces femmes à se rendre chez votre époux ? Faire le chemin de Paris à Naples puis au Caire n'a rien de banal.

Il surveillait l'attitude de Marie-Béatrice. Que pensait-elle réellement ? Gardait-elle ses plus intimes convictions pour elle ?

— Mon mari était un grand spécialiste alors je pense que son professionnalisme était reconnu et que ceci pouvait paraître rassurant pour ces femmes.

Jean-Hervé trouva qu'elle n'allait pas assez loin dans sa réflexion et ceci l'agaça un peu.

— Oui, bien sûr, je comprends bien. Pourtant ce type d'intervention s'est « banalisé » et toutes les femmes peuvent en bénéficier un peu partout en France. Aussi, je ne vois pas du tout l'intérêt d'aller si loin et ensuite d'envelopper ces rencontres sous le sceau du secret ! Qu'en pensez-vous ?

— Oui, c'est curieux, en effet. Mais il faut dire que certaines femmes veulent se distinguer. C'est comme pour l'achat de vêtements, je connais certaines femmes sur Limoges qui se rendent à Paris pour trouver exactement la même chose qu'ici, mais à leurs yeux c'est tellement mieux de les acheter à Paris ! Alors peut-être que consulter à Naples ou au Caire, c'est plus chic que de se rendre à Paris ! La bêtise humaine n'a parfois pas de limite !

— Peut-être, se contenta de répondre Jean-Hervé, sceptique et un peu déçu.

La journée était bien avancée quand le sujet fut épuisé.

— Rentrez-vous sur Paris ou voulez-vous rester sur Limoges ce soir ? demanda Marie-Béatrice.

— J'ignorais le temps que nous passerions ensemble...

— Cela me ferait plaisir de vous garder à dîner mais peut-être avez-vous des obligations personnelles ?

— Non ! Je ne suis pas attendu et je n'ai personne à prévenir.

— Parfait, je téléphone au Royal Limousin pour vous réserver une chambre.

Elle quitta la pièce.

Un enthousiasme passager emporta Jean-Hervé sur un nuage. Il pensa à cette jeunesse dont parlait Rodin, « celle où le corps plein de sève toute neuve se rassemble dans une svelte fierté et semble à la fois craindre et appeler l'amour ». Craindre et appeler l'amour, cette expression correspondait à l'état d'âme de Jean-Hervé.

— Je vous propose de vous conduire à votre hôtel pour déposer vos bagages.

— Très bien, mais c'est moi qui vous emmène !

— Si vous voulez !

Une fois à l'hôtel, il prit possession de sa chambre. Marie-Béatrice s'installa sur la terrasse pour l'attendre. Puis ils reprirent la voiture. Elle lui indiqua de remonter la « rue de la porcelaine et des émaux » jusqu'au carrefour de l'hôtel de ville. Magnifique édifice du XIX^e siècle, construit dans un style renaissance avec un joli square orné d'une superbe mais surprenante fontaine en porcelaine. Aux feux, il tourna à gauche, puis encore à gauche pour se diriger vers la place Saint-Étienne et se garer sur le parking du parvis de la cathédrale.

Celle-ci avait été édifiée de façon étalée durant six siècles, de 1273

à 1888. Cette construction avait succédé à un édifice roman dont ne subsistaient qu'une partie de la crypte et les étages inférieurs du clocher. Marie-Béatrice entraîna alors Jean-Hervé vers le vieux quartier de la rue des Allois et de celle de la haute cité, toutes deux bordées de maisons anciennes à arcades, colombages et pans de bois.

Puis ils marchèrent côte à côte vers le jardin de l'évêché. De l'autre côté de la cour d'honneur, l'ancien palais épiscopal, édifice de granite gris, d'une élégance très sobre, abritait désormais le musée municipal offrant aux visiteurs ses émaux du XII^e siècle à nos jours.

— Savez-vous que deux salles sont consacrées à l'égyptologie ?

— Ici ? Que contiennent-elles ?

— Des figurines, des statuettes et une reconstitution grandeur nature d'une partie du vestibule de la tombe de Nakht, intendant du Pharaon Aménophis IV à Thèbes. Vous voyez, il n'y a rien à faire, l'Égypte nous colle à la peau !

Ils contournèrent le musée par la gauche pour marcher sous les immenses marronniers séculaires.

L'orangerie apparut. Fermée à cette heure, elle proposait une exposition de sculptures. Marie-Béatrice, intarissable, grisait Jean-Hervé de ses paroles, de ses rires et de ses mimiques. Il buvait ses paroles. Ils se tenaient si près l'un de l'autre que par moments ils se touchaient. Il sentait alors la douceur de son parfum, ce qui l'enivrait délicieusement.

Leurs pas venaient de les conduire à l'ancienne Abbaye de la Règle et son souterrain mystérieux. Ils franchirent le superbe porche pour descendre la rue de la Règle en passant devant la maison des compagnons du Tour de France, rénovée dans la plus pure tradition par les compagnons eux-mêmes.

La rue étroite descendait de façon abrupte à présent pour rejoindre le bord de la Vienne au pont Saint-Étienne. Construit au XIII^e siècle, il se composait de huit arches en arc brisé. Ils restèrent quelques instants, presque l'un contre l'autre, à contempler la Vienne qui coulait paisiblement.

Jean-Hervé regarda Marie-Béatrice en silence. Il se demanda ce qu'elle pouvait bien penser. Devait-il tenter de lui prendre la main ou d'entourer de son bras ses épaules ? Il se sentait terriblement gauche et pensa à la chanson de Brassens « Il suffit de passer le pont, c'est tout de suite l'aventure... ». Quelle serait-elle pour lui ? Au bout du pont, sur l'autre rive, un restaurant s'animait et les lumières scintillaient dans l'eau noire de la rivière.

Elle se tourna vers lui et l'invita à s'y rendre pour le dîner. Ils y entrèrent et furent conduits à l'étage, près de la fenêtre.

— Quel cadre magnifique ! s'exclama Jean-Hervé.

— N'est-ce pas ? La vie en province a aussi ses charmes !

Les yeux bleus de Marie-Béatrice brillaient. Elle était rayonnante dans toute sa simplicité. La table étant réservée, Jean-Hervé s'interrogea.

— Comment saviez-vous que j'allais rester ?

— Je l'ai réservée au moment de retenir votre chambre !

— Vous êtes merveilleuse, Marie-Béatrice, me permettez-vous de vous appeler ainsi ?

— Si vous voulez. Je vous appellerai Jean-Hervé !

— Hum, hum, c'est en effet mon prénom !

Ils éclatèrent de rire comme deux enfants qui jouaient en se découvrant. L'apéritif et le vin aidant, le repas se déroula dans la gaieté et la joie. Ils riaient parfois sans raison, le bonheur se lisait sur leurs visages, le temps, l'espace, plus rien n'avait d'importance. Ils parlèrent de tout, sauf de l'affaire qui les concernait.

En quittant le restaurant, Jean-Hervé, habité d'une audace nouvelle, prit la main de Marie-Béatrice, puis passa son bras autour de ses épaules. Elle se laissa aller contre lui. La lune était claire, le ciel étoilé. Devant eux, la ville de Limoges illuminée était posée sur sa colline.

— Voyez-vous les clochers éclairés ? Celui de gauche, tout en pointe, c'est la flèche de l'église Saint-Michel-des-Lions, vous souvenez-vous ?

— Bien sûr, tout près des halles, il y avait deux lions en granite à l'entrée.

— Exact ! Le clocher du milieu, c'est celui de Saint-Pierre-du-Queyroix et enfin, à droite, celui de la cathédrale. Il est bâti sur un plan carré mais se termine par un plan octogonal, sans flèche puisqu'elle a été détruite par la foudre en 1571, mais des projets sont à l'étude pour le reconstruire.

Un puissant éclairage permettait à chaque édifice d'être valorisé. Jean-Hervé savourait ce moment magique en marchant lentement sur les pavés du pont. Ils s'arrêtèrent une nouvelle fois près de la croix métallique et Jean-Hervé s'appuya contre le mur de pierre. Ils se retrouvèrent l'un en face de l'autre. Elle se blottit alors contre lui, la tête au creux de son épaule. Il sentait son corps tout entier contre le sien. Il lui caressa le dos et la nuque et sentit son désir monter tandis que son parfum achevait de l'enivrer.

Après un long moment, elle releva la tête. Ils se regardèrent un instant avant de s'embrasser, doucement d'abord, plus fougueusement ensuite. Lors d'un moment de répit, ils se regardèrent. La gaîté avait quitté leurs visages pour laisser place à la force de leurs sentiments.

— Marie-Béatrice, je voulais vous dire... tenta maladroitement Jean-Hervé.

Elle posa alors un doigt sur les lèvres de Jean-Hervé et lui souffla :

— Chuuuut... s'il vous plaît... ne dites rien pour l'instant... Vous me ramenez chez moi ?

— Je vous ramène.

Ils firent le chemin inverse en silence, tendrement enlacés, jusqu'à la voiture. Jean-Hervé savait qu'il ne devait pas insister. Dorénavant, il considérait pouvoir attendre sereinement.

Devant son domicile, Jean-Hervé vint lui ouvrir la portière et la prit une nouvelle fois dans ses bras. Ils s'embrassèrent longuement avant de se séparer. Elle s'écarta en lui souhaitant une bonne nuit puis s'éloigna. À mi-chemin, elle se retourna, pleine d'hésitation, puis reprit sa marche. En ouvrant la porte, elle lui adressa un dernier petit signe de la main, puis disparut en refermant la porte.

Jean-Hervé se dirigea vers son hôtel. Existait-il quelque chose de plus beau qu'une jolie femme aimée ? Jean-Hervé se sentait terriblement heureux. Il aurait voulu le crier à la terre entière mais quelque chose l'empêchait de jouir de cette sensation de bonheur. Il savait que les démons de la nuit allaient revenir en force pour briser ce beau rêve. Alors qu'il allait fermer la porte de sa chambre d'hôtel, son téléphone sonna. Il décrocha, surpris d'entendre Marie-Béatrice.

— Je voulais vous souhaiter une bonne nuit. Demain, je dois partir de très bonne heure, je ne vous reverrai donc pas avant votre départ. Je voulais vous dire... que j'ai passé une soirée formidable en votre compagnie...

Allongé, les deux mains sous la nuque, les yeux ouverts, Jean-Hervé rêvait. Il se projeta le film de la soirée, repensant aux gestes de Marie-Béatrice, à son corps qu'il avait serré contre le sien, au goût délicat de ses baisers.

Chapitre 19

Lundi matin, bureau de l'USI...

Jean-Hervé éprouva une certaine difficulté à se remettre au travail. Ses collaborateurs et collaboratrices l'assaillaient de questions sur les affaires en cours et il dut faire un réel effort pour retrouver des idées parfaitement claires.

Franck Waltersen débarqua en début d'après-midi, essoufflé. Frédéric et les quatre hommes de la sécurité avaient essuyé des tirs, pris dans une d'embuscade dont ils avaient réussi à se soustraire grâce aux forces déléguées sur place et déclenchées par Franck Waltersen et le juge. On ne savait pas encore grand-chose de sa situation, si ce n'était qu'il avait pu franchir la frontière libanaise et qu'il se trouvait désormais en sécurité. Franck et le juge travaillaient à son rapatriement discret, car il était désormais impossible qu'il se rende au Caire dans pareil contexte.

— A-t-il été blessé ?

— Nous ne le savons pas pour l'instant.

Ils gardèrent le silence, tous deux pensaient aux risques pris par Frédéric pour ramener des informations et lui en étaient reconnaissants.

Franck Waltersen informa Jean-Hervé qu'il avait réussi à découvrir le rôle joué par certains prescripteurs. Ils demandèrent aussitôt à leurs équipes d'éplucher la liste des personnes rencontrées par Jean-Hervé. Ces médecins ne pouvaient être désintéressés et il fallait reconstituer le réseau. Franck devait aussi rencontrer le juge.

Une collaboratrice apporta le dossier de Sylvie Couraud, l'ex-miss France, à Jean-Hervé. Cette fois, le rendez-vous avait lieu à Paris.

*

Quatrième rencontre...

Jean-Hervé gara sa voiture dans le quartier du Sentier et passa un porche pour se retrouver dans une cour pavée. Quelques arbustes misérables tentaient de survivre dans des pots douteux et poussiéreux. Il remarqua une Mercedes coupée et se dirigea vers la porte surmontée de l'enseigne de l'entreprise qu'il venait visiter. Toutes les installations paraissaient vieillottes et tristes.

L'escalier en bois grinçait sous les pas de Jean-Hervé malgré l'épaisse moquette usée qui le recouvrait. Des photos de mannequins et des dessins de vêtements jaunis par le temps étaient punaisés à même le mur. La peinture s'écaillait sur les entrelacs des moulures.

Jean-Hervé se dirigea vers la seule pièce dont la porte était ouverte. Une femme y consultait des catalogues, assise à son bureau. Elle se leva aussitôt en souriant, tendit la main par-dessus la table et invita Jean-Hervé à prendre place.

Cheveux blonds décolorés et négligés, maquillage douteux, son visage plutôt bouffi révélait encore quelques traits fins du passé. Sylvie Couraud paraissait plus que son âge. Jean-Hervé se souvint de ce que lui avait dit Franck sur l'apparence de l'ancienne Miss France et sourit intérieurement.

— Voulez-vous un café ?

— Si vous en prenez un !

Sans répondre, elle leva son mètre quatre-vingts et se rapprocha de la porte du bureau pour crier « deux cafés ! », puis ferma la porte et reprit sa place en tentant une démarche un peu chaloupée. Voulait-elle encore croire qu'elle avait conservé la grâce des mannequins ? Sa tenue vestimentaire paraissait inappropriée. Les recommandations draconiennes en termes de régime alimentaire s'étaient estompées avec le temps et les kilos s'étaient installés, même si ses jambes restaient superbes. Elle saisit un paquet de cigarettes longues et brunes.

— Est-ce que vous fumez ?

— Non, merci... mais je vous en prie...

Elle saisit un briquet Dupont dans son sac venu tout droit de chez LVMH, puis ses doigts, recouverts de bijoux, curieux mélange de luxe et de pacotille, activèrent le briquet pour lui faire cracher sa petite flamme. Jean-Hervé regretta cette extravagance qui l'enlaidissait.

Enfin disposée, elle adopta un port de tête altier et regarda avec une certaine condescendance le petit journaliste qui venait l'interviewer. Une jeune fille fit son entrée avec un plateau et déposa les tasses de café sur le bureau. Elle portait des vêtements difformes mais semblait vive et d'allure sportive. Ses seins fermes pointaient à travers un épais pull-over. Une coiffure négligée et des piercings complétaient le décor. Il les avait en horreur et ne pouvait se faire à l'idée que certaines personnes puissent en porter.

Le café, trop fort et trop chaud, l'obligea à évoquer quelques banalités avant d'entrer dans le vif du sujet. Jean-Hervé argua son admiration pour le coupé Mercedes stationné dans la cour. Elle gonfla sa poitrine généreuse et précisa que cette voiture lui appartenait, rajoutant qu'elle l'avait achetée pour faire plaisir à son amie.

— D'ailleurs, voici sa photo...

Elle montra les nombreuses photos fixées sur le mur derrière elle. Ces clichés avaient été pris lors de concours de beauté ou de divers galas. Jean-Hervé remarqua que ses yeux brillaient, sans doute était-elle encore très marquée par ces soirées inoubliables. Elle expliqua qu'elle s'occupait personnellement de la gamme de vêtements tandis que sa compagne organisait des galas et des défilés de mode en province, au sein de la même société.

— Venons-en à notre sujet. Quand on a été Miss France...

Jean-Hervé ne put terminer sa question. Elle venait déjà de l'interrompre pour préciser :

— Et candidate pour le titre de Miss Monde ! Ses yeux pétillèrent de bonheur quelques secondes. J'avais toutes mes chances, vous savez ! J'ai beaucoup voyagé à cette époque. J'en ai rencontré des personnalités, parmi les plus grandes, en commençant par le président Carter ! J'ai pu approcher de grandes vedettes américaines... et puis j'ai été au Japon et dans de nombreux pays du monde, c'était fabuleux !

Ses yeux continuaient de briller des strass de ses vingt ans et Jean-Hervé comprit que cette époque lui restait chevillée au corps.

— Comment peut-on faire sa place dans le prêt à porter et la mode quand on connaît la concurrence farouche à laquelle vous devez faire face ?

— Je suis entourée d'une bonne équipe dont un styliste remarquable.

— Êtes-vous en relation avec les autres Miss France ?

— Bien sûr, vous vous en doutez bien ! Ce monde fera toujours partie de ma vie. Avec ma compagne, nous prenons sous contrat ponctuel de jeunes postulantes pour des défilés de modes ou de la publicité sur plaquettes...

— Finalement, vous êtes aussi une brillante femme d'affaires !

— N'exagérons rien ! répondit-elle, le visage épanoui. Mais ma société marche bien, nous en profitons...

— Pour faire des voyages, par exemple ?

— Oui, nous adorons voyager !

— Connaissez-vous l'Italie ?

— Oui, bien entendu !

— Et l'Égypte ?

— Oui mais c'est devenu beaucoup plus compliqué depuis

quelques années. Cependant, j'en garde de fabuleux souvenirs, les tombeaux, le Nil...

— Vous allez me dire ce que cela vous évoque... Je vous dis Naples, Le Caire et... le professeur Durand...

Un masque venait de remplacer le visage souriant et enjôleur. Elle décroisa les jambes.

— Nous ne parlons plus de tourisme, cette fois ! insista Jean-Hervé.

— Heu... heu... que voulez-vous dire, lança-t-elle d'un ton grave et inquiet.

Comme à chaque fois, Jean-Hervé restait très attentif à la portée de sa première salve. Que lui réservaient les prochaines secondes ? Il vivait toujours aussi mal ces moments-là : cette atmosphère lourde et ce sentiment de venir violer l'intimité de ces personnes. Contre toute attente, elle se mit à pleurer.

Pour la rassurer, Jean-Hervé lui souffla doucement.

— Si vous m'expliquiez, tout simplement ?

Elle se remit à pleurer mais s'il devait obtenir une information, c'était le moment, il ne devait pas la lâcher.

— Rassurez-vous. Tout ceci reste entre nous, je n'en ferai pas état si vous le voulez. Mais dites-moi simplement la raison de votre entretien avec le professeur Durand.

— Je n'voulais pas... je n'voulais... fut la seule réponse audible au milieu des sanglots.

— Vous ne vouliez pas quoi ?

— C'était pour mon amie... c'est pour elle... je l'aime... je n'veux pas la perdre, c'est pour elle...

— Qu'avez-vous fait pour elle ?

— Rien... pour l'instant, rien...

— Qu'alliez-vous faire, alors ?

Ses sanglots furent la seule réponse.

— Savez-vous que le professeur est décédé d'une façon brutale qui pose question ?

— Oui, je le sais, ils m'ont appelée...

— Qui, ils ?

— Mon médecin et ceux de Naples...

La porte s'ouvrit brutalement. Une belle femme entra dans le bureau et aperçut l'ex-Miss France en pleurs.

— Ma chérie, ma chérie... que se passe-t-il ?

Sylvie Couraud se leva et se jeta dans les bras de la nouvelle arrivante. Les sanglots redoublèrent, offrant un spectacle un peu surréaliste.

— Que lui avez-vous fait ? lança la nouvelle venue à Jean-Hervé d'un ton réprobateur.

— Rien... nous parlions de Naples, du Caire... et du professeur

Durand. C'est tout...

— Allez, assieds-toi ma chérie, là... voilà...

Tandis que l'ex-Miss France se calmait et s'asseyait, l'autre femme se tourna vers Jean-Hervé, furieuse.

— Qui êtes-vous d'abord ? Que lui voulez-vous ?

Jean-Hervé fit appel à toute sa maîtrise pour expliquer aussi calmement que possible sa démarche. Le ton direct, énergique et cassant de la jeune femme ne laissait aucune place à l'improvisation.

— Que vous l'interrogiez sur son passé d'ex-Miss France, d'accord ! Mais sa vie privée ne regarde personne, surtout pas les journalistes. Pour quel magazine travaillez-vous ?

— Pour plusieurs, je suis salarié d'une société indépendante. Je prépare une série d'articles...

— Je viens de vous demander pour quels magazines ? Je connais la plupart des rédacteurs en chefs, nous allons voir ça tout de suite !

— C'est-à-dire que la série d'articles est en cours de négociation...

— Ne seriez-vous pas plutôt un petit fouille-merde de journaliste de presse à scandale à la recherche du scoop ?

— Non, pas du tout ! Je ne vous permets pas !

— Mon amie est fatiguée, c'est fini pour aujourd'hui. Vous dégagez de son bureau et ne cherchez plus à avoir de contact avec notre société, lâcha-t-elle d'un ton apaisé mais hargneux.

Jean-Hervé saisit cette accalmie pour ranger son matériel et quitta les lieux sans demander son reste. Il eut le sentiment qu'il venait de passer tout près de la réponse à ses questions.

*

Retour au bureau de l'USI.

À peine arrivé au bureau, Jean-Hervé appela Franck Waltersen.

Celui-ci comprit tout de suite qu'il devait urgemment former l'équipe qui serait chargée d'étudier tous les rendez-vous médicaux des personnes interrogées par Jean-Hervé. Il fallait faire analyser tous les appels téléphoniques de leurs médecins, rechercher les communications avec Naples et mettre tout ce beau monde sur écoute. L'ampleur de la tâche était énorme et prendrait du temps, mais ceci constituait la seule solution pour les confondre. Le jeu en valait la chandelle et cette investigation pouvait peut-être faire « tomber » l'organisation et la famille.

Franck lui donna quelques nouvelles de Frédéric Arthon et des quatre hommes chargés de sa sécurité. Tous avaient été légèrement blessés. Il s'en était fallu de peu pour qu'ils y restent mais à présent, ils étaient en sécurité, recevaient les soins nécessaires et attendaient l'avion qui les ramènerait en France.

Rassurés, ils se laissèrent aller à une douce euphorie face à la tournure que prenait cette affaire, se permettant de rêver à une arrestation d'ampleur mondiale.

Jean-Hervé ne résista pas à l'envie de suggérer à Franck l'hypothèse à laquelle il pensait de plus en plus depuis quelque temps et qui devait être l'une des raisons profondes de toute cette affaire.

— Impossible, je ne peux pas y croire ! répondit Franck. Il ne faut pas que cette affaire te monte trop à la tête ! Déjà, si nous découvrons du blanchiment de capitaux recyclés dans ces cliniques, ce sera énorme, alors ne va pas y ajouter je ne sais quelle autre hypothèse qui relève de la science-fiction !

— L'organisation mafieuse et l'utilisation des cliniques, d'accord. Mais, tu ne m'enlèveras pas de l'idée qu'il faut aller plus loin.

Il tenta vainement de convaincre Franck Waltersen mais rien n'y fit.

— Je vais te dire ce que je pense, lui répondit Franck. Ton client, le professeur Durand, comme beaucoup d'hommes politiques, a réussi à se faire une place au soleil avec l'aboutissement de ses recherches et donc de sa vie. Une fois tout en haut de l'échelle, il a pensé pouvoir tranquillement rentrer chez lui à Limoges mais impossible. En acceptant les principes de fonctionnement de l'organisation mafieuse, il était mort. Pour moi, tout est là...

— Tu crois vraiment ?

— J'en suis intimement persuadé !

*

Fin de journée à l'USI.

Bien plus tard, Jean-Hervé appela Marie-Béatrice et lui fit part de son entretien avec l'ex-Miss France et des échanges qu'il avait eus avec Franck. L'affaire prenait une nouvelle dimension. Il profita d'un moment de répit pour lui signifier tout le plaisir qu'il avait eu d'être à ses côtés le week-end précédent.

— Je pense qu'il serait bon que nous nous voyions pour refaire le point...

— Voulez-vous que je vienne à Limoges ?

— Non, je dois me rendre à Paris pour signer des documents auprès du cabinet spécialisé en affaires internationales que vous m'avez conseillé. Je prendrai l'avion demain matin, nous pourrions nous retrouver à l'aéroport peut-être ?

— Très bien. Repartirez-vous dans la journée ?

— Non, j'en profiterai certainement pour rendre visite à un membre de ma famille. C'est un oncle auquel je tiens beaucoup et que je ne vois pas assez souvent. Je dormirai chez lui, il sera ravi et nous pourrons un peu bavarder de toute cette affaire. Je repartirai dans ce

cas le lendemain matin.

— Nous dînerons ensemble ? Quel type de restaurant vous ferait plaisir ?

— Je préférerais un restau de type bistrot dans un quartier sympa, simple et rapide. Comme je vous le disais, j'ai beaucoup de choses à voir avec mon oncle...

— Très bien, nous aviserons.

Chapitre 20

Aéroport. Arrivée Marie-Béatrice.

Il ne lui restait qu'un quart d'heure à l'attendre, l'arrivée de l'avion venait d'être annoncée. Jean-Hervé rongea son frein. Plusieurs hypothèses se mêlaient dans sa tête quant aux retrouvailles. Devait-il la prendre dans ses bras ? L'embrasser ? Qu'allait-il lui dire ? Tout en cherchant les mots justes, une boule grossissait dans sa gorge. Ses sentiments le mettaient sens dessus dessous. Comment était-ce possible ?

Enfin, les premiers voyageurs de l'avion déboulèrent dans le hall. Debout sur la pointe des pieds, Jean-Hervé recherchait désespérément les cheveux blonds de Marie-Béatrice. Lequel des deux verrait l'autre le premier ?

Ils s'aperçurent au même moment. Quelques pas les séparaient encore. Sans réfléchir, Jean-Hervé ouvrit ses bras et elle s'y lova sans aucune hésitation. Ils restèrent ainsi enlacés de longues secondes. La boule dans la gorge lui paraissait si serrée que Jean-Hervé craignit de ne pas pouvoir parler.

Dans un état de semi-inconscience, à peine troublée par l'agitation des voyageurs autour d'eux, ils savouraient ce moment fort, comme s'ils venaient de vivre une séparation longue et difficile.

Enfin, il desserra son étreinte. Après un rapide baiser sur les lèvres, ils se regardèrent dans les yeux, comme pour marquer la réelle prise de contact. Jean-Hervé s'empara du sac de voyage de Marie-Béatrice et, enlacés, ils se dirigèrent vers la sortie. À peine furent-ils installés dans la voiture que les retrouvailles se firent plus intimes, animées par le même désir qui les submergeait.

— Où préférez-vous parler de notre enquête ? Au bureau ou chez moi ?

— À votre bureau, répondit-elle sans l'ombre d'une hésitation.

— Nous allons d'abord déjeuner dans un bistrot très sympa situé

juste à côté.

Le repas se déroula tranquillement et ils échangèrent chaleureusement sur leurs goûts, leurs joies, leurs peines et la vie en général.

Dans le courant de l'après-midi, ils rejoignirent les bureaux de l'USI. Intriguée, Marie-Béatrice posa quelques questions et Jean-Hervé lui expliqua sommairement le rôle de l'USI et l'origine de sa création. L'air sérieux et le ton grave de Jean-Hervé l'inquiétèrent visiblement mais elle ne voulut pas se montrer trop indiscrete quand il mentionna les attentats.

Pour retrouver l'élan qui les unissait, elle arbora son plus beau sourire et ne lui cacha pas son impatience de découvrir les lieux dans lesquels il travaillait. Jean-Hervé commença par la présenter au personnel puis ils s'enfermèrent dans son bureau.

Une fois la porte fermée, il se retourna et se retrouva face à Marie-Béatrice. Elle lui offrit son plus doux regard avant de l'enlacer et de blottir sa tête au creux de son épaule. Ils s'embrassèrent longuement, leurs corps serrés l'un contre l'autre. La lumière des lampes venait souligner le dessin de son visage et de sa bouche. Les ondulations souples de ses cheveux blonds prenaient des reflets métalliques. Ils goûtèrent ce merveilleux moment avec bonheur. Ces élans allaient-ils progressivement effacer les longs moments malheureux qu'ils avaient vécus tous les deux ces dernières années ?

À contrecœur, ils se détachèrent l'un de l'autre et reprirent le fil de leur affaire. La discussion et les échanges s'animent, le dialogue se devait d'être utile et constructif. Jean-Hervé évoqua le moment précis où l'ex-miss France allait se livrer.

Il tenta d'amener Marie-Béatrice sur son terrain de réflexion mais cette dernière se limitait toujours à la procréation médicalement assistée, terrain de prédilection de son époux, dans lequel il excellait véritablement.

Ils quittèrent les locaux de l'USI en fin d'après-midi et se rendirent au cabinet spécialisé en affaires internationales pour permettre à Marie-Béatrice de signer les mandats de vente pour ses affaires à Naples et au Caire. Le mandataire ne cacha pas les difficultés auxquelles il allait être exposé pour négocier, les démarches juridiques risquaient de traîner quelque peu. Puis ils marchèrent tranquillement, main dans la main, en direction de la voiture.

— Je ne résiste jamais au plaisir de m'accorder une balade quand je suis à Paris. Marcher le long des Champs-Élysées est un incontournable de mes visites à la capitale.

— Quels Champs-Élysées ? demanda Jean-Hervé en riant.

— Parce qu'il en existe plusieurs ? releva-t-elle, intriguée.

— Effectivement. Dans la mythologie grecque, ils correspondent au

séjour des âmes vertueuses dans l'au-delà...

— Je l'ignorais ! Avant de nous inquiéter de l'au-delà, profitons des plaisirs terrestres, emmenez-moi voir les Chevaux de Marly et marchons ensemble le long de cette superbe avenue... je ne m'en lasserai jamais !

Le téléphone portable de Jean-Hervé sonna. Sa collaboratrice l'informa qu'un certain Claudio essayait de le joindre d'Italie et que Franck avait des infos. Jean-Hervé en discuta quelques instants avec Marie-Béatrice. Si Claudio appelait, c'est qu'il y avait du nouveau à Naples. Il voulut le rappeler mais en vain et laissa un message sur son répondeur.

Cet appel posait quelques questions.

Avant de rejoindre la plus belle avenue du monde, Marie-Béatrice voulut faire un tour par le quartier des Arts qu'elle affectionnait particulièrement. Elle aimait marcher le long de la Seine et fouiller dans les petits étalages qui longent le trottoir mais déjà le cœur et l'esprit de Jean-Hervé n'y étaient plus. Il songeait à Claudio en espérant qu'il n'avait pas eu d'ennuis par sa faute et à Franck qui sans doute voulait lui parler de Frédéric.

Marie-Béatrice continuait de flâner de kiosque en kiosque tandis que Jean-Hervé luttait pour ne pas se laisser perturber par cet appel. Ils empruntèrent un escalier pour descendre le long des quais. Les bateaux-mouches, chargés de touristes, montaient ou descendaient la Seine dans leurs rituelles promenades d'agrément.

— À la réflexion, je préfère le pont Saint-Étienne ou le pont Saint-Martial, dit Jean-Hervé en l'attirant tout contre lui.

— À Limoges, c'est différent, c'est moins animé et le cadre est plus bucolique...

Ils s'embrassèrent longuement avant de rejoindre les Champs-Élysées.

La nuit tombait et conférait aux immeubles une profonde dignité. Les taxis guettaient les touristes. Le temps virait doucement à l'orage et l'air se faisait pesant. Nombre de piétons marchaient d'un pas décidé, d'autres plus nonchalamment. Des éclats de rire et des paroles, volés en passant, leur parvenaient par bribes.

Ils s'arrêtèrent au hasard dans un restaurant dont l'avancée vitrée occupait une partie du trottoir. Marie-Béatrice souhaitait pouvoir manger tout en observant le flot perpétuel des badauds.

Le repas fut une nouvelle fois l'occasion pour eux de se découvrir mutuellement. Ils parlèrent de sport, la passion de Marie-Béatrice, de loisirs, de vacances, de musique, de lecture, et de cinéma. Intarissables et avides de mieux se connaître, ils partageaient beaucoup de points communs et en étaient très heureux.

Mais déjà, la fin de la soirée s'annonçait. Jean-Hervé allait devoir

déposer Marie-Béatrice chez son oncle. Profiter des derniers pas ensemble, de la douceur de sa voix, de sa main dans la sienne. Jean-Hervé se dit qu'elle allait une nouvelle fois partir et qu'il allait être difficile de vivre sans elle.

Le temps devint franchement menaçant et un vent chaud commença à souffler, annonçant l'orage tout proche. Les premières gouttes firent leur apparition et ils s'engouffrèrent dans le parking où était garée la voiture. Les minutes qui suivirent furent un véritable déluge.

Jean-Hervé déposa Marie-Béatrice à l'adresse indiquée et attendit qu'elle disparaisse derrière la lourde porte en bois vernis avant de démarrer, le cœur et la tête emplis de la présence invisible de l'être aimé.

De retour chez lui, il appela Franck Waltersen qui lui confirma le retour de Frédéric Arthon pour le lendemain matin. Claudio ne répondit pas à son nouvel appel mais Jean-Hervé ne laissa pas de message cette fois.

En se couchant, il éprouva une sensation très contradictoire, un mélange de légèreté extraordinaire, apaisante, et une profonde inquiétude viscérale qui le gênait pour respirer. Il s'en voulait de vivre ces moments heureux alors que tant de choses le préoccupaient.

Chapitre 21

Bureau de l'USI.

Jean-Hervé arriva très tôt au bureau, bien avant sept heures. Franck était déjà là et l'informa qu'il allait partir au Bourget où Frédéric Arthon et son équipe allaient arriver.

— Je t'accompagne, proposa-t-il.

— D'accord, ils apprécieront. Le toubib qui les accompagne m'a dit qu'ils ont été sonnés et qu'ils sont très choqués.

Il rappela Claudio à Naples. Impatient de l'entendre, il demanda à Franck de rester dans son bureau pour suivre la conversation. Dès la deuxième sonnerie, Claudio décrocha. À peine quelques civilités échangées que le tempérament fougueux et méditerranéen de Claudio déborda avec force dans la conversation. Il expliqua à Jean-Hervé qu'il avait mené sa propre enquête et que le hasard avait voulu qu'il fasse la connaissance du bon interlocuteur. Claudio cachait mal son excitation et ses propos se précipitaient, devenant de ce fait incompréhensibles. Jean-Hervé lui proposa de se calmer et de lui raconter tranquillement ce qu'il savait.

— Tout ! Je sais tout ! Toute l'affaire ! Tout ce que vous voulez savoir !

— Comment cela ?

— Je ne peux rien vous dire par téléphone. Pouvez-vous venir ici ?

— J'aimerais que vous m'en parliez un peu avant tout de même.

— Non. Rien par téléphone. Alors, venez-vous ? Est-ce que vous me croyez au moins ?

— Bien sûr. Vous me dites de venir, j'arrive... avez-vous une date à me proposer ?

— Je dois vous faire rencontrer une personne qui repart dans deux jours. Je sais que je vous prends de vitesse mais nous n'avons pas le choix.

Jean-Hervé s'accorda quelques secondes de réflexion. Il se

demanda s'il n'était pas préférable d'avertir Marie-Béatrice avant d'arrêter un rendez-vous. Il décida de l'appeler avant de donner une réponse à Claudio.

— Je regarde de quelle manière je vais m'organiser et je vous rappelle dans la journée. Serait-ce un inconvénient si je venais accompagné ?

— Non. Pas du tout. Je dois rappeler cette personne d'ici ce soir.

— Merci. Je reviens vers vous au plus vite.

Il appela aussitôt Marie-Béatrice sans parvenir à la joindre. Franck lui fit remarquer que ce scénario pouvait être un piège tendu par la mafia. Ils en discutèrent longuement et décidèrent de prévenir les instances. Jean-Hervé serait couvert durant son déplacement en Italie, la prudence s'imposait. Les choses s'accéléraient et se compliquaient allègrement.

*

Le Bourget.

Jean-Hervé et Franck furent conduits au pied de l'avion militaire qui ramenait les cinq hommes blessés. Deux ambulances accompagnaient leur véhicule, ce qui ne manqua pas de les inquiéter.

Les brancards furent déployés à côté d'eux et l'escalier mobile vint s'ajuster à la porte de l'avion. Deux hommes furent aussitôt évacués par les ambulanciers, tous deux avaient pris une balle mais leur pronostic vital n'était pas engagé. Les deux autres hommes ne semblaient pas souffrir de blessures apparentes tandis que Frédéric Arthon se présenta le bras en bandoulière. Il avait une clavicule et plusieurs côtes cassées mais grimaça un sourire, ne cachant pas son soulagement de poser enfin le pied sur le sol parisien. Jean-Hervé et Franck furent soulagés de constater qu'il avait le moral.

— Juste un peu de repos, le temps que ça se ressoude car il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre, et ce sera reparti, dit-il spontanément, mais la douleur le stoppa net dans son élan.

— On débriefe au bureau et vous rentrez chez vous, lui proposa Jean-Hervé. Avez-vous prévenu votre compagne ?

— Non, pas encore, j'attendais d'abord d'être rentré. Je sais qu'elle est morte d'inquiétude mais ça va aller.

— Prévenez-la tout de suite et rassurez-la, demandez-lui de passer vous chercher dans l'après-midi, on lui confirmera l'heure dès que possible.

*

Bureau de l'USI.

Frédéric était vraiment très heureux de retrouver l'USI. Il fut ovationné comme un héros par toute l'équipe mais physiquement, la douleur le rappela plusieurs fois à l'ordre malgré son naturel avenant. Puis ils s'enfermèrent tous les trois dans le bureau de Jean-Hervé.

L'impatience se lisait dans leurs yeux.

— Je vous donne d'abord un rapide résumé de ce que j'ai découvert et après on décryptera tout ça dans le détail avec mes notes, mes enregistrements et mes photos. Tout se trouve pour l'instant entre les mains de la DGSE, nous verrons ensuite pour l'exploitation à notre niveau.

Jean-Hervé et Franck acquiescèrent tout en coupant leur portable.

— Je suis parti de Grèce et de l'armateur qui a vendu le petit paquebot de croisière entièrement réaménagé en navire-hôpital. Objectif officiel, faire de l'humanitaire en sachant que c'est la mafia napolitaine qui se trouve derrière tout ça. Charles Jones à Londres me l'a confirmé...

— Leur bon cœur les perdra ! s'exclama Jean-Hervé.

— Vous savez que la mafia napolitaine était derrière les massacres perpétrés au Kosovo, en connivence avec la mafia kosovare, qui elle alimentait Naples et Le Caire en organes...

— Oui, le dossier nous a été transmis par le juge Gérard de Kerbonnec de Silijou. Ce scandale avait été révélé par Carla del Ponte, procureur du TPI²⁰. C'est elle qui avait déclenché une enquête à Belgrade et soumis un dossier au Conseil de l'Europe, sous l'impulsion de Dick Marty.²¹

— Ce que je vais vous dire va vous sidérer...

Jean-Hervé et Franck le regardèrent, stupéfaits de voir le visage de Frédéric se décomposer tellement il restait marqué par ce qu'il avait découvert.

— Il faut se souvenir que le trafic d'organes mis en place à partir du Kosovo alimentait directement les cliniques napolitaine et cairote. Ponctuellement d'autres cliniques également, dont l'une en Corée du Sud.

— Oui, ça nous le savons...

— Donc le navire réaménagé partait en Méditerranée avec à son bord des chirurgiens spécialisés dans les transplantations d'organes. Il traquait alors les embarcations de fortune des réfugiés qui quittent leur pays pour rallier Lampedusa ou l'Italie du sud... Quelle meilleure cible que ces hommes, femmes et enfants, généralement jeunes et qui peuvent disparaître en pleine mer sans que personne ne parte à leur recherche ?

— Ne nous dis pas que... souffla Franck.

— Malheureusement si... L'équipage du paquebot arrêtait le bateau, faisait monter les réfugiés à son bord et leur promettait de les

emmener en Europe. On leur expliquait qu'ils avaient de la chance d'être sur un navire humanitaire. Ils étaient soignés et bénéficiaient d'une visite médicale sous prétexte de vérifier leur état de santé. En réalité, ils étaient endormis, disposés à fond de cale, et leur sang, leur moelle épinière, leur liquide céphalorachidien, leur moelle osseuse étaient analysés afin de déterminer ce qui pouvait être exploitable... Ils ne se réveillaient jamais.

— C'est complètement fou !

— Tous les résultats d'analyse étaient transmis aux cliniques pour examiner les compatibilités, car ce genre de chirurgie doit répondre à des impératifs extrêmement précis. Selon les besoins, le navire s'approchait de l'Égypte ou de l'Italie, à la limite des eaux territoriales, et l'hélicoptère transportait l'organe ou le corps directement à l'héliport de la clinique intéressée.

— Incroyable, ils disposent exactement de ce qu'ils veulent, quand ils le veulent. Le nombre de transplantations d'organes et d'interventions de toutes sortes effectuées par ces cliniques ne m'étonne plus... C'est dégueulasse !

— C'est pourtant ce qu'ils ont fait pendant des années en totale impunité. Rien d'anormal à ce qu'une embarcation précaire partie d'Afrique du Nord disparaisse en pleine Méditerranée ! Inutile de vous préciser que les corps qui ne leur servaient pas étaient rejetés en mer. Avec la guerre en Libye, le printemps arabe et plus récemment l'opposition à Bachar el-Assad en Syrie, de nouvelles donnes se sont présentées. Le trafic d'organes continue plus que jamais... mais la mafia n'est plus la seule sur ce marché. Les groupes islamiques se sont emparés du business ! Ils n'ont qu'un seul intérêt : récupérer de l'argent ou des armes en contrepartie. La mafia, elle, recherche de l'argent et une notoriété économique et financière. Lorsqu'il s'agit de combattants blessés en Syrie ou en Irak, les corps partent sur le navire pour analyse, sauf qu'au lieu de les faire disparaître en pleine mer, on fait intervenir un thanatopracteur. Puis ils sont ramenés sur la terre ferme, on explique qu'ils n'ont pas survécu malgré tous les soins prodigués et à chaque fois, ceux qui sont derrière touchent le jackpot...

— Eh bien ! Dur... Très dur tout ça... se contenta de déclarer Jean-Hervé, écœuré par ces informations.

— C'est pour cette raison que j'étais en Syrie... J'ai pu rencontrer pratiquement tout le groupe qui a quitté le navire pour aller combattre là-bas. Ils dénoncent ce qui se passe sur le bateau mais bien sûr, personne ne les croit et ils ne peuvent le raconter qu'à des types comme moi, en espérant que cela permette un jour de mettre ce trafic au grand jour. Ce n'est pas gagné car plus le contexte politique sera trouble, plus les groupes mafieux et les structures islamiques

extrémistes profiteront du système pour obtenir de l'argent ou des armes. Les gars m'ont raconté les pires horreurs, un gamin de douze ans énucléé ! Ablation des deux lobes oculaires pour prélever la cornée !

— Mais c'est l'horreur absolue !

— Le terme est beaucoup trop minime. Les dons d'organes sont très faibles en Chine, si bien que ça ouvre un marché colossal aux trafics criminels. Les plus riches peuvent obtenir tout ce qu'ils veulent, quand ils le veulent. Le trafic d'organes n'est pas près de s'arrêter, même si le développement de la recherche sur les cellules-souches embryonnaires permettra sans doute d'y pallier, au moins partiellement.

— C'est tout de même pourri de chez pourri ! s'exclama Franck.

— Plus que ça, car sur les bateaux d'immigrés, ils récupèrent aussi bien des femmes enceintes et des enfants que de jeunes adultes en pleine santé, je ne vous dis pas toutes les expériences qui sont réalisées...

— Et arrêter ce bateau est quasiment impossible à l'heure actuelle. Sous couvert d'une aide humanitaire, les Américains s'y opposeront et les Russes et les Chinois feront la même chose. Autant dire qu'ils sont tranquilles encore un bon bout de temps, tout au moins tant que dureront les conflits dans cette région.

— Ouais... Nous avons maintenant la preuve d'activités illégales concernant les transferts d'organes, il ne nous reste plus qu'à trouver le lien avec la PMA.

Ils réfléchirent quelques instants en silence puis Frédéric délivra une seconde information.

— J'ai aussi appris qu'il y avait un autre réseau qui fonctionnait en parallèle et qui passait notamment par l'Espagne et la France. Les principaux responsables de cette organisation se trouvent à Barcelone et c'est l'un des frères de la famille de Naples qui se trouve à sa tête. C'est un réseau d'immigration clandestine. Celui-ci perçoit entre trente et cinquante mille euros pour transporter, sous de fausses identités, des citoyens chinois aux États-Unis et en Europe. Ce réseau a aussi servi dans certains cas à l'exploitation sexuelle d'immigrés²².

— Bon, nous allons nous mettre en relation avec le juge et les différents pays concernés pour voir comment nous pouvons intervenir et les faire arrêter. C'est une opération d'envergure qui prendra du temps, soupira Jean-Hervé.

— Pendant que je me baladais en Syrie, avez-vous trouvé quelque chose de votre côté ? demanda Frédéric, curieux de savoir ce qu'il avait manqué.

Ses traits marquaient une fatigue très sérieuse malgré tous les efforts qu'il faisait.

Jean-Hervé lui résuma rapidement la situation et les pistes sur lesquelles ils travaillaient.

— Sauf que pour Jean-Hervé, c'est du Club Med en charmante compagnie, comparé à ce que tu viens de vivre ! s'exclama Franck tout en faisant un clin d'œil à Frédéric.

Jean-Hervé ne réagit pas et se contenta de baisser la tête et de relire ses notes. Puis il conseilla à Frédéric de se reposer en famille après l'avoir félicité pour ce travail remarquable et les risques considérables qu'il avait pris.

*

Après cette réunion, Jean-Hervé se sentit incapable de continuer à travailler. Son esprit vagabondait entre le sourire et les baisers de Marie-Béatrice et toutes ces nouvelles informations qui pouvaient faire déboucher l'enquête. Il pensait aussi à cette opportunité inespérée de se rendre en Italie avec elle.

Il se dirigea vers la fenêtre de son bureau et, la tête appuyée contre la vitre, regarda les rues animées en contrebas. Son regard se perdit ensuite vers une zone fictive, très loin, tandis qu'il réfléchissait.

L'heure du déjeuner arriva et, pour se changer les idées, il décida d'accompagner quelques collaborateurs qui partaient déjeuner dans le quartier. De retour au bureau, il se sentait mieux.

Il commença par appeler Marie-Béatrice.

— Jean-Hervé ! s'exclama-t-elle. Vous avez de la chance, j'arrive juste à l'instant.

— Comment allez-vous ? Votre voyage s'est-il bien déroulé ?

— Oui, merci. J'ai passé une très bonne journée en votre compagnie, hier.

— Moi aussi... Je me permets de vous appeler, car j'ai pu parler à Claudio ce matin.

— Qu'avait-il à vous dire ?

— Je ne sais toujours pas. Il prétend détenir des informations déterminantes pour notre enquête mais refuse de m'en faire part au téléphone.

— C'est une bonne nouvelle ! Quand partez-vous ?

— Claudio doit me présenter une personne qui quitte Naples dans deux jours. Avant d'arrêter la date et l'heure de mon départ, je voulais vous appeler pour savoir si nous pouvions y aller ensemble...

Hésitant, il reformula sa demande :

— Voulez-vous m'accompagner ?

— Non, c'est impossible. J'anime un stage de quatre jours à partir de demain matin. Je ne peux pas l'annuler.

Marie-Béatrice avait répondu spontanément et sans hésiter. Elle

garda le silence un instant avant de reprendre.

— Désolée, vraiment... Mais, je ne peux pas.

— Sans cette obligation, seriez-vous venue ?

— Sans doute... Oui, certainement, corrigea-t-elle.

— Dommage. Vous allez me manquer.

— Vous allez aussi me manquer... ce n'est que partie remise...

Jean-Hervé éprouva une certaine déception.

Mais il ne laissa rien paraître et, d'une voix assurée, il reprit :

— Je me renseigne immédiatement sur les possibilités de départ et je vous tiens informée.

— Oui, s'il vous plaît. Pensez-vous que mon époux puisse avoir été impliqué dans une affaire mafieuse ou quelque chose de ce genre ?

— Je n'en ai aucune idée, mais Claudio ne me ferait pas me déplacer pour rien et il me paraît évident que nous sommes dans une énorme société de blanchiment de capitaux et de trafic en tout genre.

— À quoi pensez-vous ?

— Je n'ose pas vous le dire pour l'instant, d'autant qu'il ne s'agit que d'intuitions et non de preuves, c'est trop tôt pour vous en parler. Je pense cependant que votre époux travaillait dans un domaine interdit médicalement en France et qu'il contribuait à réaliser des activités scabreuses mais très lucratives pour l'organisation...

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé avant ?

— Parce que je dois obtenir des preuves pour pouvoir étayer mes affirmations.

— Je suis complètement abasourdie. Mon Dieu, faites que ce ne soit pas vrai ! Joseph n'a pas pu se laisser aller à une telle dérive !

— J'espère que vous avez raison et que mon intuition est fausse. Mon voyage à Naples nous permettra sans doute d'en savoir un peu plus...

20. Tribunal Pénal International qui siège à La Haye.

21. Ces faits sont authentiques.

22. Ce réseau a été démantelé en août 2013.

Chapitre 22

Nouveau départ pour Naples.

Dans l'avion qui le menait à Naples, Jean-Hervé reprit ses dossiers pour se préparer à sa rencontre avec Claudio. Les informations qu'il allait récolter permettraient-elles de clarifier cette affaire ? Il souhaitait tellement ramener des réponses concrètes à Marie-Béatrice...

*

Naples.

Comme convenu, Claudio l'attendait à l'aéroport. Les retrouvailles furent à l'italienne, chaleureuses et exubérantes ! Ils se dirigèrent vers une voiture que Jean-Hervé ne connaissait pas.

— Vous avez changé de voiture, à moins que ce ne soit celle de votre épouse ?

— Non, pas vraiment... montez, je vais vous expliquer.

L'espace de quelques instants, Jean-Hervé s'inquiéta de cette situation et une certaine peur lui serra le ventre. Claudio regarda à plusieurs reprises dans son rétroviseur.

— Que se passe-t-il ?

— Quelques jours après vous avoir vu, j'ai eu le sentiment d'être suivi en permanence, et puis un jour, un motard a jeté un cocktail Molotov éteint par la fenêtre ouverte de ma voiture. Le temps que je réalise, il avait disparu. Je tremblais comme une feuille morte en regardant l'engin. En rentrant chez moi, j'ai reçu un appel téléphonique anonyme me précisant que ce n'était qu'un gentil avertissement et que la prochaine fois, il serait allumé si je continuais à vous accompagner et à fouiller dans leurs affaires.

— Je suis vraiment désolé, répondit Jean-Hervé contrit. Il aurait peut-être mieux valu que vous veniez en France, par souci de

sécurité...

— Non. J'y ai pensé aussi mais ce n'était pas possible. Notre homme n'est pas libre de ses mouvements et doit user de certains stratagèmes pour fausser compagnie à ses « accompagnateurs ».

— Et où est-il ?

— Chez moi !

— Mais vous êtes fou ! Comment allons-nous procéder ?

— Je vais garer la voiture de location dans le garage d'un ami qui habite à l'arrière de ma maison, nous passerons par derrière. Tous les volets du rez-de-chaussée sont fermés comme si j'avais quitté la maison et j'ai laissé un message sur le répondeur précisant que je m'absentais quelques jours.

— Eh bien ! Vous avez de la suite dans les idées ! C'est peut-être un peu risqué tout de même...

— N'ayez crainte. Je sais comment faire.

Jean-Hervé réalisa à cet instant qu'il se trouvait au cœur de Naples avec son agitation bruyante, familière, anarchique, son ballet de scooters virevoltant et sa multitude de Fiat se faufilant dans le moindre espace. Était-ce par principe, par jeu ou par défi qu'ils circulaient ainsi ? se demanda-t-il. Il regarda Claudio, concentré sur son volant et sa conduite. Des gouttelettes de sueur perlaient sur le front de son ami. Le véhicule ne possédait pas la climatisation, la chaleur devenait suffocante. Jean-Hervé lui proposa de s'arrêter pour se rafraîchir. Claudio accepta sans hésiter. Il prit le temps de réfléchir à l'endroit le mieux approprié, ce fut au Gambrinus en face du San Carlo.

Ils parlèrent de l'homme que Jean-Hervé devait rencontrer. C'était un Français, chercheur dans le domaine de la génétique. Il avait quitté la France depuis une dizaine d'années pour s'installer à Naples. Devenu professeur, il continuait ses recherches en matière de thérapie génique et partageait son temps depuis peu entre Naples et les Émirats arabes unis où il venait de prendre des responsabilités dans une très grande clinique moderne. Il avait bien connu le professeur Durand à Nice, puis l'avait très souvent côtoyé à Naples.

De retour dans la voiture, Claudio s'improvisa guide touristique. Malgré son âge, il se considérait comme un homme véritablement orienté vers l'avenir et trouvait désuet le *Voir Naples et mourir* de la belle époque ou encore le *Naples au baiser de feu* de Tino Rossi. Il comparait cette image de Naples aux vieilles cartes postales jaunies et revendiquait volontiers le désordre, le bruit, et la crasse. « Friponneux, mais pas méchants » avait dit un jour Stendhal des Napolitains. Claudio considérait que Naples avait beaucoup à montrer et à dire.

Ils quittèrent le centre et, de virage en virage, grimpèrent sur les hauteurs de la ville. Ils arrivèrent enfin. Après un parcours rocambolesque à travers garages et jardins, ils finirent par accéder à

la luxueuse maison de Claudio par une petite porte dissimulée sous une végétation luxuriante.

Le marbre de carrare recouvrait le sol de la vaste entrée. Une grande porte à double battant donnait sur une immense pièce contenant plusieurs coins salons et une salle à manger à faire pâlir bien des femmes. Ils empruntèrent l'escalier en marbre et sa rambarde en fer forgé doré pour accéder à l'étage. Les volets ouverts permettaient d'apprécier la vue sublime sur la baie. Une voix d'homme leur parvint en provenance de l'une des pièces. Claudio indiqua sa chambre à Jean-Hervé en lui rappelant de ne pas toucher aux rideaux. Une salle de bains d'un luxe raffiné s'intégrait dans la vaste et somptueuse suite et une grande baie vitrée offrait une vue magnifique sur la baie qu'il devina d'un bleu extraordinaire à travers les voilages. S'il n'y avait pas eu cette enquête, Jean-Hervé se serait senti complètement détendu et en vacances ! Il prit une douche rapide, enfila des vêtements frais et redescendit. Au rez-de-chaussée, Claudio et son hôte sirotaient un cocktail haut en couleur.

Le professeur Louis-Marie Le Bourgeois se leva et serra la main de Jean-Hervé d'une façon franche et cordiale. Il devait dépasser le mètre quatre-vingt-cinq. Son allure sportive et énergique, son teint hâlé, son large sourire et ses tempes grisonnantes lui conféraient un réel charme qui ne devait certainement pas déplaire aux femmes.

Claudio sortit de son réfrigérateur les plats qu'il avait fait préparer par un traiteur et ils s'installèrent dans la salle à manger. Jean-Hervé tentait de dissimuler au mieux son impatience. D'entrée, Louis-Marie demanda que l'entretien ne soit pas enregistré, puis il prit la parole.

Louis-Marie avait rencontré le professeur Durand à la fin de son internat. Un stage, suivi d'un remplacement, l'avait amené jusqu'à Limoges. Il savait que le professeur Durand était considéré par ses pairs comme un spécialiste très pointu dans son domaine d'activité. En dehors de la clinique, ils ne se voyaient pas, le professeur étant un boulimique de travail obsédé par ses recherches.

— C'était un homme brillant, passionné et passionnant. Une fois mon internat terminé, je suis entré dans une clinique spécialisée dans la procréation médicalement assistée, non loin de Neuilly. Lors d'un congrès européen, j'ai fait la connaissance d'une personne qui travaillait à Nice et qui venait de s'associer au professeur Durand afin de pousser leurs recherches et mettre leurs connaissances en commun.

— Dans quel domaine, plus précisément ?

— La FIV²³ et l'IIC²⁴.

— En avez-vous profité pour vous rendre à Nice ?

— Oui, j'y ai passé une semaine entière. J'ai pu y découvrir une partie des travaux qu'ils menaient. À ce qu'ils ont bien voulu me dire,

ils détenaient une avance considérable par rapport à ce qui se pratiquait à l'époque.

— Et lorsque vous êtes rentré à Neuilly ?

— Avec mon équipe, nous pratiquions un véritable travail à la chaîne et ne faisons plus aucune recherche. L'argent tombait à la pelle, mais ce côté recherche me manquait énormément.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— J'ai gardé le contact avec le professeur Durand, l'appelant de plus en plus souvent pour lui soumettre des cas particuliers. Je savais les traiter par moi-même mais j'aimais avoir son avis car il m'apportait à chaque fois des solutions intéressantes et le courant passait de plus en plus entre nous, sur le plan professionnel. Un jour, il m'a proposé tout de go de venir travailler avec lui et de nous associer.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je dois avouer que je trouvais l'idée séduisante mais je venais de me marier avec une Italienne qui occupait le même poste que moi dans une autre clinique tout aussi réputée. Nous attendions un enfant. Bref, je n'étais pas prêt et j'ai décliné l'offre en laissant passer ma chance. Je l'ai beaucoup regretté par la suite.

Louis-Marie marqua une pause, l'esprit ailleurs.

— Puis la fameuse affaire de Nice a éclaté au grand jour. Ce fut une immense surprise car personne n'aurait imaginé un jour pouvoir soupçonner le professeur Durand. J'ai appris, peu de temps après, qu'il avait vendu ses cliniques de Nice et Limoges suite au scandale.

— Avez-vous gardé contact ?

— Non, mais le hasard d'un congrès m'a permis de retrouver sa trace et nous avons échangé nos coordonnées. Puis nous nous sommes revus à Naples à plusieurs reprises. Il me parlait de ses recherches sur les cellules-souches embryonnaires, et de ses projets qui avançaient très bien. Une fois de plus, il avait éveillé mon envie d'en savoir plus car c'était la suite logique de tout ce que j'avais appris et pratiqué !

— Étiez-vous motivé par l'argent ?

— Vous savez, le chercheur pauvre, besogneux, seul et travaillant dans son coin pour sauver le monde est à classer aux oubliettes. Aujourd'hui, les hommes de science sont plus que jamais motivés par le pouvoir, la gloire et l'argent ! Il faut savoir que la recherche médicale au sens large est un terrain dur où se conjuguent des intérêts financiers et des puissances économiques de groupes. Des contrats s'établissent. Des groupes de chercheurs se lient ou se liguent pour la conquête de ce pouvoir, à la recherche d'une notoriété immédiate.

— Effectivement. Je ne pensais pas à cet aspect des choses dans le monde médical. Mais je vous ai coupé dans votre élan. Pouvez-vous revenir à Naples ?

— J'ai découvert que le professeur Durand possédait une indéniable longueur d'avance sur tout ce que je connaissais en ADN, ARN et surtout en parthénogenèse. Je lui ai alors confié mon grand regret de ne pas l'avoir suivi quand il me l'avait proposé... et là, sans hésiter, il m'a demandé de le suivre au Caire, me confiant qu'il y passait l'essentiel de son temps ! Nouveau dilemme ! Après discussion, ma femme a accepté que pendant quelques années, je partage mon activité entre Neuilly et Le Caire.

— Et vous êtes parti au Caire ?

— Non. Je suis retourné voir le professeur et je lui ai dit que c'était d'accord, sous réserve de définir précisément les conditions.

Claudio les interrompit momentanément afin de remplir leurs verres d'un vin du Vésuve exceptionnel.

— Le lendemain matin, nous nous sommes retrouvés dans son bureau à Naples. Il m'a alors informé qu'il travaillait pour le compte d'une organisation qui possédait le plus grand réseau de cliniques au monde. À ses yeux, cela représentait un avantage considérable en termes de moyens financiers et technologiques.

— Vous a-t-il précisé ce qu'il entendait par « organisation » ?

— Il a éludé la question. Cependant je ne suis pas dupe et personne ne l'est ici. En Italie du Sud, l'origine des capitaux est mafieuse. Après la drogue, le jeu, la prostitution, les armes et j'en passe, nous assistons depuis une dizaine d'années à un recyclage de cet argent dans de grands domaines d'activité généralement très porteurs... Médical et pharmaceutique notamment.

— Vous a-t-il parlé de la famille ?

— Oui.

— Ouvertement ?

— C'est le seul moment où je l'ai senti très mal à l'aise. Il m'a même laissé entendre qu'il était en quelque sorte leur otage depuis l'affaire de Nice. Mais ce qui lui importait, c'était le pacte qu'il avait accepté, celui de consacrer l'essentiel de son temps à certaines recherches et l'obligation de remonter ses résultats à Naples pour irriguer le réseau. Ma surprise fut totale car je le croyais relativement indépendant alors qu'il ne l'était pas du tout. L'euphorie de la veille avait disparu, c'était trop beau pour être vrai et le coup de grâce a suivi sans tarder.

— C'est-à-dire ?

— Je lui ai demandé la finalité précise de ses recherches et, l'air surpris, il m'a parlé de clonage sous toutes ses formes, organes, êtres humains... ajoutant qu'en France, plus généralement en Europe, la loi sur la bioéthique s'y refusait et qu'il se débrouillait pour contourner les lois. Son autre domaine de recherche, plus orienté vers les pays de l'Est, était la thérapie génique, développée comme nouveau moyen de dopage pour tous les sportifs, ce qui constitue une base de travail

considérable et un enjeu colossal en matière de recherche génétique. Devant cette révélation, Jean-Hervé ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Je le savais ! Je m'en suis toujours douté ! Je l'aurais parié !

La nuit s'était posée sans bruit sur la baie de Naples.

Jean-Hervé était en effervescence. Il pensa à Marie-Béatrice. Connaissait-elle vraiment son mari ?

— Vous ne vous doutiez pas un seul instant de la finalité de ses recherches ?

— Non. Je suis respectueux des lois et notamment de celles sur la bioéthique. Je me limite aux travaux sur les cellules-souches embryonnaires humaines autorisant la sélection d'un embryon afin de donner naissance à... appelons cela « des bébés médicaments », mais je veux explorer de nouvelles voies. La thérapie génique, par exemple, pourra améliorer la vie de nombreux malades aujourd'hui condamnés, je pense à la maladie d'Alzheimer, de Parkinson, à la sclérose en plaques et à de nombreuses maladies auto-immunes. De même, l'insuline pour les diabétiques a été découverte de cette manière, ainsi que le facteur VIII pour les hémophiles. Nous allons faire d'énormes progrès sur les maladies génétiquement transmissibles mais la France a pris du retard dans ce domaine.

— Vos travaux sont-ils éloignés de ceux du professeur Durand ?

— Non, ils sont très proches. Il faut savoir que dans ce domaine de recherche, nous touchons à la vie et à la mort, ce qui revient à s'approprier le pouvoir suprême de la création. Aujourd'hui, les extraordinaires avancées technologiques de l'imagerie médicale, le développement des neurosciences et des nanotechnologies, offrent de nouveaux champs d'exploration dont personne ne connaît encore la portée mais dont l'intérêt financier est indéniable et je ne comprends toujours pas pourquoi nos dirigeants français ne le prennent pas davantage en considération.

— Tout à l'heure, vous avez évoqué la thérapie génique à l'usage du dopage chez les sportifs, de quoi s'agit-il ?

— Depuis que la carte du génome humain a été établie, la génétique devient le premier objectif de recherche dans le monde, chez l'homme, l'animal et les plantes. Les cellules humaines génétiquement modifiées produisent directement dans l'organisme des sportifs tous les facteurs de croissance dont ils ont besoin, devenant ainsi une usine à produits dopants naturels par transfert de gènes. Nous procédons par prélèvement de cellules réparatrices sur l'athlète et effectuons une modification génétique de ces cellules.

— Et quel est le risque ?

— Il est principalement cancérigène. Chez l'homme, c'est le cancer des testicules notamment. En contrepartie, l'athlète génétiquement

modifié est plus fort, va plus loin et plus vite. Ce sera le scandale de la prochaine décennie en termes de dopage, car pour l'instant cela reste indétectable dans le sang ou les urines ! Les tricheurs ont encore de beaux jours devant eux !

— Revenons-en au clonage...

— Quand nous parlons de clonage humain, il ne faut pas penser uniquement à la procréation et à la naissance d'individus. Il peut également permettre de mieux saisir les mécanismes des maladies génétiques ou des malformations et d'y remédier. De même, pour les greffes d'organes, le clonage peut permettre d'avoir un organe de rechange ou tout au moins de transition.

— Je comprends toute son importance, en effet.

— La modification génétique des cellules peut permettre de créer des animaux en mesure de produire du lait aux vertus thérapeutiques capables de soigner les malades. Ce que l'on peut découvrir est immense dans ce domaine. Il ne faut pas avoir uniquement à l'esprit les hantises, fantasmes et craintes de certains, sans prendre en compte tout l'intérêt de ces recherches et je crois que c'est là que les dirigeants français se plantent complètement ! Ils laissent la place aux autres et un jour vous vous réveillerez et ce sera trop tard !

— Oh, je m'en doute bien !

— L'histoire de la science a toujours montré que tout ce qui est faisable finit par être tenté. Les Danois tentent de cloner des vaches mortes. Les chercheurs veulent développer des cellules embryonnaires pour, à l'avenir, fabriquer des tissus et des organes humains si bien que demain il sera possible de prélever des cellules sur un individu qui vient de disparaître pour le faire renaître à l'identique. Vous imaginez tous les risques de détournement et d'applications perverses ?

— Oui, mais s'il y a des lois !

Louis-Marie se mit à rire en buvant une gorgée de l'excellent vin du Vésuve servi frais par Claudio.

— Non, ce sont des conneries ! En 1993, le gouvernement américain a coupé les aides et subventions à ses chercheurs. Résultat, ils sont partis en Asie du Sud-Est... C'est exactement ce qu'il s'est passé pour le professeur Durand. Ses premiers travaux se sont faits à Nice. Ses recherches sentant le roussi, il est allé à Naples puis au Caire, car l'Égypte n'a rien signé sur le plan international en bioéthique. Et en ce moment, avec la pagaille politique et religieuse dans le pays, toutes les organisations sont reines ! Elles peuvent faire ce qu'elles veulent.

— Quels sont les enjeux et les intérêts de ces pays ?

— Ils sont énormes ! La génétique dite commerciale représente des retombées financières incalculables d'où la main mise sur les meilleurs

chercheurs par les grands groupes financiers.

— D'accord, je comprends, mais il doit bien y avoir une loi internationale, gardienne du temple, non ?

— Est-ce que vous roulez toujours sur les routes en respectant les vitesses autorisées ?

— Non, pas toujours !

— Pourtant, il y a des lois régulant la vitesse, il me semble !

— Vous avez raison, mais prenons l'exemple de la drogue. Est-ce que le problème existe parce qu'il y a des vendeurs ou parce qu'il y a des acheteurs ?

— Votre remarque est tout à fait intéressante. Savez-vous que sept pour cent des Américains ont déclaré qu'ils aimeraient bien se faire cloner²⁵ ?

— Et vous pensez que le professeur Durand et ses équipes auraient réussi un clonage humain à ce jour ?

— Impossible de le savoir. Par ailleurs, de plus en plus de femmes veulent faire des enfants sans partenaire masculin, alors, pour les plus égocentriques, vous imaginez l'intérêt que peut représenter le clonage ?

— Je vois très bien, effectivement ! Vous parlez des femmes, et les hommes ?

— La situation est différente. Il s'agit surtout d'hommes âgés. Depuis toujours, le mythe de l'immortalité est tenace !

— En tout cas, je retrouve bien, dans vos propos, les traits des personnes que j'ai rencontrées ces derniers temps dans cette enquête mais je ne dispose d'aucune preuve !

— Je sais que le professeur Durand consignait tout. Je l'ai déjà vu consulter ses carnets et il m'avait confié qu'il reportait toujours ses notes sur des blocs qu'il cachait ensuite, par précaution. Avez-vous été au Caire ?

— Oui. Bien sûr ! J'ai commencé par là.

— Avez-vous pu fouiller dans ses affaires, dans son laboratoire ou dans sa maison ? Je me souviens d'une anecdote, une fois il avait caché un bloc-notes dans la roue de rechange de sa voiture, à chaque fois il devait ouvrir le coffre et soulever le tapis de sol pour y accéder. J'avais souri en le regardant faire, il m'avait dit « on n'est jamais trop prudent ! », et il était très sérieux en me disant cela.

— D'autres personnes se sont certainement chargées de fouiller sa maison et son laboratoire avant nous ! Mais vous me redonnez de l'espoir. Peut-être reste-t-il une cachette qui pourrait conserver des infos...

— Avez-vous eu accès à ses comptes bancaires ? Avait-il un coffre ou peut-être un ami à qui il aurait pu confier des informations utiles ?

— Je crois que je vais demander à son épouse de reprendre les

recherches en Égypte. Lors de ma première visite, je n'avais aucune idée de ce que je venais chercher.

— Il faut centrer votre enquête sur la thérapie génique, surtout le clonage. L'énorme intérêt financier qui tourne autour de ces recherches est fondamental pour l'avenir même de l'organisation.

Après un bref silence, Louis-Marie ajouta :

— Je pense que le Professeur Durand s'est un peu perdu en chemin entre sa volonté de réussir le clonage humain, et sa passion personnelle pour la religion et l'histoire de l'Égypte ancienne. La période pharaonique l'obsédait. Chacun sait que les pharaons souhaitaient préserver leur corps et le protéger. Je crois qu'à un moment donné, le professeur Durand s'est fixé l'objectif de réaliser un clonage physique pour répondre au souhait des pharaons.

— C'est assez stupéfiant ! Vous parlait-il parfois de son épouse et de son fils ?

— Jamais. J'ignorais même qu'il était marié.

— Quand vous lui avez annoncé ne pas vouloir le suivre en Égypte, comment s'est-il comporté vis-à-vis de vous ?

— Il m'accordait toute sa confiance et je pense qu'il m'aimait bien. Cela l'a beaucoup contrarié dans un premier temps puis rapidement il est passé à autre chose non sans m'avoir fait jurer de ne jamais rien dire à personne de son vivant. J'ai respecté cet engagement.

— De son vivant ? se sentait-il menacé ?

— Je l'ignore. Mais l'affaire de Nice...

— Bien qu'il soit très tard, puis-je encore abuser un peu de votre temps et revenir au clonage ?

— Bien sûr. J'ai tout mon temps !

Le sujet passionnait Jean-Hervé. Il pensa à Marie-Béatrice. Allait-il tout lui dévoiler ? Il l'ignorait encore.

— Acceptons l'idée que deux êtres puissent être créés à l'identique génétiquement. Je ne peux pas croire un instant qu'ils le seront psychologiquement. Est-ce que je me trompe ?

— Vous avez parfaitement raison, et c'est bien le grand dam des chercheurs ! Nous pouvons obtenir une duplication à l'identique sur le plan physique. Mais il devient évident que tout le reste peut évoluer de façon différente à cause de la mémoire, de l'expérience, de la conscience, de la dignité, du vécu au quotidien...

— Ce qui veut dire que le clonage ne pourra être utile que sur un plan purement physique, c'est ça ?

— Oui, c'est ça. Un être humain ne saurait se résumer à une molécule. Un individu quel qu'il soit est le produit historique d'une culture, de connaissances innées et d'autres acquises. Le tout influencé par le milieu dans lequel il vit.

— Je repense à quelque chose. Dans les comptes du professeur

Durand, des sorties d'argent vers la Grande-Bretagne et les États-Unis ont été constatées. Quel est votre avis sur cette question ?

— Il doit s'agir de rencontres, la plupart du temps confidentielles, entre chercheurs. Supposons que le professeur Durand soit informé sur une avancée à Édimbourg ou ailleurs. Le chercheur est libre de divulguer les résultats de ses expériences moyennant finances. Cela lui permet une rentrée d'argent rapide pour poursuivre d'autres recherches. Pour l'acheteur, ce résultat peut représenter un gain de temps et éviter le risque de faire les mêmes erreurs...

— Pouvons-nous considérer dans ce cas que ces sorties d'argent signifient qu'il n'avait pas trouvé lui-même la solution ?

— Pas forcément. Il pouvait aussi vérifier leur travail et le comparer au sien.

La discussion se poursuivait tard dans la nuit jusqu'à ce que l'heure de rejoindre l'aéroport sonne pour Claudio et Pierre-Marie. Après des au revoir chaleureux teintés de promesses de retrouvailles, Jean-Hervé les regarda disparaître dans le fond du parc.

Au petit matin, Jean-Hervé voulut profiter du lever de soleil sur la baie. Au loin, des bateaux s'avançaient, doublant la pointe. Des teintes roses se projetaient sur la mer. La surface de l'eau, polie comme un lac glacé, offrait à cette heure un doux spectacle qui allait très bien avec la mélancolie de Jean-Hervé. Toutes ses pensées étaient tournées vers Marie-Béatrice.

23. Fécondation in vitro.

24. Injection Intra-Cytoplasmique de spermatozoïdes.

25. Selon un sondage CNN/Time.

Chapitre 23

Paris, siège de l'USI.

Dès huit heures trente le lendemain, Jean-Hervé travaillait déjà dans son bureau, surprenant ses collaborateurs qui le pensaient toujours à Naples. Franck arriva, un gobelet de café à la main.

— Jean-Hervé, on avance ! commença-t-il par lancer.

— Super ! Qu'as-tu trouvé cette fois ?

— Le début du recensement des rabatteurs côté français. La police va leur coller aux basques et elle n'est pas près de les lâcher !

— Je te l'avais dit ! Mais sais-tu pour quoi faire au final ?

— Là, c'est plus délicat... Nous pensons que le professeur Durand et toute une équipe de spécialistes autour de lui travaillaient sur des principes interdits par l'agence de la biomédecine... Nous n'en sommes qu'aux suppositions, faites à partir des premiers recoupements de nos renseignements, mais nous nous dirigeons tout droit vers le plus grand scandale mondial dans le domaine.

— Rien que ça !

— Oui mais nous n'avons aucune preuve pour l'instant. Alors qu'en penses-tu ?

— Je vais te le dire... Es-tu bien assis ?

— Oui, pourquoi ?

— Je rentre de Naples et figure-toi que tout ce que je subodorais m'a été confirmé là-bas !

— Non !

— Puisque je te le dis ! En réalité, le professeur Durand était l'esclave scientifique de l'organisation. Il poussait ses recherches dans le domaine du clonage et de la génétique et fouinait dans le monde entier pour aller plus vite. Fidèle serviteur, il rapportait tout à Naples, travaux et expériences et en faisait profiter toutes les cliniques appartenant au même groupe.

— Ces sources sont-elles fiables ?

— On peut le penser oui.

— Qu'en dit madame Durand ?

— Je ne l'ai pas encore appelée. Je voulais d'abord qu'on en discute toi et moi. Il s'avère que nous arrivons aux mêmes résultats par des chemins différents, le doute n'est plus permis.

— On dirait que tout est possible aujourd'hui dans ce domaine !

— Oui. Il faut maintenant mettre tous nos services sur le coup même si arrêter la bande sera sans doute mission impossible. Ils possèdent des tas de coupe-feu pour les alerter et vont tous détalier dès que la police approchera.

— Et toi, que penses-tu faire dans l'immédiat ? demanda Franck, curieux.

— Je vais tenter une dernière recherche du côté du Caire pour tâcher de découvrir des preuves concrètes...

— C'est-à-dire ?

— Le chercheur que je suis allé rencontrer à Naples est certain que le professeur Durand possédait des écrits sous forme de carnets qu'il cachait scrupuleusement. Dans l'immédiat, il faut que tu déclenches les moyens nécessaires pour tenter de démontrer le blanchiment de capitaux et toutes les magouilles de trafic d'organes. Il va falloir mettre le juge dans le coup en vue d'une procédure internationale en extension de l'affaire du trafic d'organes du Kosovo... Le bateau, il faudrait pouvoir le bloquer dans les eaux internationales d'un pays, ce qui n'est pas gagné...

— D'accord, je vais m'en occuper, je dois voir les instances de toutes les grandes directions de la police en réunion plénière la semaine prochaine. J'espère que nous aurons le temps de constituer le dossier d'ici là.

— Nous n'avons pas d'autres alternatives... Quant au professeur Joseph Durand, nous en sommes toujours au même point, suicide ou assassinat ? En retournant au Caire, je suis obligé de découvrir quelque chose, même minime. Il faut absolument que je trouve et pour cela j'ai besoin de l'appui de la DGSE. Je te demande de les contacter sans tarder.

— D'accord, quels sont tes besoins ?

— Je vais avoir besoin de matériel très sophistiqué pour radiographier les murs, les sols et les plafonds de la maison ; idem pour analyser le jardin, du matériel capable de déceler quelque chose qui a été enseveli ou muré.

— Bien je vais voir ce qui se fait en la matière.

— Il faut aussi un détecteur de métal et un appareil à rayons, tu sais comme ceux utilisés dans les aéroports pour les bagages, tu vois ce que je veux dire ? demanda Jean-Hervé.

— Je m'en occupe... Je sais que la police technique et scientifique

vient de rentrer du nouveau matériel pour ce type de recherche, je vois avec le service. Pour certains appareils, ce sera plus compliqué, en raison de leur coût et du secret défense qu'il y a autour, Quoi qu'il en soit, on va faire l'impossible ! Tu veux ce matériel où et quand ?

— Au Caire, Il faut que tout soit là-bas et en sécurité quand j'arrive car impossible de les emporter dans mes bagages à main ! dit Jean-Hervé en souriant pour détendre un peu l'atmosphère car Franck se montrait inquiet.

— Non, évidemment. Je vais voir côté valise diplomatique. Par contre, tu devras sans doute te rendre au consulat ou à l'ambassade et te faire accompagner par des équipes de sécurité renforcée. Je vais t'organiser ça aussi. Interdiction de les quitter d'un centimètre ! Espérons que tu découvres quelque chose !

— J'y compte bien, c'est le minimum !

*

Un peu plus tard...

Jean-Hervé laissa un message sur le portable de Marie-Béatrice qui le rappela dans la foulée.

— Jean-Hervé ! Enfin ! Mais où étais-tu passé ? J'étais folle d'inquiétude, toutes ces heures sans nouvelles. J'ai imaginé le pire !

Elle réalisa à cet instant qu'elle venait de le tutoyer.

— Oh, excusez-moi, à force de tutoyer tout le monde ici...

— Pas de problème ! Tutoyons-nous, d'accord ?

— D'accord ! Je t'assure que je me faisais un sang d'encre. J'esquissais dans ma tête les plus mauvais scénarios de polars !

— Sois rassurée, tout va bien. Je suis rentré ce matin et cette fois, j'en sais plus.

— Ne me fais pas languir davantage, dis-moi l'essentiel en deux mots...

— Ton époux travaillait dans l'illégalité et de façon très trouble...

— Au vu de la tragédie de Nice et de l'hécatombe du Caire, je n'imaginais pas une seconde que nous étions dans une histoire à l'eau de rose !

— Si tu le prends ainsi... pour faire simple, je dirais que ton époux magouillait dans le clonage humain, la génétique et l'exploitation des cellules-souches embryonnaires, mais pas forcément pour les bonnes causes !

— Et merde... ne put-elle s'empêcher de dire, malgré tout.

Choquée, elle ajouta :

— Dis-moi que ce n'est pas vrai... comment a-t-il pu en arriver là ?

Le ton était devenu triste et grave.

— Rencontrons-nous afin que je puisse tout t'expliquer.

— Peux-tu venir à Limoges ?

— Je vais me débrouiller...

— Demain matin ? Je viendrai te chercher à l'aéroport. Je t'embrasse.

Il n'eut pas le temps de lui répondre qu'elle avait déjà raccroché. Alors qu'il avait redouté cet appel, tout s'était remarquablement bien passé. Mieux, elle venait de faire un pas de plus vers lui, du moins c'est de cette manière qu'il percevait le tutoiement. Un doux bonheur l'envahit alors. Il parcourut son bureau des yeux. Tout lui semblait différent. Il se sentait submergé d'une exaltation nouvelle. Il regarda par la fenêtre, des nuages de traîne blancs s'effiloçaient dans un ciel bleu pur.

Il se remit au travail, le rapport qu'il devait rédiger promettait d'être long et il devait tenter de ne rien oublier.

Chapitre 24

Retour à Limoges.

Dans l'avion qui le conduisait à Limoges, Jean-Hervé relut attentivement son rapport. Plus il approchait de sa destination et plus le visage souriant de Marie-Béatrice se glissait insidieusement entre les lignes et les feuillets. Au téléphone, sa voix claire avait exprimé l'impatience des retrouvailles.

Pour une fois sa nuit avait été paisible...

Elle apparut, rayonnante, dans ce hall d'aéroport qui devenait familier. Rien ne les retint cette fois. Ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent fougueusement, comme si cette séparation leur avait terriblement coûté. Une fois dans la voiture, ils ne résistèrent pas à l'envie de s'enlacer et de s'embrasser à nouveau puis ils se dirigèrent vers la ville.

— Cela ne te dérange pas que je fasse un détour par ESTER ? demanda Marie-Béatrice. C'est l'Espace Scientifique et Technologique d'Échanges et de Recherche, disons la technopole de Limoges.

— Qu'est-ce qui se fait là-bas ?

— De nombreuses choses, c'est avant tout un grand pôle de céramique industrielle mais d'autres secteurs se développent à côté comme l'électromagnétisme, le traitement des eaux et la génétique pour l'agro et la bio-industrie.

— La génétique ? Décidément, je ne quitte pas ce domaine depuis quelque temps !

Ils rirent de bon cœur et plaisantèrent.

La Jaguar se dirigeait à présent vers un magnifique bâtiment d'architecture moderne en forme de coupole. Du parking, la vue s'étendait sur la ville en contrebas et bien au-delà. Ils gagnèrent à pied l'entrée de la soucoupe volante composée de verre, de métal et de béton assemblés dans un raffinement soigné.

— Veux-tu que je t'accompagne ? proposa Jean-Hervé.

— Non, je n'en ai pas pour longtemps. Je dois juste déposer un dossier au bureau de la direction pour un futur congrès qui va se dérouler ici.

— Parce qu'ils organisent des congrès aussi ?

— Oui, l'espace est intéressant et ils disposent de nombreuses salles de conférences bien équipées. Nous reviendrons une prochaine fois si tu veux...

Une fois à la maison, ils purent enfin goûter à une totale intimité avant de s'intéresser à l'enquête de Jean-Hervé.

— Maintenant, raconte-moi tout ! souffla Marie-Béatrice, impatiente.

Jean-Hervé s'efforça de restituer aussi fidèlement que possible le long entretien qu'il avait eu avec Louis-Marie à Naples. Depuis son appel de la veille, Marie-Béatrice avait eu le temps de prendre un peu de recul par rapport à ce sujet délicat dont il ne lui cacha rien.

— Depuis hier, je ne suis plus certaine d'avoir véritablement connu mon mari. Crois-tu que le clonage d'un être humain ait été réalisé et réussi grâce à ses connaissances ?

— Je l'ignore totalement... C'est un problème d'éthique mondial qui doit remonter jusqu'à l'ONU mais même avec la meilleure volonté du monde, rien n'empêchera la clandestinité...

— Tu as sans doute raison mais je ne digère pas le coup. Je ne peux pas imaginer mon mari embarqué dans un domaine aussi horrible ! Le père de mon fils ! Tout cela pour terminer avec une balle dans la tête...

Ses yeux s'embruèrent et elle se prit la tête entre les mains quelques instants. Jean-Hervé garda le silence pour respecter ses pensées et ses émotions.

— Triste et sordide mais il est désormais prouvé que l'organisation appuyait toute sa recherche et son développement sur le savoir de ton mari. Elle devait le tenir, d'une manière que j'ignore encore mais que nous finirons par découvrir. Il représentait une véritable mine d'or pour eux.

— oui, murmura Marie-Béatrice au bord des larmes.

— Il était sans doute très heureux car il avait carte blanche pour concrétiser ses rêves... tenta Jean-Hervé pour la reconforter un peu.

— Oui, c'est possible. Mon mari a toujours fait preuve d'une certaine naïveté en matière de finances, seul son travail comptait. Malgré tout, il manque encore des pièces au puzzle pour tout comprendre...

— Oui. Tu sais, depuis le début de l'enquête, nous nous servons d'un hypothétique carnet secret. Tu as toujours été persuadée qu'il existait, à cause de sa manie à vouloir tout noter. Figure-toi que mon contact à Naples en a vu au moins un. Il s'agirait d'une pièce à conviction de la plus grande importance.

— Oui, mais où chercher ? Nul doute que la famille l'a fait depuis longtemps !

— Pas sûr... Je ne dis pas qu'ils n'ont pas cherché, mais nous pouvons peut-être y aller et trouver quelque chose. Mon adjoint est en train de tout organiser pour intervenir avec un matériel ultrasophistiqué.

— Comment comptes-tu t'y prendre à présent ?

— Dès que le matériel sera arrivé au Caire, je me rendrai là-bas et je passerai la maison et le jardin au détecteur, centimètre par centimètre. Peut-être faudra-t-il faire quelques trous dans les murs ou le jardin mais je pense que tout doit être tenté. Pour cela il me faut ton accord si tu y es favorable.

— Bien sûr, vas-y, feu vert !

— Sais-tu ce qui serait bien ? lança Jean-Hervé en la regardant.

— Non...

Son visage se figea. Un silence s'installa quelques secondes entre eux. Venait-elle de deviner ce que pensait Jean-Hervé ?

— C'est que nous y allions tous les deux.

Elle baissa la tête et il fut impossible pour Jean-Hervé de saisir ses pensées à cet instant précis.

— Je garde un très mauvais souvenir de mon passage au Caire. Pour tout te dire, j'ai eu la trouille au ventre pendant tout mon séjour, avec une impression d'insécurité permanente...

— Je comprends. Cette fois, ce ne sera pas le cas car nous serons sous haute protection et je serai là...

— C'est vrai... Je dois t'avouer que l'autre jour, je me suis dit qu'il faudrait que j'y retourne pour ramener différentes choses... Oh, pas pour moi, mais pour mon fils, après tout c'était son père...

Elle releva la tête et regarda Jean-Hervé dans les yeux. Il ne put affirmer qu'elle souriait, tellement il était fixé sur son regard. Puis elle répondit simplement.

— Faut voir les dates !

Elle souriait très franchement cette fois. Ils se levèrent et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Tout bascula à ce moment précis. Dorénavant, tous leurs échanges s'inscriraient dans un projet commun. Une fièvre fébrile les emporta dans leur frénésie. Subitement, il fallut appeler Franck, il fallut arrêter des dates, il fallut réserver une place sur le vol, une chambre d'hôtel. Ces moments étaient magiques.

Jean-Hervé prit le dernier avion pour Paris. Quand ils se séparèrent, le cœur lourd, leur voyage était parfaitement planifié. Dans les jours qui suivirent, ils ne cessèrent de s'appeler. Le téléphone devenait l'instrument vital de leur quotidien.

Franck réussit la prouesse de faire partir du matériel pour Le Caire.

Il obtint l'autorisation d'en disposer quelques jours sur place ainsi que le droit d'investir la maison et le jardin plusieurs jours si nécessaire.

Chapitre 25

Le Caire.

Lorsque Jean-Hervé et Marie-Béatrice arrivèrent au Caire, le temps était clair et sans nuage, comme le bonheur qui s'affichait sur leur visage. Leurs mains ne s'étaient pas quittées de tout le voyage.

Un taxi les conduisit au Caire. À l'approche de la ville, la circulation se fit plus dense. Dans la journée, Le Caire comptait un million d'habitants de plus que la nuit. Avec une densité de cinquante mille habitants au kilomètre carré et des accès de communication limités, il fallait prendre son mal en patience. Visiblement, le chauffeur s'en accommodait.

Jean-Hervé se voulait rassurant avec Marie-Béatrice car elle paraissait angoissée. Peut-être était-elle aussi quelque peu incommodée par la chaleur et la fatigue du voyage.

La nuit était tombée lorsque le taxi les déposa devant l'hôtel.

Installés au restaurant de l'établissement, ils se sentaient terriblement heureux et semblaient ne voir personne autour d'eux malgré l'animation et la forte fréquentation des lieux.

Après un passage rapide au bar de nuit, ils se retrouvèrent dans leur chambre pour la première fois et s'allongèrent l'un contre l'autre tout habillés. Quand leurs lèvres furent trop chaudes de s'être embrassées et leurs mains trop fébriles d'avoir caressé le corps de l'autre, ils se déshabillèrent lentement.

Dans cette chambre à peine éclairée, leurs corps retrouvaient leur innocence. Marie-Béatrice sentait le soleil et Organza de Givenchy.

Leur passion les transporta dans un autre monde. Grisés par leurs étreintes et par leurs pulsions, ils ne purent se retenir davantage et elle s'offrit à lui.

Apaisés, ils restèrent un moment immobiles et silencieux. Jean-Hervé regardait Marie-Béatrice. La lumière diffuse de la chambre soulignait sa bouche et ses lèvres sensuelles légèrement entrouvertes. Elle gardait les yeux fermés. Sur son front perlaient de petites

gouttelettes de sueur et des mèches de ses cheveux blonds collaient à sa peau.

Elle ouvrit enfin les yeux et tourna la tête vers Jean-Hervé. Son visage reflétait une sérénité solennelle pleine de volupté.

Quelque chose d'irréversible venait de se produire entre eux. Elle souleva la tête pour se placer au-dessus du visage de Jean-Hervé. Il la trouvait encore plus belle avec cette expression de paix et de bien-être qui habitait son visage.

Puis leurs corps se séparèrent et l'espace d'une douche rafraîchissante, ils redécouvrirent le plaisir de se retrouver l'un contre l'autre sous les draps frais.

*

Investigations au Caire.

Le lendemain matin, Jean-Hervé se réveilla le premier. La clarté envahissait la chambre. Marie-Béatrice était couchée sur le côté. Il se tourna vers elle sans trop bouger pour regarder ce visage paisible et sublime puis commença à lui caresser le corps, lentement, laissant glisser sa main sur ses hanches. Elle se réveilla, sourit, et sans ouvrir les yeux, répondit aux caresses de Jean-Hervé.

Le désir qu'il avait d'elle devint une véritable douleur physique à la fois primitive et déchirante, aussi forte que la veille. Dans un élan partagé, ils unirent leurs corps dans une frénésie confuse d'excitation et d'émotions.

Bien plus tard, lorsque l'enchantement se diffusa, ils songèrent à nouveau à ce qui les attendait.

Cheveux coiffés, légèrement maquillée, vêtue d'un fin pull blanc moulant et d'un jean en toile beige, Marie-Béatrice fut vite prête. Après un copieux petit-déjeuner, ils prirent le taxi direction l'ambassade.

En quittant la rive du Nil, le taxi s'engouffra dans les embouteillages. Les berlines de luxe côtoyaient une multitude de vélos surchargés et de cyclomoteurs pétaradants. Les charrettes, tirées par des ânes, se faufilaient comme elles pouvaient tandis que les bus, dans un état de délabrement, transportaient une foule compacte de passagers.

Marie-Béatrice semblait mal à l'aise dans cette ambiance qu'elle n'appréciait guère.

— Ma ville me manque déjà, tu sais ! Non, vraiment, je ne pourrais pas vivre ici, c'est trop triste, trop sale, trop tout ce que je n'aime pas.

— Je comprends. Certains quartiers ne sont pas si mal, là où se trouve la maison de ton époux, par exemple...

— Oui, c'est vrai, mais on ne peut pas rester continuellement à la maison. À un moment ou à un autre, il faut bien sortir en ville, c'est

inévitables.

Le taxi se gara devant l'ambassade et ils se présentèrent à l'accueil. Quelqu'un les accompagna dans une pièce où un technicien français prit le temps de leur expliquer le fonctionnement des appareils qu'ils allaient utiliser.

L'ambassade s'était chargée d'obtenir les autorisations nécessaires afin qu'ils puissent se rendre au laboratoire et à la maison. Pour simplifier les démarches et éviter des complications diplomatiques avec la police ou les autorités locales, ils seraient conduits dans un véhicule officiel, encadré par deux véhicules de la police égyptienne.

*

Bureau du professeur Durand, au Caire.

Deux heures plus tard, ils firent leurs premiers essais dans le laboratoire. En redécouvrant les lieux, l'enthousiasme de Marie-Béatrice disparut aussitôt. Triste, le regard perdu et les bras ballants, elle arpentait les locaux pendant que Jean-Hervé passait chaque centimètre au détecteur.

Il fit une courte pause. Elle vint blottir son visage quelques instants dans le creux de son épaule et se mit à pleurer doucement. Il comprenait la peine qu'elle pouvait éprouver et le lui dit.

— Excuse-moi... lui répondit-elle. Je pensais que cela ne m'aurait pas affectée mais c'est terrible... j'ai des images qui reviennent... Merci d'être là et de faire ce que tu fais.

Au fil de la matinée, ils se familiarisaient de plus en plus avec leur matériel, ce qui leur permit de gagner du temps dans leurs recherches. Les murs ne semblaient rien receler...

Derrière une grande feuille de papyrus représentant la scène d'un tombeau, ils découvrirent un coffre-fort. La porte n'était pas fermée à clef et bien entendu, il était vide, ce qui ne les étonna guère.

Marie-Béatrice se sentit soudain découragée.

— Je suis pleine d'espoir mais je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est peine perdue...

— Patience. Nous sommes venus effectuer une fouille complète et tant que nous n'aurons pas fini, ne tirons pas de conclusions.

Elle l'embrassa furtivement et ils se remirent à la tâche.

Pour ne pas perdre de temps, ils demandèrent à leur chauffeur de leur ramener un sandwich et une bouteille d'eau minérale.

L'homme revint vers quinze heures avec un panier-repas. Ils mangèrent rapidement, sans grand appétit, puis poursuivirent leur travail méthodique.

En fin de journée, il fallut se rendre à l'évidence, ils n'avaient rien trouvé.

Ils chargèrent tout le matériel et reprirent la direction de l'ambassade.

*

Toujours au Caire après la visite du bureau du professeur Durand.

Jean-Hervé appela Franck de l'ambassade pour lui demander s'il avait du nouveau. Ce dernier l'informa que le juge travaillait sur une opération d'envergure internationale pour bloquer certains avoirs mais déjà, les mouvements de transferts se faisaient de toutes parts, signe que l'organisation était sur le qui-vive et se protégeait suite au coup de pied donné dans leur fourmilière.

Avant de rejoindre leur hôtel, le chauffeur de l'ambassade leur proposa de faire un petit détour par le parc de la Mosquée Mohamed Ali Pacha. Posée sur une colline du Caire, celle-ci dominait toute la ville. De l'un des points de vue du parc, appelé le balcon, et malgré un léger voile de fumée et de pollution, ils purent distinguer au loin les pyramides de Gizeh.

Ils ne firent qu'une courte balade dans le parc et visitèrent la mosquée rapidement avant de regagner leur hôtel. Un bon bain leur permit de se détendre, puis ils s'habillèrent pour aller dîner dans la salle de l'hôtel. Marie-Béatrice avait retrouvé sa sérénité. Ils apprécièrent l'ambiance ouatée du restaurant qui contrastait terriblement avec le brouhaha et la cohue des rues.

Ils se rendirent ensuite au bar club de nuit de l'établissement et passèrent une soirée agréable, très loin de leurs préoccupations personnelles et de la raison qui les avait conduits au Caire.

*

Examen minutieux de la résidence du professeur Durand.

Lorsque Jean-Hervé se réveilla, il contempla longuement ce corps blotti contre le sien. Marie-Béatrice ouvrit les yeux et, réalisant que Jean-Hervé l'observait, elle afficha un superbe sourire avant de l'attirer contre elle.

Quand elle arriva dans cette maison dans laquelle elle avait séjourné, ce fut un nouveau choc pour Marie-Béatrice. Elle fit un tri rapide des objets qu'elle voulait récupérer. Elle donnerait plus tard ses consignes pour les faire expédier en France, comme cela était convenu avec Monsieur l'ambassadeur.

Jean-Hervé commença à sonder chaque centimètre des murs, des plafonds et des sols.

Soudain, dans un coin du salon, l'appareil de détection réagit plus

intensément et ils découvrirent un coffre caché derrière une toile tendue et fixée sur un pan de mur. Il fallut couper la toile pour y accéder, l'espoir grandissait. Enfin quelque chose qui avait échappé « aux autres », se dirent-ils.

Un simple verrou permit son ouverture. Une alarme qu'ils n'avaient pas remarquée se déclencha alors. Les hommes chargés de leur sécurité se précipitèrent dans le salon. Ils coupèrent le fil de l'alarme et le silence reprit sa place.

Qu'allaient-ils découvrir ?

Ils en vidèrent le contenu mais ne trouvèrent que des papiers administratifs, des titres de propriété, rédigés en anglais et en arabe, concernant la maison, le laboratoire et des parts de la clinique, mais aussi des polices d'assurance, des courriers bancaires qu'il faudrait étudier, un titre de titulaire de coffre dans une banque et des courriers administratifs divers. Glissés parmi les documents, ils découvrirent également des photos de mariage et quelques-unes du fils de Marie-Béatrice. Celle-ci ne put retenir ses larmes.

Passé ce moment émotionnellement difficile, ils durent se rendre à l'évidence que le coffre ne semblait rien contenir de compromettant ou de secret, et se remirent au travail.

Une fois le rez-de-chaussée et l'étage inspectés, ils descendirent tout le matériel au sous-sol.

Un évier fixé sur un meuble à double porte attira leur regard mais l'analyse n'apporta rien. En passant près d'une colonne de salle de bains avec miroir, l'appareil se mit à mugir une nouvelle fois. Ils décidèrent de démonter la colonne qui n'était pas scellée et qui tenait grâce au poids du lavabo. En soulevant un peu ce dernier, ils parvinrent à la retirer et l'appareil accentua ses signaux en pointant clairement vers le sol.

En nettoyant bien le carrelage, ils remarquèrent une plaque constituée de quatre carreaux qui ressemblait à une ouverture.

Jean-Hervé s'agenouilla et retira cette plaque facilement à l'aide d'un couteau. À peine fut-elle soulevée qu'une trappe métallique apparut. Jean-Hervé l'ouvrit délicatement tout en redoutant de déclencher une nouvelle alarme mais il ne se passa rien. Ils se regardèrent, n'osant pas trop y croire.

— Je crois que cette fois, nous y sommes, ma chérie, je te laisse regarder...

Marie-Béatrice dirigea le faisceau d'une lampe de poche vers la trappe. Il s'agissait d'une profonde boîte métallique contenant plusieurs documents. La première chose qu'elle saisit fut un carnet plein de poussière. Elle l'essuya d'un revers de la main. La couverture de cuir noir portait deux lettres dorées « JD ».

Elle le regarda hébétée, sans l'ouvrir. Ses mains tremblaient. La

pression culminait dans sa tête et dans son cœur.

— Je préfère que ce soit toi... Je ne peux pas...

Jean-Hervé s'agenouilla à nouveau près d'elle, prit le carnet et regarda à son tour dans la trappe. Une grande enveloppe en papier kraft se trouvait à l'intérieur, tout aussi poussiéreuse. Elle portait les mentions manuscrites, « Personnel et Confidentiel » et en son centre, l'adresse de Marie-Béatrice et de son fils Antoine à Limoges.

Fébrile, Marie-Béatrice l'ouvrit. Elle contenait une feuille blanche de format A4 l'invitant à prendre contact avec le professeur Rihan El Tahrir du musée du Caire ou le conservateur des archives du musée si celui-ci était décédé.

La directive était claire : elle seule ou son fils pouvaient effectuer cette démarche et obtenir des informations.

En ouvrant le carnet de cuir noir, Jean-Hervé repéra rapidement les coordonnées des femmes qu'il avait rencontrées ainsi que celles d'une dizaine de personnes supplémentaires.

Marie-Béatrice pleurait à chaudes larmes et il l'attira contre lui.

— Cette fois nous avons découvert ce que nous cherchions. C'est fini. Demain nous nous rendrons au musée pour rencontrer le professeur.

Ses pleurs et ses sanglots redoublèrent et elle s'agrippa à Jean-Hervé. Des tremblements secouaient son corps tout entier. Quand elle fut un peu calmée, ils cachèrent leurs trouvailles sous leurs vêtements et remirent la trappe et la colonne en place.

Le sous-sol n'apporta aucune autre découverte et ils finirent leurs recherches par le jardin. Des lauriers roses, orange et blancs tentaient de survivre dans la végétation sauvage qui envahissait progressivement l'allée. Au-dessus d'eux, des palmiers-dattiers regardaient de très haut ce qui se passait à leur pied. Pas très rassurés et craignant de tomber sur un serpent ou un scorpion, Marie-Béatrice et Jean-Hervé ne s'attardèrent guère, pressés d'en finir et de quitter les lieux. Ils replièrent tout le matériel et le rangèrent dans la voiture officielle.

De retour à l'ambassade, Marie-Béatrice montra les documents administratifs découverts dans le coffre du rez-de-chaussée car ils représentaient un intérêt évident pour le cabinet qui serait chargé de la vente des biens. Elle se garda bien d'évoquer l'enveloppe et le carnet.

Dans la soirée, Marie-Béatrice appela le professeur du musée du Caire.

— Je vous attendais ! s'exclama-t-il en lui donnant rendez-vous dès le lendemain matin.

Lorsqu'elle évoqua la possibilité d'être accompagnée par Jean-Hervé, il se montra catégorique et répondit négativement.

La soirée fut joyeuse même si une question les taraudait.

Qu'allaient-ils bien pouvoir découvrir ?

Chapitre 26

Musée du Caire.

Le lendemain matin, le petit-déjeuner passa difficilement pour Marie-Béatrice qui était impatiente et inquiète de rencontrer le professeur du musée.

Afin de se détendre un peu avant l'heure de son rendez-vous, Jean-Hervé proposa une courte visite à Héliopolis, la ville du soleil, créée de toutes pièces au début du siècle dernier par Édouard Empain, le grand-père du baron du même nom. Marie-Béatrice déclina cette proposition et préféra rester à l'hôtel mais elle s'agaçait et tournait en rond et ils décidèrent d'appeler un taxi pour se rendre dans la rue Talaat Harb et faire une halte dans la célèbre pâtisserie Groppi dont le décor n'avait plus le prestige britannique d'antan. Le quartier présentait désormais une cacophonie architecturale et tous les styles s'y côtoyaient.

Un peu plus loin se succédaient des façades crasseuses, de style baroque, classique ou kitsch, tristes vestiges du glorieux passé de la Caire. De 1920 à 1956, Le Caire avait représenté la capitale des pays arabes, forte de son rayonnement culturel, jusqu'à la nationalisation du Canal de Suez.

Enfin l'heure du rendez-vous sonna et ils furent déposés devant l'entrée du musée.

Ils s'embrassèrent et Marie-Béatrice se présenta à l'un des gardiens afin de rencontrer le professeur Rihan El Tahrir. Jean-Hervé, lui, se dirigea dans une boutique de souvenirs pour y acheter quelques livres sur Le Caire, le musée et Gizeh. Il s'installa dans un endroit qui lui permit d'observer l'arrivée du professeur. Quand ce dernier approcha de Marie-Béatrice, il lui ouvrit grand les bras. Elle hésita et parut embarrassée mais il l'étreignit comme s'il s'était agi d'une vieille connaissance. Puis il desserra son étreinte, prit Marie-Béatrice par le bras et tous deux disparurent par une petite porte.

La révélation.

Marie-Béatrice suivit le professeur jusqu'au bureau dans lequel il avait reçu Jean-Hervé précédemment. L'homme n'avait toujours pas prononcé le moindre mot et tendit une chaise à Marie-Béatrice, la conviant à s'asseoir d'un simple geste de la main. Il semblait absorbé par ses réflexions. Marie-Béatrice trouvait la pièce sordide et éprouva une angoisse sourde en prenant place. Rassérénée en pensant que Jean-Hervé l'attendait tout à côté, elle attendit qu'il rompe le silence devenu pesant.

— Comment avez-vous fait pour venir jusqu'à moi ?

D'un geste fébrile et mal assuré, elle ouvrit son sac et sortit l'enveloppe de laquelle elle retira le feuillet manuscrit. Elle le lui tendit en cherchant vainement quelque chose à dire.

— Vous... vous voulez une pièce d'identité ?

Elle se sentit aussitôt ridicule d'avoir posé cette question.

— Non, non, je vous ai reconnue, répondit-il alors en décrispant son visage. Votre époux m'a si souvent parlé de vous que j'avais l'impression de vous connaître.

Marie-Béatrice, surprise, se sentit enfin un peu soulagée et approuva de la tête.

— Où l'avez-vous trouvée ? lui demanda-t-il en désignant l'enveloppe.

— Dissimulée dans le sous-sol de sa maison, dans une trappe cachée sous un lavabo...

Songeur, il garda le silence quelques instants encore, les yeux sombres et l'expression légèrement rêveuse. Puis il s'éclaircit la gorge.

— Je suis l'homme à qui votre époux s'est sans doute le plus confié de sa vie. Nous nous sommes connus par hasard... Mais le hasard existe-t-il ? Dieu seul le sait !

Marie-Béatrice se faisait violence pour tenter de se détendre.

— Toujours est-il que nous avons parcouru un bout de chemin ensemble. Nos échanges étaient intenses et profonds. Quelques jours avant sa tragique disparition, il m'a téléphoné pour m'annoncer qu'il m'adressait une enveloppe contenant un courrier qu'il me chargeait de vous remettre en mains propres mais seulement si vous faisiez la démarche de venir le chercher.

Le professeur se leva alors pour se rendre vers un placard situé au fond de la pièce. Il l'ouvrit, en sortit un dossier et saisit une enveloppe kraft marron dissimulée à l'intérieur.

Il se présenta alors devant Marie-Béatrice et la lui tendit.

— Voici ce que je dois vous remettre.

Elle se leva pour prendre l'enveloppe. C'était un moment très

solennel et elle ne put contrôler ses larmes en reconnaissant l'écriture. Pour une raison inexpliquée, elle se jeta dans les bras du vieux professeur qui la serra machinalement. Elle pleura longtemps et abondamment. Ses pensées et ses émotions s'entremêlaient au rythme de ses sanglots.

Puis elle s'écarta doucement et lui présenta ses excuses pour ce comportement mal maîtrisé. D'un regard, il la rassura et elle le remercia de sa compréhension.

Avec une pointe d'émotion, il ajouta.

— Pour moi, votre époux était un homme extraordinaire. Nous avons partagé tant de moments forts ! Malheureusement, nous avons tous nos faiblesses et à trop vouloir atteindre le soleil, comme Icare, il s'est brûlé les ailes...

Pensif, il marqua une nouvelle pause et ajouta, l'air grave et les yeux baissés.

— Ne jamais faire de pacte avec le diable. On ne s'en remet jamais... jamais...

— Pourquoi me dites-vous ça ? lui demanda-t-elle doucement.

Ignorant la question de Marie-Béatrice, il lui demanda :

— L'aviez-vous revu avant cette issue tragique ?

— Non, se contenta-t-elle de répondre en secouant la tête.

— Moi si. Il s'était embarqué dans une situation inextricable. Je lui avais pourtant conseillé plusieurs fois de tout abandonner et de partir, de rentrer chez lui vivre auprès de sa famille et surtout... de tout oublier.

À ces mots, Marie-Béatrice demanda timidement.

— Et alors... que vous a-t-il répondu ?

— Il considérait que c'était trop tard. Je lui avais proposé de venir se cacher chez moi, ce qui lui aurait permis de prendre du recul et de « disparaître » avant de rentrer en France. Il a beaucoup hésité avant de me dire que l'organisation finirait par le retrouver, le supprimerait et s'en prendrait à sa famille.

— Ce fut son dernier entretien avec vous ?

— Non, il m'a téléphoné peu de temps après, m'expliquant qu'il avait tenté en vain de fuir l'Égypte et qu'il venait de rédiger un courrier à votre intention.

— Me permettez-vous de ne pas ouvrir ce pli ici afin d'en prendre connaissance seule ?

— Bien entendu. Tout ceci est strictement personnel et confidentiel. Je ne suis qu'un messager. L'information vous appartient totalement.

Le vieux professeur se leva, prit sa chaise et vint s'installer devant Marie-Béatrice. Il lui prit doucement les deux mains et la regarda dans les yeux.

— Si un jour vous souhaitez revenir me voir, vous ou votre fils, je

serai ravi de vous recevoir mais n'attendez pas trop longtemps, je me fais vieux... Indépendamment de ce qu'il a fait, Joseph était devenu pour moi un véritable frère.

D'entendre le professeur prononcer le prénom de son époux était pour elle un moment bouleversant. Puis il se leva et se dirigea vers la porte où il resta l'attendre. Elle triturerait l'enveloppe entre ses mains, ne la quittant pas des yeux, puis elle se leva à son tour, silencieuse. Ils s'étaient tout dit.

Désespérée, elle se retrouva dans le hall d'entrée et fit quelques pas à la manière d'un somnambule, cherchant d'un regard circulaire la silhouette familière et rassurante de Jean-Hervé. Ne le voyant nulle part, elle se dirigea alors vers l'extérieur. Brutalement, le soleil éblouit ses yeux affaiblis par les larmes. Elle le découvrit enfin, assis sur le bord de la fontaine, fondit en larmes et descendit les marches pour se jeter dans ses bras. Quelques visiteurs intrigués se retournèrent sur son passage.

— Je suis là, ma chérie... tout va bien...

Il l'invita à s'asseoir à l'ombre de la fontaine.

— Comment s'est passée la rencontre ?

Reprenant avec peine sa respiration, elle lui montra l'enveloppe qu'elle tenait entre ses mains.

— Il m'a remis cette lettre. Je n'ai pas souhaité la lire devant lui, rentrons à l'hôtel si tu veux bien...

Jean-Hervé éprouva de la peine de voir son visage défait et son regard hagard. Elle ne prononça pas un seul mot de tout le trajet.

Ils se retrouvèrent enfin dans leur chambre. Maladroitement, elle déchira l'enveloppe sans prendre de précautions particulières. Jean-Hervé se leva et lui proposa de la laisser seule, afin de respecter cette lettre personnelle.

— Non, surtout pas ! Si je suis là, c'est grâce à toi. S'il te plaît reste près de moi. J'ai besoin de ta présence pour être forte.

Elle posa l'enveloppe déchirée sur le lit après en avoir extrait quelques feuilles manuscrites.

Chapitre 27

La révélation...

Des tremblements dans la voix, elle entreprit la lecture :

*Ma chère Marie-Béatrice,
Mon cher Antoine, mon fils,*

Si vous lisez cette lettre, c'est que vous avez effectué des recherches qui vous ont conduits auprès de mon ami, mon frère, Rihan el-Tahrir, professeur au musée du Caire.

Ces recherches menées pourraient-elles me permettre de croire que j'existais encore un peu à vos yeux, moi qui me suis montré si ingrat et si égoïste envers vous, aveuglé par mes découvertes médicales ? Je le regrette vivement et amèrement à présent. Mais il est trop tard...

Aussi, avant de quitter le monde des vivants, puisque je viens de prendre la décision de mettre fin à mes jours, je tiens à vous révéler tout le mystère qui a entouré ma vie ces dernières années.

Marie-Béatrice arrêta la lecture et se mit à pleurer. Jean-Hervé l'assura de sa présence et de son soutien par une petite marque d'attention. Courageusement, elle se lança à nouveau.

Tout a commencé à Nice. J'avais une avance considérable dans mes travaux et je réussissais même les premières phases du clonage humain alors que personne n'en parlait encore vraiment ou si peu. Totalement obsédé par mes résultats, je le reconnais aujourd'hui, je décidai de tenter l'expérience grandeur nature sur deux femmes venues me consulter pour une insémination artificielle.

Je le fis à leur insu et, pour des raisons que j'ignore encore, l'opération se passa mal. Dans les mois qui suivirent, elles rencontrèrent de sérieux problèmes de santé. Je constatai la perte de leur système immunitaire. L'évolution des embryons devint tout à fait anormale. Les choses se compliquèrent sérieusement pour moi lorsque deux proches chercheurs de mon équipe, qui avaient

désapprouvé mon intervention et refusé d'y participer, menacèrent de me dénoncer. Cela signait la fin mes recherches, le déshonneur de ma famille et une suite de procès interminables que je ne me sentais pas capable d'affronter.

À l'époque, je transmettais le résultat de mes travaux à un groupe de chercheurs basé à Naples. L'un des dirigeants, à qui j'avais confié ma situation, m'apporta son aide en me proposant un marché. Considérant mes résultats comme très prometteurs, il se proposa, par l'intermédiaire « d'amis », de solutionner « mon petit problème personnel à Nice ». En contrepartie, je dus m'engager à travailler exclusivement pour lui et son organisation. Je disposai de tous les moyens nécessaires afin de faire avancer mes travaux mais j'avais pour obligation de leur transmettre tous mes résultats d'expériences.

Quelle ne fut pas ma stupeur lorsque je découvris grâce aux médias que mes deux collègues avaient été éliminés à Nice. Installé à Naples, j'obtins des résultats spectaculaires inégalés dans le monde grâce aux moyens investis dans mes recherches et, bien qu'inquiété par la police pour le meurtre de mes collègues, j'échappai à tout soupçon et en toute impunité, l'organisation veillant sur moi. Mais, très rapidement, le ton changea à mon égard et je devins leur otage. Ils possédaient un dossier sur moi et j'étais à leur merci. Ils me firent chanter et m'imposèrent « leur » ligne de conduite, me menaçant de tout révéler si je faisais le moindre écart.

Ils m'obligèrent très rapidement à m'installer au Caire, ville que je n'ai jamais aimée. Vous me manquez... La France me manquait. Je rencontrai alors le professeur Riham el-Tahrir et c'est la découverte de l'égyptologie et de sa religion qui me permirent de survivre...

Là-bas, je réussis secrètement ma deuxième expérience de clonage humain. C'est à cette époque, ma chère Marie-Béatrice, que je revins à Limoges pour te proposer de faire un enfant. Je ne pouvais rien te dire mais je voulais me faire cloner. Tout était prêt... mais tu ne l'étais pas et je renonçai à mon rêve.

Le patriarche de la famille voulait également se faire cloner. Cette expérience serait la preuve vivante de ce que je pouvais réaliser... Il n'était pas le seul à nourrir cette ambition. Plusieurs personnes célèbres m'ont contacté. Leurs noms figurent dans le carnet que tu as trouvé dans le sous-sol...

Fort de mes succès, la famille me laissa tranquille pendant quelque temps. Mais bientôt, les chercheurs que j'avais formés à Naples et au Caire avancèrent plus vite que moi et l'organisation m'informa que je devenais encombrant, qu'ils n'avaient plus besoin de moi. Ce qu'ils ignoraient, c'est que je tenais secrète une partie des opérations et des manipulations présentant un caractère déterminant dans le résultat final, mais certains chercheurs s'en rendirent compte et je subis alors

une pression extrême... Je savais que je ne tiendrais pas très longtemps. Je décidai, en payant un petit groupe de la pègre du Caire, d'éliminer les deux personnes capables de transmettre mes travaux secrets à l'organisation. Puis je me précipitai dans une fuite en avant éperdue pour tenter de quitter le pays, mais sans succès, l'organisation m'empêchant toute sortie du territoire. Par miracle, je suis quand même parvenu à rejoindre le navire de croisière d'un ami commandant qui a bien voulu m'accueillir et me cacher le temps que je vous écrive cette présente lettre. Elle vous décevra, j'en suis sûr, mais, je vous devais la vérité.

Je ne veux plus jamais me retrouver entre leurs mains, ils risqueraient de me torturer. Quand le bateau arrivera à Gizeh, je me fauflerai parmi les touristes, me rendrai le plus prêt possible du Sphinx et des pyramides et quitterai définitivement ce monde en ayant réussi, cinq mille ans après les pharaons, à réaliser le mythe de l'immortalité. Je ne considère pas pour autant avoir fait le métier de Dieu mais saura-t-il le comprendre ? Il m'est désormais impossible de revenir en arrière de toute façon.

Je suis soulagé de vous écrire. Je viens de passer sept jours et sept nuits à penser uniquement à vous. Ma chère Marie-Béatrice, et toi mon fils Antoine, vous étiez là et je ne voyais que mon travail. Nous aurions pu être si heureux ensemble... Je ne retrouve toute ma lucidité que maintenant, comment est-ce possible ?

À présent, je vous demande pardon à tous les deux. Pardon de ne pas vous avoir choyés comme vous le méritiez. Pardon de ne pas avoir été l'époux digne et le père rassurant. Pardon pour ce que j'ai fait.

Me pardonneriez-vous ?

À tous les deux, que j'ai si mal aimés.

Adieu.

Suivait la signature parfaite du professeur Durand.

En lisant ces dernières lignes, Marie-Béatrice s'effondra alors qu'elle avait réussi à résister tant bien que mal tout au long de cette douloureuse lecture. Jean-Hervé la regarda, attendri, et une citation lui vint spontanément à l'esprit. « Chacun voit ce que tu parais être, mais presque personne ne connaît ce que tu es vraiment... » Elle convenait tellement au professeur Durand, qu'il pensait pourtant avoir bien connu.

Mécaniquement, Marie-Béatrice replia la missive, ramassa l'enveloppe déchirée et se leva pour ranger le tout dans sa valise. Le regard perdu dans le vague, elle vint s'allonger sur le lit. Jean-Hervé s'allongea à côté d'elle, l'enlaça et lui chuchota quelques mots

apaisants. Ils éprouvaient tous les deux le besoin d'anéantir toute pensée et toute parole, las de ce qu'ils avaient vécu.

Puis elle demanda à Jean-Hervé de la laisser seule car éprouvait le besoin de réfléchir à tout ce qu'elle venait d'apprendre et Jean-Hervé quitta la chambre.

Quand il la regagna deux heures plus tard, il se demanda le cœur battant ce qu'il allait y trouver. Une chambre vide avec un mot ? Qu'avait-elle décidé pour eux ?

En ouvrant délicatement la porte, il découvrit une Marie-Béatrice ragaillardie, douchée, coiffée et légèrement maquillée. Un léger sourire égaya son visage. Sans prononcer le moindre mot, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et décidèrent de rentrer en France dès le lendemain matin si cela était possible.

*Il y a deux choses d'infini au monde :
L'univers et la bêtise humaine...
Mais pour l'univers je n'en suis pas très sûr.*

Albert Einstein

Épilogue

En attendant leur taxi devant l'hôtel, Jean-Hervé s'isola quelques instants et réussit à joindre Franck Waltersen au bureau de l'USI. Il lui résuma sommairement la lettre du professeur Durand.

— Ça colle tout à fait avec nos investigations, mais autant te prévenir tout de suite, si le suicide du professeur est désormais avéré, tenter d'arrêter les membres de l'organisation relève de l'impossible. Nous ne pourrons rien prouver contre eux. Tout est parfaitement verrouillé par la mafia napolitaine, même si les traces ADN relevées correspondent bien aux hommes qui se tenaient derrière l'attentat perpétré en France.

Jean-Hervé avait trop mal en repensant à l'affaire qui lui avait enlevé sa famille. L'échec étant confirmé, il voulut aussitôt changer de sujet.

— Comme va Frédéric Arthon ?

— Il se remet très bien, les gars des forces spéciales chargés de sa sécurité aussi...

— As-tu des nouvelles du juge ?

— Oui, il a essayé de mener une opération d'envergure avec d'autres pays afin de frapper l'organisation au porte-monnaie mais, là aussi, coup d'épée dans l'eau. Le temps de tout mettre en place, le porte-monnaie était vide, si j'ose dire ! Ils sont très réactifs et dès que ça bouge un peu, ils glissent comme des anguilles entre des mains mouillées...

À cet instant, Marie-Béatrice vint lui faire un petit signe pour lui annoncer que le taxi était là. Il mit un terme à sa conversation et la rejoignit.

*

Un dernier regard sur le désert à travers le hublot de l'avion les tint silencieux mais pendant le voyage, il leur fut impossible de ne pas parler de l'enquête qui les avait rapprochés ces dernières semaines.

Marie-Béatrice rompit le silence.

— Je n'arrête pas d'y penser et j'en ai eu la chair de poule. Je n'arrive pas à comprendre comment on peut en arriver à vouloir se cloner... Est-ce seulement dû à un ego surdimensionné ?

— Non, je ne pense pas. Avec les cellules-souches, on touche surtout aux organes et la demande mondiale de ce côté est énorme !

— Pour ma part, le clonage, c'est non... Je crois que je ne pourrais jamais me faire à cette idée.

— L'enquête est finie, tout ira pour le mieux... Et vis-à-vis de ton fils ?

— Je pense que je vais attendre... attendre le moment qui me paraîtra opportun. On dit que les enfants sont résilients, et c'est vraiment le cas d'Antoine qui est un jeune homme sain et sportif, mais il a déjà été assez perturbé par cette disparition brutale. Pour l'instant, je préfère tout passer sous silence.

Ils continuèrent d'échanger longuement au sujet de la lettre de Joseph Durand puis le plateau-repas qui leur fut apporté signa le début d'une conversation plus neutre.

— Nous vivons dans un monde de plus en plus extravagant, où le virtuel occupe une place toujours plus importante. Un jour viendra où nous perdrons la mesure de la réalité, tu ne crois pas ? demanda Jean-Hervé.

— Je le crois effectivement.

Jean-Hervé resta songeur quelques instants avant de lui poser la question qui le minait depuis la veille :

— Quand nous serons rentrés, comment vois-tu l'avenir ?

La question sous-entendait évidemment leur avenir commun.

— Je n'y ai pas réfléchi encore... Nous allons rester en contact, mais pour l'instant, nous avons chacun nos habitudes et nos bleus à l'âme. Laissons le temps au temps, rien ne presse, nous le saurons lorsque nous serons prêts, non ?

Jean-Hervé approuva de la tête, se disant au fond de lui-même qu'il n'était pas disposé à changer son quotidien... Conscients qu'ils pourraient néanmoins compter l'un sur l'autre, les perspectives d'avenir devenaient soudain très douces à imaginer pour l'un et l'autre.

Le voyage se poursuivit sans qu'ils reviennent sur le sujet.

Chacun se plongea dans sa lecture du moment. Parmi les livres achetés au musée du Caire, Jean-Hervé s'intéressa particulièrement à celui rendant hommage au français Jean-Philippe Lauer. Par chance, Marie-Béatrice en avait entendu parler et l'impressionna par ses connaissances.

— J'ai vu un documentaire lui rendant hommage. Figure-toi qu'il a passé soixante-dix ans de sa vie sur le site de Saqqarah afin de mettre à jour tout le complexe funéraire de Djéser. Passionné, il voulait y

ériger le musée d’Imhotep.

— Oui, c’est bien ça. Comme quoi, les passions... se contenta de rajouter Jean-Hervé avec une intonation lourde de sens.

La couche nuageuse ne leur permit pas de voir Paris de leur hublot. Quittant le ciel bleu, l’avion la traversa pour les ramener à leur destin.

Retrouvez tous les ouvrages
des Éditions du Palémon
sur www.palemon.fr

Achevé de numériser
par les Éditions du Palémon (052016)

Cette version repose sur l'édition papier du même ouvrage.
Dépôt légal : 2^e trimestre 2016

EAN papier : 9782372600392
EAN ePub : 9782372602013
EAN Mobi : 9782372604017

Photo de couverture © Givaga - Fotolia.com
© Éditions du Palémon, 2016, pour la version papier
© Éditions du Palémon, 2016, pour les versions numériques